



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

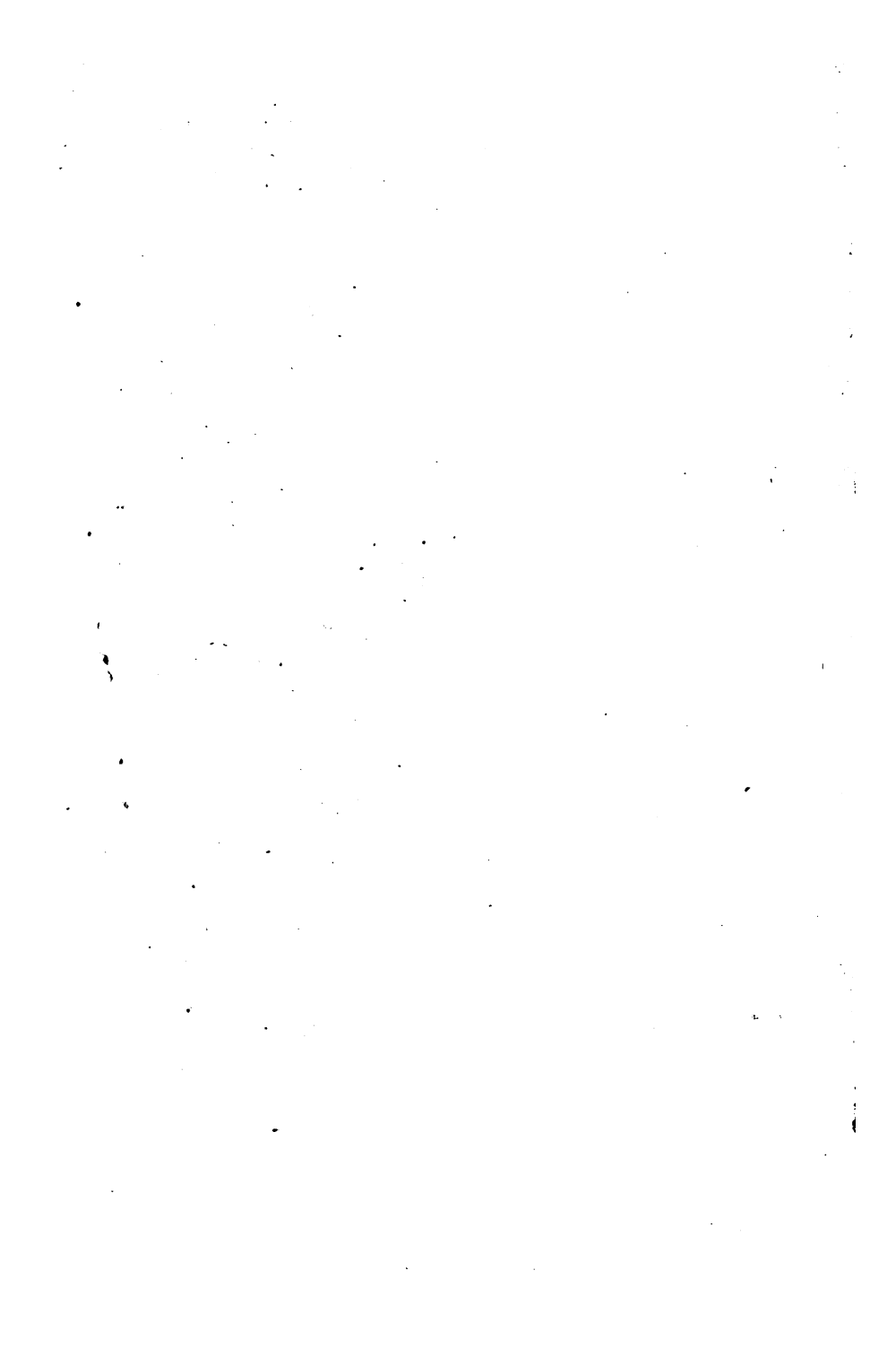
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

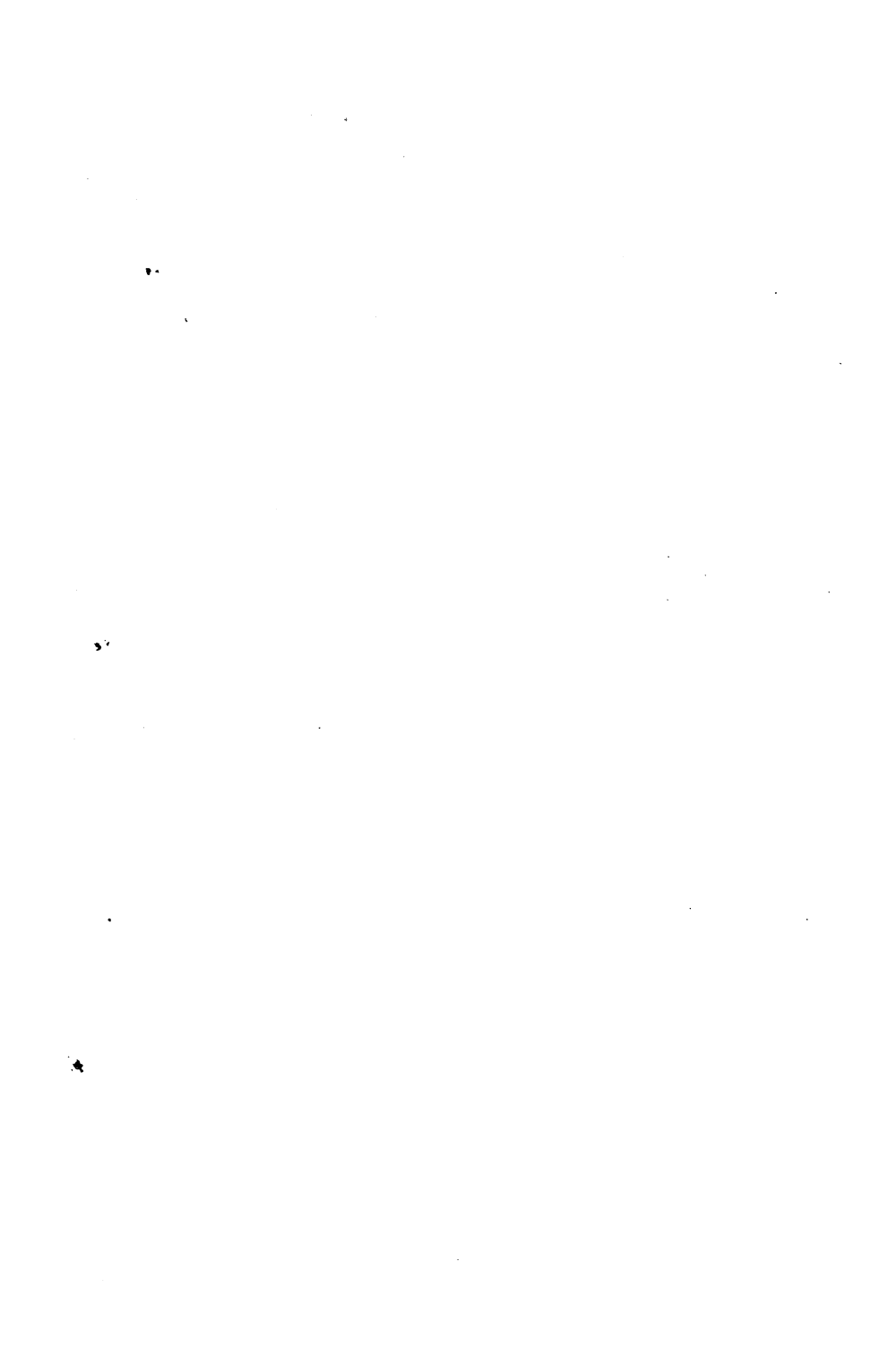
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







LES ROMANESQUES

à ROSEMONDE

This One



OD51-1RW-OZGF

DU MÊME AUTEUR

Les Musardises , poésies (<i>épuise</i>).	
Les Romanesques , comédie en trois actes et en vers.	2 »
La Princesse Lointaine , pièce en quatre actes, en vers	2 »
La Samaritaine , évangile en trois tableaux, en vers.	3 50
Cyrano de Bergerac , comédie héroïque en cinq actes, en vers.	3 50
Pour la Grèce , poésie (<i>épuisé</i>)	1 »
L'Aiglon , drame en six actes, en vers.	3 50

EDMOND ROSTAND

LES
ROMANESQUES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN VERS

Représentée pour la première fois sur la scène de la COMÉDIE-FRANÇAISE
le Lundi 21 Mai 1894.

TREIZIÈME MILLE

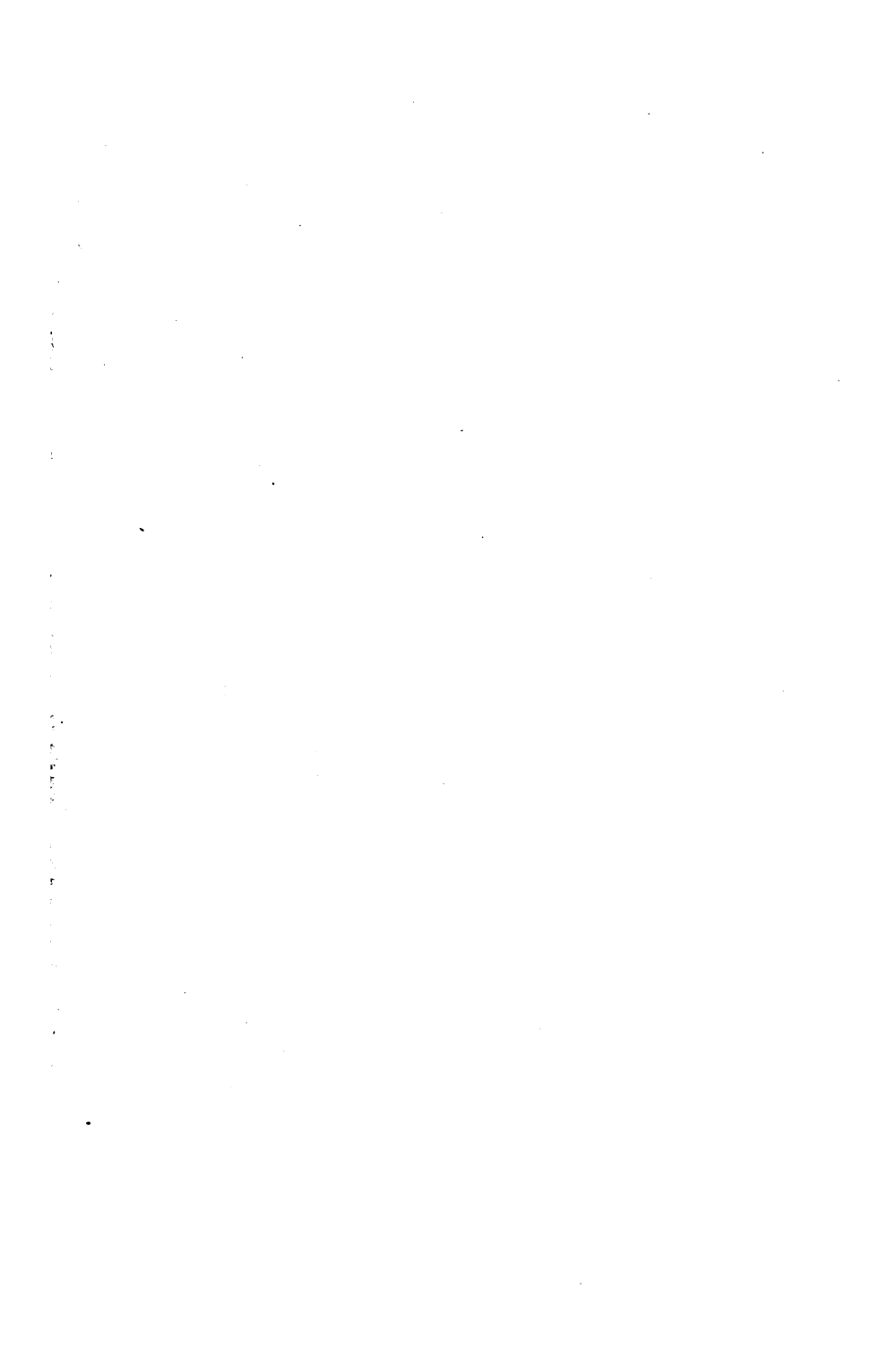
PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

1900



PERSONNAGES

SYLVETTE.	M ^{lle} REICHENBERG.
PERCINET.	MM. LE BARGY.
STRAFOREL.	DE FÉRAUDY.
BERGAMIN, père de Percinet. . .	LELOIR.
PASQUINOT, père de Sylvette. .	LAUGIER.
BLAISE, jardinier.	FALCONNIER
Spadassins, Musiciens, Nègres, Porteurs de torches, un Notaire, quatre Bourgeois, etc.	

*La scène se passe où l'on voudra, pourvu que les costumes
soient jolis.*

La musique de scène est de M. GEORGES HÛB

N. B. — Pour les droits de représentation en province ou à l'étranger, s'adresser à M. ROGER, *agent de la Société des Auteurs dramatiques*.
Pour les détails de mise en scène, s'adresser à M Léautaud, à la *Comédie-Française*.

LES ROMANESQUES

PREMIER ACTE

La scène est coupée en deux par un vieux mur moussu et tou enguirlandé de folles plantes grimpantes. A droite, un coin du parc de Bergamin; à gauche, un coin du parc de Pasquinot. De chaque côté, contre le mur, un banc.

SCÈNE PREMIÈRE

SYLVETTE, PERCINET.

Quand le rideau se lève, Percinet est assis sur la crête du mur, ayant, sur son genou, un livre, dont il donne lecture à Sylvette attentive, debout sur le banc, de l'autre côté du mur, auquel elle s'accoude.

SYLVETTE.

Ah ! Monsieur Percinet, mais comme c'est donc beau !

PERCINET.

N'est-ce pas?... Écoutez répondre Roméo :

(Il lit.)

- « C'est l'alouette, Amour, je te dis que c'est elle !
- « Vois, le bord des vapeurs légères se dentelle,
- « Et là-bas, au sommet rose du mont lointain,
- « Sur le bout de son pied se dresse le matin !
- « Il faut fuir... »

SYLVETTE, vivement, prêtant l'oreille.

Chut !

PERCINET, écoute un instant, puis :

Personne ! Ainsi, mademoiselle,

Ne prenez pas ces airs effarouchés d'oiselle

Qui de la branche, au moindre bruit, va s'envoler...

Écoutez les Amants immortels se parler :

Elle : « Amour, amour cher, non, ce n'est pas l'aurore,

« Mais c'est, pour éclairer ta fuite, un météore !

Lui : « Puisqu'elle le veut, eh bien, soit, ce n'est point
 « L'alouette qui chante et l'aurore qui point :
 « Ce reflet, c'est le tien, Cynthia, dans la nue!
 « Vienne la Mort, la Mort sera la bienvenue! »

SYLVETTE.

Oh! non, je ne veux pas qu'il parle de cela,
 Ou bien je vais pleurer...

PERCINET.

Alors, restons-en là!

Et, jusques à demain refermant notre livre,
 Laissons, puisqu'il vous plaît, le doux Roméo vivre.

(Il ferme le livre et regarde tout autour de lui.)

— Quel adorable endroit, fait exprès, semble-t-il,
 Pour s'y venir bercer aux beaux vers du grand Will!

SYLVETTE.

Oui, ces vers sont très beaux, et le divin murmure
 Les accompagne bien, c'est vrai, de la ramure,
 Et le décor leur sied, de ces ombrages verts;
 Oui, monsieur Percinet, ils sont très beaux, ces vers!
 Mais ce qui fait pour moi leur beauté plus touchante,
 C'est que vous les lisez de votre voix qui chante.

PERCINET.

La vilaine flatteuse!

SYLVETTE, soupirant.

Ah! pauvres amoureux!

Que leur sort est cruel, qu'on fut méchant pour eux!

(Avec un soupir.)

Ah! je pense...

PERCINET.

A quoi donc?

SYLVETTE, vivement.

A rien!...

PERCINET.

A quelque chose

Qui vous a fait soudain devenir toute rose!

SYLVETTE, de même.

A rien!...

PERCINET, la menaçant du doigt.

Oh! la menteuse... aux yeux trop transparents!

PREMIER ACTE.

2

Je le vois, à quoi vous pensez!...

(Baissant la voix.)

A nos parents!

SYLVETTE.

Peut-être...

PERCINET.

A votre père, au mien, à cette haine
Qui les divise!

SYLVETTE.

Eh! oui, c'est là ce qui me peine,
Ce qui me fait pleurer en cachette, souvent.
Lorsque le mois dernier je revins du couvent,
Mon père, me montrant le parc de votre père,
Me dit : « Ma chère enfant, tu vois là le repaire
De mon vieil ennemi mortel, de Bergamin.
De ce gueux, de son fils, détourne ton chemin;
Promets-moi bien, sinon, vois-tu, je te renie,
D'être pour ces gens-là, toujours, une ennemie,
Car, de tous temps, les leurs ont exécré les tiens! »
J'ai promis.... Vous voyez, monsieur, comme je tiens.

PERCINET.

Et n'ai-je pas promis à mon père, de même,
De vous haïr toujours, Sylvette? — et je vous aime!

SYLVETTE.

Sainte Vierge!

PERCINET.

Et je t'aime, enfant!

SYLVETTE.

C'est un péché!

PERCINET.

Un gros..., que voulez-vous? Plus on est empêché
D'aimer quelqu'un, et plus il vous en prend l'envie.
Sylvette, embrassez-moi!

SYLVETTE.

Mais jamais de la vie!

(Elle saute du banc et s'éloigne.)

PERCINET.

Vous m'aimez cependant!

SYLVETTE.

Que dit-il?

PERCINET.

Chère enfant,
 Je dis ce dont encor votre cœur se défend,
 Mais ce dont plus longtemps douter serait un leurre!
 Je dis... ce que vous-même avez dit tout à l'heure,
 Oui, vous-même, Sylvette, en comparant ainsi
 Les Amants de Vérone aux deux enfants d'ici.

SYLVETTE.

Je n'ai pas comparé!...

PERCINET.

Si!... Mon père et ton père
 A ceux de Juliette et de Roméo, chère!
 C'est pourquoi Juliette et Roméo, c'est nous,
 Et c'est pourquoi nous nous aimons comme des fous!
 Et je brave à la fois, malgré leur haine aiguë,
 Pasquinot-Capulet, Bergamin-Montaigue!

SYLVETTE, se rapprochant un peu du mur.

Alors, nous nous aimons? Mais, monsieur Percinet,
 Comment ça s'est-il fait si vite?...

PERCINET.

L'amour naît,
 On ne sait pas comment, pourquoi, quand il doit naître
 Je vous voyais souvent passer de ma fenêtre...

SYLVETTE.

Moi de même...

PERCINET.

Et nos yeux causaient en tapinois.

SYLVETTE.

Un jour, là, près du mur, je ramassais des noix, —
 Par hasard...

PERCINET.

Par hasard, là, je lisais Shakspeare :
 Et — pour unir deux cœurs, vois comme tout conspire...

SYLVETTE.

Le vent fit envoler, psst!... chez vous, mon ruban!

PERCINET

Pour le rendre aussitôt je grimpai sur le banc..

SYLVETTE, grim pant.

Je grimpai sur le banc...

PREMIER ACTE.

11

PERCINET.

Et, depuis lors, petite,
Chaque jour je t'attends, et chaque jour plus vite
Bat mon cœur, lorsqu'enfin monte, signal béni !
Là, derrière le mur, ton doux rire de nid,
Qui ne s'achève pas sans que ta tête émerge
Du fouillis frémissant de folle vigne vierge !

SYLVETTE.

Puisque nous nous aimons, il faut nous fiancer.

PERCINET.

C'est à quoi justement je venais de penser

SYLVETTE, solennellement.

Dernier des Bergamin, c'est à toi que se lie
La dernière des Pasquinot !

PERCINET.

Noble folie !

SYLVETTE.

On parlera de nous dans les âges futurs !

PERCINET.

Oh ! trop tendres enfants de deux pères trop durs !

SYLVETTE.

Mais, qui sait, mon ami, peut-être l'heure tinte
Où Dieu veut que, par nous, leur haine soit éteinte ?

PERCINET.

J'en doute.

SYLVETTE.

Moi, j'ai foi dans les événements,
Et j'entrevois déjà cinq ou six dénouements
Très possibles.

PERCINET.

Vraiment, et lesquels ?

SYLVETTE.

Mais suppose

— Dans plus d'un vieux roman j'ai lu pareille chose —
Que le Prince Régnañt vienne à passer un jour....
Je cours le supplier, lui conte notre amour,
Que nos pères entre eux ont une vieille haine....
— Un roi maria bien don Rodrigue et Chimène —
Le Prince fait venir mon père et Bergamin,
Et les réconcilie...

PERCINET.

Et me donne ta main !

SYLVETTE.

Ou bien cela s'arrange ainsi que dans *Peau d'Ane*.
Tu déperis, un sot médecin te condamne....

PERCINET.

Mon père me demande, affolé : « Que veux-tu ? »

SYLVETTE.

Tu dis : « Je veux Sylvette ! »

PERCINET.

Et son orgueil tétu

Est contraint de fléchir !

SYLVETTE.

Ou bien, autre aventure :

Un vieux duc, ayant vu de moi quelque peinture,
M'aime, envoie un superbe écuyer, en son nom,
M'offrir d'être duchesse....

PERCINET.

Alors, tu réponds : « Non ! »

SYLVETTE.

Il se fâche : un beau soir, dans quelque sombre allée
Du parc, où pour rêver à toi je suis allée,
On m'enlève !... Je crie !

PERCINET.

Et je ne tarde point

A surgir près de toi ; je mets la dague au poing,
Me bats comme un lion, pourfends...

SYLVETTE.

Trois ou quatre hommes. —

Mon père accourt, te prend dans ses bras, tu te nommes ;
Alors il s'attendrit, me donne à mon sauveur,
Et ton père consent, tout fier de ta valeur !

PERCINET.

Et nous vivons longtemps et très heureux ensemble !

SYLVETTE.

Et tout cela n'a rien d'impossible, il me semble ?

PERCINET, entendant du bruit.

On vient !

SYLVETTE, perdant la tête.

Embrassons-nous !

PERCINET, l'embrassant.

Et, ce soir même, ici,
A l'heure du Salut, tu viendras, dis?

SYLVETTE.

Non

PERCINET.

Si!

SYLVETTE, disparaissant derrière le mur.

Ton père!

(Percinet saute vivement à bas du mur.)

SCÈNE II

SYLVETTE, descendue du mur et par conséquent invisible à Bergamin.

PERCINET, BERGAMIN.

BERGAMIN.

Ah! je vous prends à rêvasser encore
Seul, en ce coin de parc?

PERCINET.

Mon père, je l'adore,
Ce coin de parc!... J'adore être assis sur ce banc
Que la vigne du mur abrite, en retombant!...
Voyez-vous comme elle est gracieuse, la vigne?
Remarquez ces festons d'une arabesque insigne.
On est si bien ici pour respirer l'air pur!

BERGAMIN.

Si bien devant ce mur?

PERCINET.

Je l'adore, ce mur!

BERGAMIN.

Je ne vois pas ce que ce mur a d'adorable.

SYLVETTE, à part.

Il ne peut pas le voir!

PERCINET.

Mais il est admirable,
Ce vieux mur, crêté d'herbe, enguirlandé, couvert
Ici de vigne rouge, ici de lierre vert,
Là de glycine mauve aux longues grappes floches,
Et là de chèvrefeuille, et là d'aristoloches!
Ce vieux mur centenaire et croulant dont les trous

Laissent pendre au soleil d'étranges cheveux roux,
 Qui de petites fleurs charmantes se constelle,
 Ce mur sur qui la mousse est d'une épaisseur telle
 Qu'il fait à l'humble blanc scellé dans sa paroi
 Un dossier de velours comme au trône d'un roi!

BERGAMIN.

Ta! ta! ta! Voudrais-tu, blanc-bec, me faire accroire
 Que tu viens ici pour les beaux yeux du mur?

PERCINET

Voire,

Pour les beaux yeux du mur!...

(Tourné vers le mur.)

Qui sont de bien beaux yeux!

Frais sourires d'azur, doux étonnements bleus,
 Fleurs profondes, clairs yeux, vous êtes nos délices,
 Et si jamais des pleurs emperlent vos calices,
 D'un seul baiser nous les volatiliserons!...

BERGAMIN.

Mais le mur n'a pas d'yeux!

PERCINET.

Il a les liserons.

(Et, gracieux, il en présente un, prestement cueilli, à Bergamin.)

SYLVETTE.

Est-il spirituel, doux Jésus!

BERGAMIN.

Est-il bête!

Mais je connais ce qui te fait perdre la tête.

(Mouvement d'effroi de Percinet et de Sylvette.)

Tu viens lire en cachette!

(Il prend le livre qui sort de la poche de Percinet, et regarde le dos.)

Et du théâtre!...

(Il l'ouvre et le laisse tomber avec horreur.)

En vers! —

Des vers!... Voilà pourquoi, la cervelle à l'envers,
 Vous rêvez, vous errez, évitant les approches,
 Pourquoi vous me venez parler d'aristoloches,
 Et pourquoi vous voyez des yeux bleus à ce mur!
 Un mur n'a pas besoin d'être joli, — mais sûr!
 Je vais faire enlever toutes ces choses vertes
 Qui pourraient nous cacher quelques brèches ouvertes,

Et, pour mieux nous garder d'un voisin insolent,
 Remaçonner ce pan, bâtir un beau mur blanc,
 Bien blanc, bien net, bien propre ; au lieu... d'aristoloches,
 Le garnir, dans le plâtre ayant fait des encoches,
 De tessons de bouteille, au tranchant acéré,
 Qu'on verra s'en aller en bataillon serré...

PERCINET.

Oh ! grâce !

BERGAMIN.

Pas de grâce !... Ainsi je le décrète !
 Tout le long, tout le long, tout le long de la crête !

SYLVETTE et PERCINET, consternés.

Oh !

BERGAMIN, s'asseyant sur le banc.

Ça, causons !

(Il se relève et s'éloigne du mur avec un air soupçonneux.)

Mais, hum !... les murs, s'ils n'ont pas d'yeux,
 Ont des oreilles !

(Il fait le mouvement de monter sur le banc. Effroi de Percinet. Au bruit, Sylvette se fait toute petite derrière le mur, mais Bergamin renonce, après une grimace que lui arrache quelque vieille douleur, et fait signe à son fils de monter à sa place, et de regarder.)

Vois si quelque curieux...

PERCINET, grimant lestement sur le banc et se penchant au-dessus du mur,
 bas à Sylvette, qui aussitôt s'est redressée.

A ce soir !

SYLVETTE, lui donnant sa main qu'il baise — tout bas

Je viendrai devant que l'heure sonne.

PERCINET, de même.

J'y serai !

SYLVETTE, de même

Je t'adore !

BERGAMIN, à Percinet.

Eh bien ?

PERCINET, sautant à terre et à voix haute.

Eh bien, — personne !

BERGAMIN, rassuré, se rassied.

Alors, causons... Mon fils, je veux vous marier.

SYLVETTE.

Ah !

BERGAMIN.

Qu'est-ce ?

PERCINET.

Rien.

BERGAMIN.

On vient de faiblement crier.

PERCINET, regardant en l'air.

Quelque oiseaulet blessé...

SYLVETTE.

Hélas !

PERCINET.

Dans la ramure!...

BERGAMIN.

Or donc, mon fils, après réflexion très mûre,
J'ai fait pour vous un choix.

PERCINET, remonte en sifflant.

Tu ! tu !

BERGAMIN, après un instant de suffocation, le suivant.

Je suis tétu,

Et je vous forcerai, monsieur...

PERCINET, redescendant.

Tu ! tu ! tu ! tu !

BERGAMIN.

Voulez-vous bien finir de siffler, mauvais merle!...
Une femme encor jeune, et très riche, — une perle !

PERCINET.

Et si je n'en veux pas de votre perle !

BERGAMIN.

Attends !

Je m'en vais te montrer, polisson!...

PERCINET, rabaisant la canne levée de son père.

Le Printemps

A rempli les buissons, mon père, de bruits d'ailes,
Et les sources des bois voient s'abattre auprès d'elles
Des couples de petits oiseaux se caressant...

BERGAMIN.

mpudique !

PERCINET, même jeu.

Tout rit et fête Avril récent ;

Les papillons...

BERGAMIN.

Pendard!

PERCINET, même jeu.

A travers champs essaient,
Pour aller épouser toutes les fleurs qu'ils aiment!...
L'Amour...

BERGAMIN.

Bandit!

PERCINET.

Met tous les cœurs en floraison,
Et vous me voulez voir marié de raison!

BERGAMIN.

Oui certes, garnement!

PERCINET.

Eh bien, non, non, mon père!
Je jure .. sur ce mur — qui m'entend, je l'espère! —
Que je me marierai si romanesquement,
Que l'on n'aura jamais vu dans aucun roman
Quelque chose de plus follement romanesque!
(Il se sauve en courant.)

BERGAMIN, courant après lui.

Oh! je t'attraperai!

SCÈNE III

SYLVETTE, puis PASQUINOT.

SYLVETTE, seule.

Vraiment, je conçois presque
La haine de papa pour ce méchant...

PASQUINOT, entrant à gauche.

Eh bien,

Que fait-on par ici, mademoiselle?

SYLVETTE.

Rien.

On se promène.

PASQUINOT.

Ici! seule! Mais malheureuse!...
Vous n'avez donc pas peur?

SYLVETTE.

Je ne suis pas peureuse.

PASQUINOT.

Seule près de ce mur!... Mais je vous le défend,
D'approcher de ce mur! Mais, imprudente enfant,
Regarde bien ce parc : tu vois là le repaire
De mon vieil ennemi mortel!...

SYLVETTE.

Je sais, mon père.

PASQUINOT.

Et tu viens t'exposer à des mots outrageants,
A des?... Sait-on de quoi sont capables ces gens?
Si ce gueux, ou son fils, connaissaient que ma fille
Vient seule rêvasser dessous cette charmillle...
Oh! rien que d'y penser, je me sens frissonner!
Mais je vais le barder, le caparaçonner,
Ce mur, le hérissier de fer pour qu'on s'éventre,
Qu'on s'empale, en voulant le franchir, et qu'on s'entre,
Rien qu'en s'en approchant, des pointes dans la chair.

SYLVETTE, à part.

Il ne le fera pas, ça coûterait trop cher.

Il est un peu serré, papa.

PASQUINOT.

Rentre, — un peu vite!

(Elle sort, il la suit des yeux d'un air courroucé.)

SCÈNE IV

BERGAMIN, PASQUINOT.

BERGAMIN, parlant à la cantonade.

Ce billet à monsieur Straforel, tout de suite.

PASQUINOT, court vivement au mur et y grimpe
Bergamin!

BERGAMIN, même jeu.

Pasquinot!

(Ils s'embrassent.)

PASQUINOT.

Comment va?

BERGAMIN.

Pas trop mal.

PASQUINOT.

Ta goutte?

PREMIER ACTE.

19

BERGAMIN.

Mieux. Et ton coryza ?

PASQUINOT.

L'animal

Me tient toujours.

BERGAMIN.

Eh bien, c'est fait, le mariage !

PASQUINOT.

Hein ?

BERGAMIN.

J'ai tout entendu, caché dans le feuillage.

Ils s'adorent !

PASQUINOT.

Bravo !

BERGAMIN.

Brusquons le dénouement !

(Se frottant les mains.)

Ha ! ha ! tous les deux veufs, et pères mèmement,
Moi, d'un fils qu'une mère un peu trop romanesque
Appela Percinet...

PASQUINOT.

Oui, c'est un nom grotesque.

BERGAMIN.

Toi, d'un tendron rêveur, Sylvette, âme d'azur !
Quel était notre but, le seul ?

PASQUINOT.

Oter ce mur.

BERGAMIN.

Pour vivre ensemble...

PASQUINOT

Et fondre en une nos deux terres.

BERGAMIN.

Calcul de vieux amis...

PASQUINOT.

Et de propriétaires !

BERGAMIN.

Pour ce, que fallait-il ?

PASQUINOT.

Marier nos enfants !

BERGAMIN.

Les marier ! Oui mais, serions-nous triomphants,
S'ils avaient soupçonné nos désirs, notre entente ?
Mariage arrangé n'est pas chose tentante
Pour deux jeunes serins poétiques. Aussi,
Profitant de ce qu'ils ont vécu loin d'ici,
Leur avons-nous caché tout projet d'hyménée.
Mais collège et couvent les lâchaient cette année;
Lors, m'étant avisé que de les empêcher
De se voir, sûrement les ferait se chercher,
Que s'aimer en secret et d'un amour coupable
Leur plairait, — j'inventai cette haine admirable ! .
Vous doutiez du succès de ce plan inouï ?
Eh bien, nous n'avons plus qu'à dire nos deux oui.

PASQUINOT.

Soit ! mais comment ?... Comment, avec assez d'astuce,
Consentir sans leur mettre, à l'oreille, la puce ?
Moi qui t'appelais gueux, idiot...

BERGAMIN.

Idiot ?

Gueux suffisait ! Ne dis que juste ce qu'il faut.

PASQUINOT.

Quel prétexte ?...

BERGAMIN.

Ah ! voilà ! — Mais ta fille elle-même
Vient de me suggérer l'ultime stratagème !
Tandis qu'elle parlait, mon plan se dessinait :
Ce soir, ils ont ici rendez-vous ; Percinet
Arrive le premier ; au moment où Sylvette
Paraît, des hommes noirs, surgis d'une cachette,
L'enlèvent ! elle crie ! Alors, mon jeune coq
Court sus aux ravisseurs, chamaille à coups d'estoc ;
Ils font semblant de fuir ; tu te montres ; j'arrive ;
Ta fille et son honneur sont saufs ; ta joie est vive ;
Tu bénis, laissant choir de tes yeux un peu d'eau,
L'héroïque sauveur ; je m'attendris : — tableau.

PASQUINOT.

Ah ! ça, c'est génial !... Ah ! non ça, par exemple,
C'est génial !...

BERGAMIN, modeste.

Eh ! oui... proprement. Chut ! contemple

Celui qui vient ! C'est Straforel, le spadassin,
A qui j'ai, tout à l'heure, écrit de mon dessein....
Oui, notre enlèvement, c'est lui qui va le mettre
En scène.

(Straforel, dans un pompeux costume de spadassin, paraît au fond et s'avance majestueusement.)

SCÈNE V

LES MÊMES, STRAFOREL.

BERGAMIN, descendant du mur, et saluant.

Hum ! Que d'abord je vous fasse connaître
Mon ami Pasquinot...

STRAFOREL, s'incline.

Monsieur...

(En se relevant, il s'étonne de ne pas voir Pasquinot.)

BERGAMIN, le lui montrant à cheval sur la crête.

Là, sur le mur.

STRAFOREL, à part.

Exercice étonnant pour un homme aussi mûr.

BERGAMIN.

Mon plan vous paraît-il, cher maître ?...

STRAFOREL.

Élémentaire

BERGAMIN.

Oui, vous savez comprendre, agir vite...

STRAFOREL.

Et me taire.

BERGAMIN.

Simulacre de rapt, n'est-ce pas, combat feint ?

STRAFOREL.

C'est tout compris.

BERGAMIN.

Ayez d'adroits bretteurs, afin

Qu'ils n'aillent pas blesser mon garçonnet. Je l'aime
C'est mon unique enfant !

STRAFOREL.

J'opérerai moi-même.

BERGAMIN.

Ah ! très bien ! Dans ce cas, je ne saurais douter..

PASQUINOT, bas à Bergamin.

Dis donc, demande-lui ce que ça va coûter.

BERGAMIN.

Pour un enlèvement, que prenez-vous, cher maître ?

STRAFOREL.

Cela dépend, monsieur, de ce qu'on veut y mettre.
On fait l'enlèvement un peu dans tous les prix.
Mais, dans le cas présent, et si j'ai bien compris,
Il ne faut pas compter du tout. A votre place,
J'en prendrais un, monsieur, là, — de première classe !

BERGAMIN, ébloui.

Ah ! vous avez plusieurs classes ?

STRAFOREL.

Évidemment !

Songez que nous avons, monsieur, l'enlèvement
Avec deux hommes noirs, l'enlèvement vulgaire,
En fiacre, — celui-là ne se demande guère, —
L'enlèvement de nuit, l'enlèvement de jour,
L'enlèvement pompeux, en carrosse de cour,
Avec laquais poudrés et frisés — les perruques
Se payent en dehors, — avec muets, eunuques,
Nègres, sbires, brigands, mousquetaires, au choix !
L'enlèvement en poste, avec deux chevaux, trois,
Quatre, cinq, — on augmente *ad libitum* le nombre, —
L'enlèvement discret, en berline, — un peu sombre, —
L'enlèvement plaisant, qui se fait dans un sac,
Romantique, en bateau, — mais il faudrait un lac !
Vénitien, en gondole, — il faudrait la lagune ! —
L'enlèvement avec ou sans le clair de lune,
— Les clairs de lune étant recherchés sont plus chers ! —
L'enlèvement sinistre aux lueurs des éclairs,
Avec appels de pied, combat, bruit de ferraille,
Chapeaux à larges bords, manteaux couleur muraille,
L'enlèvement brutal, l'enlèvement poli,
L'enlèvement avec des torches — très joli ! —
L'enlèvement masqué qu'on appelle classique,
L'enlèvement galant qui se fait en musique,
L'enlèvement en chaise à porteurs, le plus gai,
Le plus nouveau, monsieur, et le plus distingué !

BERGAMIN, se grattant la tête, à Pasquinot.

Voyons, que penses-tu ?

PASQUINOT.

Hon.... Et toi ?

BERGAMIN.

Moi, je pense

Qu'il faut frapper très fort — tant pis si l'on dépense —

L'imagination !... Avoir de tout un peu !...

Faire un enlèvement...

STRAFOREL.

Panaché ? Ça se peut.

BERGAMIN.

Donnons-en pour longtemps à nos jeunes fantasques :

Chaise à porteurs, manteaux, torches, musique, masques !

STRAFOREL, prenant des notes sur un calepin.

Nous prendrons, pour grouper ces divers éléments,

Une première classe, — avec des suppléments.

BERGAMIN.

Soit !

STRAFOREL.

Je vais revenir bientôt... (Montrant Pasquinot) Mais il importe
Que monsieur, de son parc, entre-bâille la porte....

BERGAMIN.

Il entre-bâillera.

STRAFOREL, saluant.

Messieurs, mes compliments !

(Avant de sortir.)

Une première classe avec des suppléments !

SCÈNE VI

BERGAMIN, PASQUINOT.

PASQUINOT.

Avec tous ses grands airs, il s'en va, l'homme honnête,
Sans qu'on ait fait le prix !

BERGAMIN.

Laisse, l'affaire est faite !

On abattra le mur. Nous n'aurons qu'un foyer !

PASQUINOT.

Et l'hiver, à la ville, ô douceur ! qu'un loyer !

BERGAMIN.

Nous ferons dans le parc des choses ravissantes !

PASQUINOT.

Nous taillerons les ifs !

BERGAMIN.

Nous sablerons les sentes !

PASQUINOT.

Nos chiffres, au milieu de chaque massif rond,
Bien calligraphiés, en fleurs, s'enlaceront !

BERGAMIN.

Comme cette verdure est un peu trop sévère...

PASQUINOT.

Nous allons l'égayer par des boules de verre !

BERGAMIN.

Nous aurons des poissons dans un bassin tout neuf !

PASQUINOT.

Nous aurons un jet d'eau faisant danser un œuf !
Nous aurons un rocher ! — Hein ! coquin, que t'en semble ?

BERGAMIN.

Tous nos vœux sont comblés !

PASQUINOT.

Nous vieillirons ensemble !

BERGAMIN.

Et ta fille est casée !

PASQUINOT.

Ainsi que ton gamin !

BERGAMIN.

Ah ! mon vieux Pasquinot !

PASQUINOT.

Ah ! mon vieux Bergamin !

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, SYLVETTE, PERCINET, entrés brusquement,
chacun de son côté.

SYLVETTE, voyant son père tenir Bergamin.

Ah !

BERGAMIN, apercevant Sylvette, à Pasquinot.
Ta fille!

PERCINET, voyant son père tenir Pasquinot.
Ah!

PASQUINOT, apercevant Percinet, à Bergamin.
Ton fils!

BERGAMIN, bas à Pasquinot.
Battons-nous!

(Ils transforment l'embrassade en lutte à bras-le-corps.)
Ah! canaille!

Ah! gueux!

SYLLETTE, tirant son père par les basques de son habit.
Papa!...

PERCINET, même jeu, à Bergamin.
Papa!...

BERGAMIN.

Laissez-nous donc, marmaille!

PASQUINOT

C'est lui qui m'insulta!

BERGAMIN
C'est lui qui me frappa!

PASQUINOT.

Lâche!

SYLLETTE.

Papa

BERGAMIN

Filou!

PERCINET.

Papa!!

PASQUINOT.

Brigand!

SYLLETTE.

Papa!!!

(Ils réussissent à les séparer.)

PERCINET, entraînant son père.

Rentre, il est tard!

BERGAMIN, essayant de revenir.

Ma rage est à son paroxysme!
(Percinet l'emmène.)

PASQUINOT, même jeu avec Sylvette.

J'écume !

SYLVETTE, l'amenant.

L'air fraîchit. Pense à ton rhumatisme !

SCÈNE VIII

Le jour baisse insensiblement. La scène reste vide un instant. Puis, dans le parc de Pasquinot entrent STRAFOREL et ses SPADASSINS, MUSICIENS, etc.

STRAFOREL.

D'une étoile déjà le ciel clair s'étoila.

Le jour fuit....

(Il place ses hommes.)

Mets-toi là... Mets-toi là.... Mets-toi là.

Oui, l'heure du Salut déjà doit être proche :

Blanche, elle apparaîtra quand tintera la cloche ;

Alors, je sifflerai...

(Il regarde le ciel.)

La lune?... C'est parfait !

Nous n'aurons pas manqué, ce soir, un seul effet !

(Regardant les manteaux extravagants des spadassins.)

Excellents, les manteaux !... Que la colichemarde

Les retrousse un peu plus : appuyez sur la garde !

(On apporte la chaise à porteurs.)

La chaise, ici, dans l'ombre.

(Regardant les porteurs qui sont noirs.)

Ah ! les nègres, pas mal !

(À la cantonade.)

Les torches, vous n'entrez, n'est-ce pas, qu'au signal ?

(On voit le fond vaguement coloré de rose par les reflets des torches qui restent derrière les arbres ; entrent des musiciens.)

Les musiciens ? — là ! sur fond de clartés roses...

(Il les place au fond.)

Dè la grâce, du flou ! Variez donc les poses !

Debout, la mandoline ! Asseyez-vous, l'alto !

Comme dans le Concert champêtre de Watteau !

(Sévère, à un spadassin.)

Premier homme masqué, que vois-je ? On se dandine ?

Ça, de l'allure ! — Bien ! — Instruments, en sourdine,

Veillez vous accorder.... Oh ! très bien ! — Sol, mi, si !

(Il se masque.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, PERCINET.

PERCINET. (Il entre lentement. A mesure qu'il réclame les vers suivants, la nuit devient plus noire et le ciel s'étoile.)

Mon père s'est calmé.... J'ai pu fuir jusqu'ici.
Le jour baisse.... L'odeur des sureaux flotte et grise!....
Les fleurs vont s'effaçant dans la pénombre grise...

STRAFOREL, bas aux violons.

Musique ! (Les musiciens jouent doucement jusqu'à la fin de l'acte.)

PERCINET.

Je me sens trembler comme un roseau.

Qu'ai-je donc?... Elle va venir !

STRAFOREL, aux musiciens.

Amoroso!...

PERCINET.

Mon premier rendez-vous, le soir.... Ah ! je défaille!...
La brise fait le bruit d'une robe de faille...
On ne voit plus les fleurs... j'ai des larmes aux yeux...
On ne voit plus les fleurs... mais on les sent bien mieux !
Oh ! ce grand arbre, avec une étoile à son faite!...
Mais qui donc joue ainsi des airs ? — La nuit s'est faite

Oui, la douce nuit s'est faite, et voici

Qu'en l'azur foncé du ciel obscurci,

S'allumant partout, par là, par ici,

Et l'une après l'une,

Tandis que l'étang est tout coassant,

Les étoiles vont en nombre croissant

Tout autour, autour du grêle croissant

De la pâle lune !

Éclats de saphir et de diamant,

Étoiles, je fus longtemps votre amant,

Et je vous parlais, le soir, ardemment,

Perdu dans la nue!...

Mais ma poésie a changé de cours

Depuis que, tenant de naïfs discours,

Ses petits cheveux au front coupés courts,

Sylvette est venue !

Chers astres du ciel, astres familiers,
 Vous êtes bien beaux, là-haut, par milliers
 Mais allez, serez bien humiliés

Quand parmi ses voiles,
 Elle apparaîtra dans le bleu jardin,
 Et voyant ses yeux, vous serez soudain
 Pour vos propres feux prises de dédain,
 Mes pauvres étoiles!

(Une cloche sonne au loin.)

SCÈNE X

LES MÊMES, SYLVETTE, puis BERGAMIN, PASQUINOT,

SYLVETTE, paraît au tintement de la cloche.

Le Salut sonne. Il doit m'attendre.

(Coup de sifflet, Straforel surgit devant elle, les torches apparaissent.)

Ah !

(Les spadassins l'enlèvent et la mettent vivement dans la chaise à porteurs.)

Au secours !

PERCINET.

Juste ciel !

SYLVETTE.

Percinet, on m'enlève !

PERCINET.

J'accours !

(Il enjambe le mur, tire l'épée, et ferraille avec plusieurs spadassins.)

Tiens, — tiens, — tiens !

STRAFOREL, aux musiciens.

Trémolo !

(Les violons élèvent un trémolo dramatique. Les spadassins se sauvent.

Straforel, d'une voix de théâtre :)

Per Baccho ! C'est le diable

Quo cet enfant !

(Duel entre Straforel et Percinet. Straforel porte tout à coup la main à sa poitrine.)

Le coup... est irrémédiable !

(Il tombe.)

PREMIER ACTE.

29

PERCINET, courant à Sylvette.

Sylvette !

(Tableau. Elle est dans la chaise à porteurs ouverte, lui à genoux.)

SYLVETTE.

Mon sauveur !

PASQUINOT, surgissant.

Le fils de Bergamin !...

Ton sauveur !... ton sauveur ?... Je lui donne ta main !

SYLVETTE et PERCINET.

Ciel !

(Bergamin est entré de son côté, suivi de valets avec des flambeaux.)

PASQUINOT, à Bergamin qui paraît sur la crête du mur.

Bergamin, ton fils est un héros !.. Pardonne !

Et faisons leur bonheur !

BERGAMIN, solennel.

Ma haine m'abandonne !

PERCINET.

Sylvette, nous rêvons, Sylvette, parlons bas,
Que le bruit de nos voix ne nous réveille pas !...

BERGAMIN.

Les haines finiront toujours en hyménées.
La paix est faite.

(Montrant le mur.)

Il n'y a plus de Pyrénées !

PERCINET.

Qui l'aurait cru qu'ainsi mon père changerait

SYLVETTE, simplement.

Quand je vous le disais que tout s'arrangerait !

(Tandis qu'ils remontent avec Pasquinot, Straforel se soulève et tend un papier à Bergamin.)

BERGAMIN, bas.

Héin ! Quoi donc ? ce papier, et votre signature !
Qu'est cela, s'il vous plaît ?

STRAFOREL, saluant.

Monsieur, c'est ma facture !

(Il retombe.)

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

Même décor : le mur a disparu. Les bancs qui lui étaient adossés ont été repoussés à droite et à gauche. Menus changements, massifs de fleurs, kiosques de treillages, faux marbres prétentieux, serre. A droite, table de jardin, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

PASQUINOT, BLAISE, puis BERGAMIN.

Au lever du rideau, Pasquinot, assis sur le banc de gauche, lit sa gazette.
— Blaise, au fond, ratisse.

BLAISE, ratissant.

Donc, monsieur Pasquinot, ce soir vient le notaire?...
Hé! voici bien un mois que ce mur est par terre,
Et que vous vivez tous ensemble. Il était temps;
Nos petits amoureux doivent être contents!

PASQUINOT, levant la tête et regardant autour de lui.
Ça fait bien sans ce mur, hein, Blaise?

BLAISE.

C'est superbe!

PASQUINOT.

Oui, mon parc a gagné. Cent pour cent.

(Il se penche et tâte une touffe de gazon).

Mais cette herbe

Est mouillée!... On a donc arrosé ce matin?...

(Furieux.)

Il ne faut arroser que le soir, vieux crétin!

BLAISE, placidement.

C'est monsieur Bergamin qui m'en a donné l'ordre.

PASQUINOT.

Ah?... Ce bon Bergamin!... Il ne veut pas démorde
De son idée!... Il croit qu'arroser sans repos
Vaut mieux qu'arroser peu, mais bien, mais à propos!
Enfin!...

(A Blaise.)

Vous sortirez les plantes de la serre.

DEUXIÈME ACTE.

31

(Blaise aligne au fond des plantes qu'il va chercher dans la serre, Pasquinot lit, Bergamin parait au fond.)

BERGAMIN, arrosant les arbustes avec un énorme arrosoir.

Ouf!... On leur donne d'eau juste le nécessaire!

Ce qui leur fait du bien, c'est ce superflu-là!

(A un arbre.)

Hein, mon vieux, tu mourrais de soif?... Tiens, en voilà De l'eau... tiens, en voilà! Moi, j'aime ça, les arbres.

(Posant son arrosoir, et regardant autour de lui avec satisfaction.)

Oui, mon parc a gagné.... Très jolis, ces faux marbres,

Très, très....

(Apercevant Pasquinot.)

Bonjour.

(Pas de réponse.)

Bonjour!!

(Pas de réponse.)

Bonjour!!!

(Pasquinot lève la tête.)

Eh bien, j'attends?

PASQUINOT.

Oh! mon ami, mais nous nous voyons tout le temps!

BERGAMIN.

Ah? — bien!...

(Voyant les plantes que range Blaise.)

Veux-tu rentrer ces plantes!

(Blaise, ahuri, les rentre précipitamment. Pasquinot lève les yeux au ciel, hausse les épaules, et lit. Bergamin va et vient, l'air désœuvré, finit par s'asseoir à côté de Pasquinot. Silence. Puis tout d'un coup, avec mélancolie :)

A cette heure,

Chaque jour je sortais, furtif, de ma demeure....

PASQUINOT, rêveur, baissant sa gazette.

Je filais de chez moi, subreptice et léger....

C'était très amusant!

BERGAMIN.

Le secret!

PASQUINOT.

Le danger!

BERGAMIN.

Il fallait dépister Percinet ou Sylvette

Chaque fois qu'on venait tailler une bavette!

PASQUINOT.

On risquait, chaque fois qu'on grimpait sur le mur
La casse d'une côte, ou le bris d'un fémur.

BERGAMIN.

Nos conversations monoquotidiennes
Ne se pouvaient qu'au prix de ruses indiennes!

PASQUINOT.

Il fallait se glisser sous les buissons épais....
C'était très amusant!

BERGAMIN.

Quelquefois, je rampais...

Et, le soir, aux genoux, ma culotte était verte!

PASQUINOT.

L'un de l'autre il fallait, sans fin, jurer la perte..

BERGAMIN.

Et dire un mal affreux....

PASQUINOT.

C'était très amusant!

(Bâillant.)

Bergamin?

BERGAMIN, de même.

Pasquinot?

PASQUINOT.

Ça nous manque, à présent.

BERGAMIN.

Non, voyons!...

(Après réflexion.)

Si, pourtant. Oh! c'est très drôle! — Est-ce que
Ce serait la revanche, ici, du Romanesque?...

(Silence. Il regarde Pasquinot qui lit.)

Son gilet est toujours veuf de quelque bouton!
C'est crispant!..

(Il se lève, s'éloigne, — va et vient.)

PASQUINOT, le regardant, par-dessus sa gazette, à part.

Il a l'air d'un vaste hanjeton

Qui virevolte, avec ses basques pour élytres.

(Il feint de lire quand Bergamin repasse devant lui.)

BERGAMIN, le regardant, à part.

louche, quand il lit, ainsi que font les pitres
Après leur papillon. (Il remonte en sifflotant.)

COCH.
Chafin.

DEUXIÈME ACTE.

33

PASQUINOT, à part, nerveux.

Il siffle!... c'est un tic!

(Haut.)

Ne siffote donc pas toujours, comme un aspic.

BERGAMIN, souriant.

Nous distinguons le brin d'éteule aux yeux des autres,

Et nous ne sentons pas la solive, en les nôtres!

Vous avez bien vos tics....

PASQUINOT.

Moi?

BERGAMIN.

Vous vous dandinez,

Vous reniflez sans fin, Roi des Enchifrenés,

Le nez toujours noirci d'un vain sternutatoire,

Vous contez six-vingts fois par jour la même histoire?

PASQUINOT qui, assis, jambes croisées, balance son pied.

Mais...

BERGAMIN.

Vous ne pouvez pas un instant vous asseoir

Sans balancer le pied comme un gros encensoir,

A table, vous roulez votre mie en boulettes....

Maniaque, mon cher, ah! non, ce que vous l'êtes!

PASQUINOT.

Oui, comme maintenant on s'ennuie à moisir,

De m'inventorier vous avez le loisir;

Vous dénombrez mes tics vous en dressez la liste

Mais la vie en commun, cette grande oculiste,

Me désaveugle aussi! Je vous vois ladre, faux,

Égoïste, et chacun de vos menus défauts

Grossit, — comme la mouche amusante et gentille

Devient un monstre affreux, monsieur, sous la lentille.

BERGAMIN.

Ce dont je me doutais, maintenant j'en suis sûr!

PASQUINOT.

Quoi?

BERGAMIN.

Le mur te flattait.

PASQUINOT.

Tu perds beaucoup sans mur.

BERGAMIN.

De te voir tous les jours tu calmas mon envie!

PASQUINOT, éclatant.

Depuis un mois, monsieur, ce n'est plus une vie!

BERGAMIN, très digne.

C'est bien, monsieur, c'est bien. Ce que nous avons fait,
Ce n'était pas pour nous, n'est-ce pas?

PASQUINOT.

En effet!

BERGAMIN.

C'était pour nos enfants!...

PASQUINOT, convaincu.

Pour nos enfants, oui, certe!...

Souffrons donc en silence, et supportons la perte
De notre liberté, sans soucis apparents.

BERGAMIN.

Car, se sacrifier, c'est le sort des parents!

(Sylvette et Percinet paraissent à gauche, au fond, entre les arbres, et
traversent lentement la scène, enlacés, avec des gestes d'exaltés.)

PASQUINOT.

Chut! voici les Amants!

BERGAMIN, les regardant

Voyez-moi cette pose!... —

Semblent-ils pas marcher dans une apothéose?

PASQUINOT.

Depuis que l'aventure exauça tous leurs vœux,
Ils sentent des rayons mêlés à leurs cheveux!

BERGAMIN.

C'est l'heure où copiant les attitudes lentes
Des Pèlerins d'Amour dans les fêtes galantes,
Ils viennent chaque jour, avec componction,
Sur le lieu du combat faire une station!(Sylvette et Percinet qui ont disparu à droite, y reparaissent, à un plan
plus rapproché, et descendent en scène.)

Voici nos pèlerins.

PASQUINOT.

S'ils brodent sur leur thème

Coutumier, cela vaut d'être écouté!...

(Bergamin et Pasquinot se retirent derrière un massif.)

DEUXIÈME ACTE.

55

SCÈNE II

SYLVETTE, PERCINET; — BERGAMIN et PASQUINOT, cachés.

PERCINET

Je t'aime!....

SYLVETTE.

Je vous aime....

(Ils s'arrêtent.)

A l'endroit illustre nous voici!

PERCINET.

Oui, c'est ici qu'eut lieu la chose. C'est ici
Que tomba lourdement la brute transpercée!

SYLVETTE.

Là, je fus Andromède!

PERCINET.

Et là, je fus Persée!

SYLVETTE.

Combien donc étaient-ils contre toi?

PERCINET.

Dix!

SYLVETTE.

Oh!... vingt!

Vingt au moins, sans compter ce grand dernier qui vint,
Et dont tu corrigeas l'humeur récalcitrante

PERCINET.

Oui, vous avez raison, ils étaient au moins trente.

SYLVETTE.

Ah! redis-moi comment, dague au poing, flamme aux yeux,
Tu les frappas dans l'ombre, ô mon Victorieux!

PERCINET.

Je ne sais si ce fut en sixte, ou bien en quarte....

Mais ils tombaient, pareils aux capucins de carte!

SYLVETTE.

Ami, si vos cheveux avaient été moins blonds,
J'aurai cru voir le Cid!

PERCINET.

Oui, nous nous ressemblons.

SYLVETTE.

Il manque à nos amours d'être mis en poème.

PERCINET.

Sylvette, ils le seront!

SYLVETTE.

Je vous aime.

PERCINET.

Je t'aime!

SYLVETTE.

C'est du rêve vécu!... Je m'étais tant juré
D'épouser le héros follement rencontré,
Et pas le bon petit fiancé des familles!...

PERCINET.

Ah?

SYLVETTE.

Non, non, pas celui qu'on offre aux jeunes filles,
Le doux monsieur que cherche à marier sa sœur,
Ou quelque digne abbé, son digne confesseur.

PERCINET.

Tu n'aurais surtout pas épousé, que j'espère,
L'inévitable fils d'un ami de ton père!

SYLVETTE, riant.

Ah! non!... Remarques-tu que mon père et le tien
Sont depuis quelques jours d'une humeur...

PERCINET.

Oui, de chien.

BERGAMIN, derrière le massif.

Hum!

PERCINET.

Et je sais pourquoi leur bonne humeur s'altère

BERGAMIN, derrière le massif.

Ah?

PERCINET.

Mais oui! notre envol vexe leur terre-à-terre.
Je respecte beaucoup mon père, -- et ton auteur;
Mais ce sont bons bourgeois pas très à la hauteur.
Notre éclat les relègue un peu dans les ténèbres.

PASQUINOT, derrière le massif.

Hein?

DEUXIÈME ACTE.

37

SYLVETTE, de même.

Les voilà passés pères d'amants célèbres !

PERCINET, riant.

Mon panache excessif leur devient importun.

SYLVETTE.

Ton père a devant toi la gêne obscure d'un...

Je ne sais si je peux dire ?

PERCINET.

Tu peux, espiègle !

SYLVETTE.

D'un canard ayant fait la couvaison d'un aigle !

BERGAMIN, derrière le massif.

Ho ! ho !

SYLVETTE, riant plus fort.

Pauvres parents, notre amour clandestin,
Comme il se joua d'eux !...

PASQUINOT, derrière le massif.

Hé ! hé !

PERCINET.

Oui, le Destin

Joint toujours les Amants par d'imprévus méandres,
Et le hasard se fait le Scapin des Léandres !

BERGAMIN, derrière le massif.

Ha ! ha !

SYLVETTE.

Et donc, ce soir, le contrat, nous allons
Le signer !

PERCINET, remontant.

Et je vais mander les violons !

SYLVETTE.

Allez vite !

PERCINET.

Je cours !

SYLVETTE, le rappelant.

Tenez, je suis gentille,
Et je vais vous mener, monsieur, jusqu'à la grille.

(Ils remontent enlacés. Sylvette minaudant.)

Nous égalons, je crois, les plus fameux Amants.

PERCINET.

Oui, nous serons parmi ces Immortels Charmants :

Roméo, Juliette, — Aude et Roland...

SYLVETTE.

Aminte

Et son père!

PERCINET.

Pyrame et Thisbé!

SYLVETTE.

Mainte et mainte

Encore...

(Ils sont sortis. On entend leurs voix s'éloigner parmi les arbres.)

LA VOIX DE PERCINET.

Francesca, tu sais, de Rimini.

Et Paolo...

LA VOIX DE SYLVETTE.

Pétrarque et Laure...

BERGAMIN, sortant du massif.

As-tu fini?

SCÈNE III

PASQUINOT, BERGAMIN.]

PASQUINOT, gouailleur.

Le succès de ton plan, monsieur l'homme sagace,
Répond à ton espoir, et même il le dépasse!
Résultat qui sans doute était prévu par vous,
Cher maître : nos enfants sont complètement fous!

BERGAMIN.

Il est clair que ta fille est assez énervante
Avec son fameux rapt, que sans cesse elle vante!

PASQUINOT.

Et ton fils, qui se croit un héros, prend des airs
Qui ne me portent pas moindrement sur les nerfs!

BERGAMIN.

Mais le plus irritant, c'est qu'ils nous représentent.
Comme deux bons bourgeois dupés, qu'ils nous plaisaient
Sur notre aveuglement voulu, sur ce que nous
Ne surprimes jamais un de leurs rendez-vous!

C'est bête, si tu veux, mais enfin, ça m'agace.

PASQUINOT.

Avais-tu prévu ça, monsieur l'homme sagace ?
Grâce à toi, ton moutard tient d'insanes propos,
Et se croit le premier des moutardiers papaux.

BERGAMIN.

Moutardier dont au nez me monte la moutarde !

PASQUINOT.

Je vais tout leur conter, sans plus tarder.

BERGAMIN.

Non, tarde !

Il ne faut pas aller leur dire tout de go ;
On parlera sitôt après le conjugo ;
Jusqu'aux derniers accords des nuptiales harpes
Sachons leur opposer un mutisme de carpes.

PASQUINOT.

Soit, mais nous voilà pris nous-mêmes dans nos rêts,
Grâce à ton fameux plan.

BERGAMIN.

Mon cher, tu l'admirais !

PASQUINOT.

Ah ! il était joli, ton plan !

BERGAMIN, à part.

Il m'exaspère !

SCÈNE IV

LES MÊMES, SYLVETTE.

(Elle entre gaiement, une branche fleurie à la main, dont elle fait à la cantonade des signes à Percinet qu'elle vient de quitter, puis elle descend entre les deux pères.)

SYLVETTE.

Bonjour, mon cher papa. Bonjour, futur beau-père !

BERGAMIN.

Bonjour, future bru !

SYLVETTE, l'imitant.

Bonjour, future bru !

Oh ! comme vous avez ce matin l'air bourru !

BERGAMIN.

C'est Pasquinot qui me... qui me...

SYLVETTE, lui agitant sa branche sous le nez.

Chut ! chut ! du calme !

Je viens comme la paix, — et j'agite une palme !

Vous vous boudez encore un peu ? C'est bien permis :

Pouvez-vous vous aimer comme deux vieux amis ?

PASQUINOT, à part.

Ironie !...

BERGAMIN, haut, gouailleur.

Oui, c'est vrai : notre haine fut telle

Qu'on ne peut...

SYLVETTE.

Songez donc : une haine mortelle !

Oh ! quand je me souviens de ce que vous disiez

De papa, bien souvent, là, parmi vos rosiers,

Sans vous douter que moi j'entendais tout, assise

Derrière le bon mur...

BERGAMIN, à part.

Elle est d'une bêtise !

SYLVETTE, à Pasquinot.

Car je venais ici chaque jour, vous savez,

Retrouver Percinet ! — Dire que vous n'avez

Jamais eu de soupçons !

PASQUINOT, ironique.

Oh ! pour ça, que je meure,

Si...

SYLVETTE.

Nous venions pourtant toujours à la même heure.

(A Bergamin.)

Ha ! ha ! J'entends encor Percinet vous crier,

Le jour même du rapt : « Je veux me marier

De la façon la plus romanesquement folle ! »

Eh ! dame, dites donc, il a tenu parole !

BERGAMIN, vexé.

Vraiment ?... Et vous croyez que si j'avais voulu ?...

SYLVETTE.

Ta ! ta ! ta ! Je le sais, pour l'avoir cent fois lu :

Les rêves des Amants toujours se réalisent.

Et les pères, toujours, tôt ou tard, s'humanisent,
Contraints par quelque étrange et fol événement
Qui force, à point nommé, leur attendrissement.

PASQUINOT.

Qui force, à point nommé?... Non, non, laissez-moi rire!

SYLVETTE.

Mais, nous l'avons prouvé l...

BERGAMIN.

Si je voulais vous dire...

SYLVETTE.

Quoi?

BERGAMIN.

Rien !

SYLVETTE, à Bergamin.

Alors, pourquoi prenez-vous cet air fin?

BERGAMIN.

Mais, parce que...

(À part.)

Ho!... c'est agaçant, à la fin !

PASQUINOT.

Quand on pourrait d'un mot...

(Remontant.)

Mais gardons le mystère!

SYLVETTE.

Quand on n'a rien à dire, il le faut bien, se taire !

PASQUINOT, éclatant.

Rien à dire ! La folle ! Alors, vous croyez ça,

Que tout se passe ainsi que cela se passa ?...

Qu'on envahit les parcs malgré les bonnes grilles ?...

BERGAMIN.

Vous croyez qu'on enlève encor les jeunes filles ?

SYLVETTE.

Si je crois ? Que dit-il ?

BERGAMIN, se montant.

Moi, je dis qu'en voilà

Assez ! Qu'il était temps que tout se dévoilât !...

Oui, depuis que le monde est monde entre les monstres,

Le succès fut toujours pour les perruques blondes ;

Bartholo, dont la haine en secret s'aviva,

Dut toujours s'incliner devant Almaviva ;
 Mais l'heure du triomphe et des justes revanches
 Vient enfin de sonner, pour les perruques blanches !

SYLVETTE.

Mais...

PASQUINOT.

Jadis, nous étions, nous autres, les papas,
 Cassandre, Orgon, Géronte, Argante, n'est-ce pas ?
 Vous en êtes restée à ces vieilles badernes ?...
 Mais on n'en trouve plus chez les pères modernes !
 Les dupés d'autrefois sont dupeurs à leur tour.
 L'ordre donné par nous de vous aimer d'amour,
 Ni vous ni Percinet n'eussiez voulu l'entendre ?
 Ce fut donc bien joué que de vous le défendre !

SYLVETTE.

Mais alors, vous saviez peut-être...

PASQUINOT.

Sûrement !

SYLVETTE.

Nos duos ?

BERGAMIN.

J'écoutais leur doux susurrement !

SYLVETTE.

Les bancs où nous grimpons ?...

PASQUINOT.

Tout exprès nous les mimes !

SYLVETTE.

Le duel ?

BERGAMIN.

Simple jeu !

SYLVETTE.

Les spadassins ?

PASQUINOT.

Des mimes !

SYLVETTE.

Mon rapt ? — Oh ! ça, c'est faux !...

BERGAMIN, fouillant dans sa poche.

C'est faux ? Quand justement

J'ai la facture, là, de votre enlèvement !

DEUXIÈME ACTE.

45

SYLVETTE, la lui arrachant.

Ah! donnez!...

(Elle lit.)

« *Straforel, maison de confiance,*

Un faux rapt, mis en scène, afin que l'on fiance!... »

— Ah! — « *Huit sombres manteaux à cinq francs le manteau.
Huit masques... »*

BERGAMIN, à Pasquinot.

Nous avons, je crois, parlé trop tôt!

SYLVETTE, lisant.

« *Une chaise à porteurs, soignée, à coussins roses.*

Création nouvelle... »

(Haut, ironiquement.)

On a bien fait les choses!

(Elle jette la facture en riant sur la table.)

PASQUINOT, surpris.

Elle n'est pas fâchée?

SYLVETTE, avec bonne grâce.

Ah! le tour est charmant!

Mais c'est beaucoup d'esprit bien inutilement;

Cher monsieur Bergamin, croyez-vous que si j'aime

Mon Percinet, c'est grâce à votre stratagème?

PASQUINOT.

Elle le prend très bien.

BERGAMIN, à Sylvette.

Vous le prenez très bien!

PASQUINOT.

Mais alors... on peut dire à Percinet?...

SYLVETTE, vivement.

Oh! rien! —

Non, ne lui dites rien!... Les hommes, c'est si bête!

BERGAMIN.

Quel bon sens! voyez-vous cette petite tête!...

Et moi qui la croyais...

(Tirant sa montre.)

Mais le contrat, pardon, —

Allons nous préparer...

(Tendant la main à Sylvette.)

Bons amis?...

SYLVETTE.

Comment donc !

BERGAMIN, se retournant encore avant de sortir.

Vous ne m'en voulez pas du tout ?

SYLVETTE, tout miel.

Je vous l'atteste.

(Pasquinot et Bergamin sortent, — avec une rage froide.)

Ce monsieur Bergamin, comme je le déteste!...

SCÈNE V

SYLVETTE, PERCINET.

PERCINET, entrant épanoui.

Ah ! vous êtes encore ici?... Je comprends ça.
 Vous ne pouvez quitter l'endroit où se passa
 Toute cette aventure inouïe!...

SYLVETTE, assise sur le banc, à gauche.

Inouïe,

En effet !

PERCINET.

C'est de là que, presque évanouie,
 Vous me vîtes combattre, ainsi qu'un Amadis,
 Ces trente spadassins...

SYLVETTE.

Mais non, ils étaient dix.

PERCINET, se rapprochant.

Chère, mais qu'avez-vous ? Mais quoi donc vous attriste ?
 Ces yeux où du saphir fond dans de l'améthyste,
 Ils semblent obscurcis par quelque ennui, ces yeux ?

SYLVETTE, à part.

Son langage est parfois un peu prétentieux.

PERCINET.

Ah ! tenez, je comprends tout ce qu'en vous suscite
 De regrets attendris, cet adorable site!...
 Vous pleurez le vieux mur aux feuillages grimpeurs,

Témoin de nos espoirs, jadis, et de nos peurs ;
Mais il n'est pas détruit, la gloire le couronne....
Est-ce qu'il est détruit, le balcon de Vérone ?

SYLVETTE, impatentée.

Ah !

PERCINET.

Ne laisse-t-il pas, dans un vent toujours frais,
Ce balcon toujours blanc, trembler sans fin, auprès
D'un grenadier jamais défleuri, son échelle
Inusable, que dore une aurore immortelle ?

SYLVETTE.

Oh !

PERCINET, de plus en plus lyrique.

L'éternel duo fait l'éternel décor !

C'est pourquoi, démoli, le mur se dresse **encor**.
Sur lequel a poussé, folle propriétaire,
Notre amour merveilleuse...

SYLVETTE, à part.

Il ne va pas se taire !

PERCINET, avec un sourire plein de promesses.

Mais le vœu fut par vous tout à l'heure exprimé
De voir sur notre histoire un poème rimé...
Donc, ce poème...

SYLVETTE, inquiète.

Eh bien ?

PERCINET.

Moi-même, je le rime.

SYLVETTE.

Tu sais faire des vers ?

PERCINET.

Pouh !... Savais-je l'escrime ?

— Écoute mon début, que j'ai fait en marchant.

« *Les Pères Ennemis.* » Poème.

SYLVETTE.

Oh !...

PERCINET, se campant pour déclamer.

Premier chant !

SYLVETTE.

Oh !...

PERCINET.

Qu'as-tu ?

SYLVETTE.

Le bonheur... les nerfs... une faiblesse...

(Font lant en pleurs.)

Laissez-moi me remettre, un instant.

(Elle lui tourne le dos, assise sur le banc, et se cache le visage dans son mouchoir).

PERCINET, un moment stupéfait.

Je vous laisse.

(Puis, à part, avec un sourire avantageux :)

Un jour comme aujourd'hui, ce trouble est naturel !

(Il passe à droite, aperçoit sur la table le papier de la facture, et tirant vivement un crayon de sa poche, s'assied en disant :) Notons toujours mes vers.

(Il prend le papier, s'appête à écrire — mais s'arrête, le crayon levé, et lit :)

« Avoir, moi, Straforel,

Feint de choir, transpercé d'un : lame ignorante, —

Habit froissé : dix francs ; ami ur-propre : quarante. »

(Souriant)

Qu'est cela ?

(Il continue tout bas. Le sourire s'efface. L'œil s'exorbite.)

SYLVETTE, toujours sur le banc, s'essuyant les yeux,

S'il savait, qu'il tomberait de haut !

— J'ai failli me trahir. Prenons garde !

PERCINET, se levant.

Ho ! — ho ! — ho !

SYLVETTE, se retournant vers lui.

Que dites-vous ?

PERCINET, escamotant la facture.

Moi ? rien, rien !

SYLVETTE, à part.

Son erreur me navre.

PERCINET, à part.

C'est pour ça qu'on n'a pas retrouvé le cadavre !

SYLVETTE, à part, se levant.

Il a l'air de boudier. Rapprochons-nous de lui.

(Elle tourne un moment, puis, voyant qu'il ne bouge pas, — coquettement :)

Vous ne m'avez rien dit de ma robe aujourd'hui ?

PERCINET, négligemment.

Le bleu ne vous va pas. Je vous préfère en rose.

SYLVETTE, à part, saisie.

Le bleu ne me va pas. Saurait-il quelque chose ?

(Regardant la table.)

Mais la facture, au fait, j'ai dû la mettre là !

PERCINET, la voyant qui cherche.

Qu'avez-vous à tourner, voyons, comme cela ?

SYLVETTE.

Rien...

(A part.)

Un papier, le vent, quelquefois, le dérobe.

(Haut, faisant bouffer sa jupe.)

Rien... je tournais pour voir comment me va ma robe!...

(A part.)

Je saurai bien s'il l'a trouvée.

(Haut.)

Hum!... Tu voulais

Dire tantôt des vers sur nos amours ?

(Mouvement de Percinet. Elle lui prend le bras, et, bien gentiment :)

Dis-les.

PERCINET.

Ah ! non !

SYLVETTE.

Dis-les, ces vers...

PERCINET.

Non !

SYLVETTE, ironique.

Sur notre aventure !

PERCINET.

Ils sont mauvais, tu sais.... Je n'ai pas...

SYLVETTE.

La facture ?

PERCINET.

Non, je n'ai pas la fact...

(Sursautant et la regardant.)

Pardon, mais...

SYLVETTE.

Mais, pardon...

PERCINET.

Ah! mais elle sait donc?...

SYLVETTE, de même.

Il sait donc?

TOUS LES DEUX, ensemble.

Tu sais donc?

(Un temps, puis ils éclatent de rire.)

Ha! ha! ha!...

PERCINET.

N'est-ce pas que c'est drôle?

SYLVETTE.

Très drôle!

PERCINET.

Non, vraiment, on nous fit jouer un rôle...

SYLVETTE.

Un rôle!

PERCINET.

Nos pères étaient donc bons amis?

SYLVETTE.

Bons voisins.

PERCINET.

Ma parole, ils devraient être même cousins.

SYLVETTE, faisant la révérence.

J'épouse mon cousin!

PERCINET.

J'épouse ma cousine!

SYLVETTE.

C'est gentil!...

PERCINET.

C'est classique!

SYLVETTE.

Ah! certe, on imagine

Des mariages plus... Mais, c'est si bon de voir

Que l'on conciliait l'amour — et le devoir!

PERCINET.

Et l'intérêt! Car ces deux parcs, leurs dépendances..

SYLVETTE.

Excellent mariage, enfin, de convenances.

— Elle est loin, notre pauvre idylle sur le mur.

PERCINET.

Il ne faut plus parler d'idylle, c'est bien sûr!

SYLVETTE.

Je rentre dans le rang banal des jeunes filles.

PERCINET.

Je suis le bon petit fiancé des familles...

Et c'est en Roméo, Sylvette, que je plus!

SYLVETTE.

Ah! Roméo, c'est clair que vous ne l'êtes plus!

PERCINET.

Est-ce que vous croyez être encor Juliette?

SYLVETTE.

Vous devenez amer.

PERCINET.

Dame! et vous... aigrette.

SYLVETTE.

Si vous avez été ridicule, eh! mon Dieu!

Est-ce ma faute à moi?

PERCINET.

Si je le fus un peu,

Je ne le fus pas seul!...

SYLVETTE.

Eh bien, soit! nous le fûmes! —

Ah! mon pauvre Oiseau Bleu, bien déteintes, vos plumes!

PERCINET, ricanant.

Ha!... un simili-rapt!

SYLVETTE.

De pseudo-coups d'estoc!...

PERCINET.

Fi! la fausse enlevée!

SYLVETTE.

Hou! le sauveur en toc!

— Ah! notre poésie était une risée!

C'est ainsi qu'en crevant, belle bulle irisée,

Tu n'es plus, disparue à nos yeux étonnés,

Qu'un peu d'eau de savon qui nous pleut sur le nez!

PERCINET.

Donc, Amant dont je fus le plus vil des émules,

Amante dont, indigne, elle chaussa les mules,

O pâle et noble couple, ô couple shakspearien,

Nous n'avions avec vous de commun, rien, rien...

SYLVETTE.

Rien !

PERCINET.

Donc, au lieu de jouer le cher et divin drame,
 Nous en avons joué la parodie infâme !

SYLVETTE.

Donc, c'était un serin que notre rossignol !

PERCINET.

Donc, il était, le mur immortel, un Guignol !
 Et quand nous y venions, chaque jour, apparaître,
 Chaque jour, à mi-corps, nous étions, au lieu d'être
 Deux parangons d'amour aux types éternels,
 Deux pantins qu'animaient les gros doigts paternels !

SYLVETTE.

C'est vrai ! Mais nous serions grotesques davantage,
 Si nous nous aimions moins !

PERCINET.

Aimons-nous avec rage ! —

Nous sommes obligés de nous aimer, d'abord !

SYLVETTE.

Mais, nous nous adorons !...

PERCINET.

Le mot n'est pas trop fort !

SYLVETTE.

L'amour peut consoler très bien d'un tel désastre !...
 N'est-ce pas, mon trésor ?

PERCINET.

Certainement, mon astre !

SYLVETTE.

Bonjour donc, ma chère âme !

PERCINET.

Et bonsoir, ma beauté !

SYLVETTE.

Je vais rêver à vous, mon cœur, — de mon côté !

PERCINET.

Et moi du mien Bonjour !

SYLVETTE.

Bonsoir !

(Elle sort.)

PERCINET.

Ah ! par exemple !..

Ah ! l'on me traite ainsi !... Mais quel est, dans cet ample
Manteau, qui laisse voir cet étrange pourpoint,
Ce monsieur moustachu que je ne connais point ?...
(Straforel, qui est entré sur ces vers, descend majestueusement en scène.)

SCÈNE VI

PERCINET. STRAFOREL.

PERCINET.

Qu'est-ce ?

STRAFOREL, souffiant.

C'est pour toucher une petite somme.

PERCINET.

Un fournisseur ?

STRAFOREL.

Tout juste ! Allez donc, bon jeune homme,
Dire à votre papa que j'attends.

PERCINET.

Votre nom ?

STRAFOREL.

Mon nom est Straforel.

PERCINET, bondissant.

Lui, maintenant ? Ah ! non !

Ah ! non ! ceci devient par trop intolérable !

STRAFOREL, souriant.

Tiens, tiens ! vous savez donc, jeune homme ?

PERCINET, lui jetant la facture qu'il tire chiffonnée de sa poche.

Misérable !

C'était toi !

STRAFOREL.

Mon Dieu ! oui, c'était moi : per Baccho !

PERCINET.

Oh ! rencontrer cet homme ! Oh ! je fuirais jusqu'au
Bout du monde....

STRAFOREL, satisfait.

Et je suis tellement gras et rose

Que la citation, il me semble, s'impose :
Les gens que vous tuez se portent....

PERCINET, se ruant sur lui l'épée à la main.

Tu vas voir !

STRAFOREL, parant avec son bras, tranquille comme un maître d'armes
qui donne la leçon.

La main haute !... le pied en dehors ! N'en savoir
Pas plus long à votre âge, eh ! monsieur, c'est un crime !

(D'un tour de main il lui enlève son épée, — et la lui rendant, dans
un salut.)

Quoi ! vous cessez déjà votre leçon d'escrime ?

PERCINET, exaspéré, la reprenant.

Ah ! je pars !... On me traite en enfant : bien ! j'aurai

Ma revanche ! J'aurai du roman, et du vrai !

Je vais par des amours et des duels sans nombre

Scandaliser, ô Don Juan, jusqu'à ton ombre !

— Et je vais enlever des filles d'opéra !

(Il sort en courant, l'épée brandie.)

STRAFOREL.

Frès bien !... Mais, maintenant, est-ce qu'on me paiera ?

SCÈNE VII

STRAFOREL, BERGAMIN, PASQUINOT.

STRAFOREL, regardant dans la coulisse.

Hé ! là-bas ! Arrêtez !... En voici bien d'une autre !

(Entrent Bergamin et Pasquinot, décoiffés, déchirés comme après une
lutte.)

PASQUINOT, se rajustant et rendant à Bergamin sa perruque.

Voici votre perruque !

BERGAMIN.

Ouf ! Et voici la vôtre !

PASQUINOT.

Vous comprenez qu'après de pareils procédés !...

Voici votre jabot....

BERGAMIN, d'une voix sifflante.

Et vous me concédez

Que revivre avec vous serait un sacrifice
Trop grand pour qu'au bonheur de mon fils, je le fisse !

PASQUINOT, voyant entrer Sylvette.

Ma fille !... Cachons-lui d'abord ce qu'il en est !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SYLVETTE, puis BLAISE, LE NOTAIRE,
LES TÉMOINS, VIOLONS et INVITÉS.

SYLVETTE, se jetant au cou de son père.

Papa, je ne veux plus épouser Percinet !...

(Entrent le notaire pour le contrat, et des bourgeois endimanchés, témoins.)

BERGAMIN.

Les témoins !... le notaire !... Au diable !

LES TÉMOINS, ahuris.

Hein ?

LE NOTAIRE, avec dignité.

Ces paroles !...

STRAFOREL, au milieu du tumulte, ayant ramassé la facture jetée par Percinet.

Ma facture !... payez !... quatre-vingt-dix pistoles !...

(Entrent des invités et trois violons jouant un menuet.)

BERGAMIN, hors de lui, les bousculant.

Les violons !... Au diable !

(Les violons continuent automatiquement leur menuet.)

STRAFOREL, impatienté, à Bergamin.

Eh bien !... Je tends la main ?

BERGAMIN.

Parlez à Pasquinot !

PASQUINOT.

Parlez à Bergamin !

STRAFOREL, soulignant les mots de la facture.

« Un faux rapt mis en scène afin que l'on fiance.... »

BERGAMIN.

Ils sont défilancés ! Donc, cela me dispense
De payer.

STRAFOREL, à Pasquinot.

Mais, monsieur....

PASQUINOT.

Que je vous donne un sel
Maintenant que tout est rompu? — Vous êtes fol!

BERGAMIN, à qui Blaise vient de venir parler bas.
Mon fils!... parti!...

SYLVETTE, saisie.

Parti?...

STRAFOREL, qui remontait, s'arrête et la regarde.

Tiens! tiens!

BERGAMIN.

Courez! en chasse!

(Il sort en courant, suivi du notaire et des invités.)

SYLVETTE, très émue.

Parti!

STRAFOREL, redescendant en l'observant toujours.

S'il se pouvait que je rabibochasse
Ensemble ces mignons... eh! peut-être....

SYLVETTE, tout d'un coup furieuse.

Parti?

Ah! ça c'est un peu fort!

(Elle sort suivie de Pasquinot.)

STRAFOREL, triomphant.

Straforel, mon petit,

Pour te faire payer tes nonante pistoles,
Ce mariage, il faut que tu le rafistoles!

(Il sort. Les trois violons restés seuls au milieu de la scène jouent toujours leur menuet.)

RIDEAU.

TROISIÈME ACTE

Même décor. On a apporté des matériaux pour la reconstruction du mur, qui est commencée au fond. Sacs de plâtre. Outils de maçons.

SCÈNE PREMIÈRE

BERGAMIN, PASQUINOT, UN MAÇON.

Chacun de son côté, ils inspectent les travaux. — Le maçon, accroupi, travaille, le dos tourné au public.

LE MAÇON, chante en travaillant.

Tra lai deluriau....

BERGAMIN.

Ces ouvriers sont longs !

LE MAÇON.

Deluriau, de lurot...

PASQUINOT, suivant ses mouvements avec satisfaction.

C'est cela ! des moellons !

BERGAMIN, même jeu.

Pouf ! un tas de mortier !

PASQUINOT.

Paf ! un coup de truelle !

LE MAÇON, faisant des roulades.

Deluriau, delurie — ue — ue — ue — ue — ue — uel — le !

PASQUINOT, redescendant.

Belle voix ! mais travail bien lent !...

BERGAMIN, redescendant aussi, avec un bonheur agressif.

Ha ! ha ! voici

Un pan de commencé ! Bon !

PASQUINOT, frappant du pied l'endroit non encore construit.

Demain même, ici,

Le mur va de deux pieds sortir de terre ! — O joie !

BERGAMIN, lyrique.

O cher mur, que bientôt, debout, je te revoie !

PASQUINOT.

Que dites-vous, monsieur ?

BERGAMIN.

Je ne vous parle pas.

(Un temps.)

Que faites-vous le soir après votre repas ?

PASQUINOT.

Rien.... Et vous ?

BERGAMIN.

Rien non plus.

(Un temps. — Ils se saluent, et se promènent.)

PASQUINOT, s'arrêtant.

Alors pas de nouvelles

De votre fils ?

BERGAMIN.

Mais non. Il court toujours.

PASQUINOT, poli.

Les belles

Le désargentent promptement, — et ; bien sûr,
Il reviendra.

BERGAMIN.

Merci.

(Ils se saluent, et se promènent. Un temps.)

PASQUINOT, s'arrêtant.

Maintenant que le mur

Se relève, monsieur, je veux bien vous permettre
De venir quelquefois, — en voisin.

BERGAMIN.

Bien. Peut-être

Vous ferai-je l'honneur...

(Ils se saluent.)

PASQUINOT, brusquement.

Eh bien ! mais, dites donc,

Venez faire un piquet ?

BERGAMIN, suffoqué.

Ah ! oh ! hé !... mais pardon,

Je ne sais si je peux....

PASQUINOT.

Puisque je vous invite.

BERGAMIN.

Mon Dieu !... J'aimerais mieux un bésigue.

PASQUINOT.

Allons vite !

BERGAMIN, sortant derrière lui.

Vous me deviez dix sous de la dernière fois.

(Se retournant.)

Travaillez bien, maçon !

LE MAÇON, de toutes ses forces.

Tralal !...

PASQUINOT.

Belle voix !

(Ils sortent.)

SCÈNE II

STRAFOREL, puis SYLVETTE

Dès qu'ils sont sortis, le maçon se retourne, ôte son chapeau ; c'est Straforel.

STRAFOREL.

Oui, maçon, je le suis, — puisque sous ce grimage,
Je m'introduis céans pour faire un replâtrage !

(S'asseyant sur le mur commencé.)

Le jeune homme est toujours au pourchas du roman ;
Mais on peut deviner, sans être nécroman,
Qu'il reviendra bredouille et n'en menant plus large ;
Donc, tandis que la Vie elle-même se charge,
Lui donnant de réel un salulaire bain,
De décoquebiner un peu ce coquebin,
Et de le renvoyer ici tirant de l'aile, —
Moi, par une action savante et parallèle,
Je travaille à guérir des goûts aventureux
Sylvette. — Straforel, homme aux talents nombreux,
Vous jouâtes souvent les marquis et les princes,
Du temps où vous étiez sifflé dans les provinces !
Ceci va nous servir.

(Il tire de sa souquenille une lettre qu'il met dans l'ouverture mousue
d'un tronc d'arbre.)

Ah ! quel remerciement,

Pères, vous me devrez !

(Apercevant Sylvette).

C'est elle ! — A mon ciment !

(Il se remet à gâcher et disparaît derrière le mur.)

SYLVETTE apparaît, furtive, regarde si on la guette, puis :
Non, personne !..

(Elle pose sur le banc de gauche sa mante de mousseline.)

Aujourd'hui, trouverai-je la lettre ?

(Elle va vers un arbre.)

Tous les jours un galant inconnu vient en mettre
Une, là, — dans ce tronc par la foudre entr'ouvert,
Et qui fait une boîte aux lettres peinte en vert !..

(Elle plonge la main dans le creux de l'arbre.)

Oui, voilà mon courrier.

(Elle lit.)

« Sylvette, cœur de marbre !

C'est le dernier billet que produira cet arbre.

Pourquoi n'avez-vous pas, tigresse, répondu

Au poulet que pour vous chaque jour j'ai pondu ? »

— Hein ! quel style !

« L'amour qui dans mon âme gronde... »

(Elle chiffonne nerveusement la lettre.)

Ah ! monsieur Percinet s'en va courir le monde !

Il a raison ! — Et moi je ferai comme lui !

Croît-on que je m'en vais mourir ici d'ennui !

— Mais qu'il vienne celui qui m'écrivit ces choses !

Que de ces verts buissons pleins de nids et de gloses

Il surgisse soudain ! — et telle que je suis, —

Sans même aller chercher un chapeau, — je le suis !

A tout prix, maintenant, j'en veux, du romanesque !

Qu'il vienne, ce monsieur ! — déjà je l'aime presque ! —

Comme je lui tendrais les deux mains, s'il venait !

Et comme....

STRAFOREL, apparaissant, d'une voix éclatante.

Le voilà !

SYLVETTE.

Au secours, Percinet !

(Reculant à mesure que Straforel avance.)

L'homme, n'approchez pas !

STRAFOREL, amoureuxment.

Pourquoi cet air hostile ?..

Je suis pourtant celui dont vous aimiez le style,

Tout à l'heure !... le trop favorisé mortel

Dont le billet vous plut, et sur l'amour duquel
 Vous comptiez, si j'en crois les propos que vous tintes,
 Pour vous faire enlever et fuir loin des atteintes !

SYLVETTE, ne sachant que devenir.

L'homme !...

STRAFOREL.

Vous me prenez pour un maçon ? Exquis !
 C'est exquis ! — Sachez donc que je suis le marquis
 D'Astafiorquercita, fol esprit, cœur malade,
 Qui cherche à pimenter l'existence trop fade,
 Et voyage, façon de chevalier errant
 Auquel est un rêveur, un poète, adhérent !
 Et c'est pour pénétrer en vos jardins, Cruelle,
 C'est par amour pour vous que j'ai pris la truelle !

(Il jette d'un geste élégant sa truelle, et dépouillant vivement sa souquenille, ôtant son chapeau blanc de plâtre, apparaît dans un étincelant costume alnavivesque. Perruque blonde, moustache conquérante.)

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Par un nommé Straforel, j'ai connu
 Votre histoire. Un amour insensé m'est venu
 Pour la pauvre victime, innocente étourdie,
 Contre qui cette ruse infâme fut ourdie !...

SYLVETTE.

Marquis !...

STRAFOREL.

Ne prenez pas cet air épouvanté....
 Du rôle qu'il joua ce gueux s'étant vanté,
 Je l'ai tué...

SYLVETTE.

Tué !...

STRAFOREL.

D'une seule estocade.
 D'être un justicier, j'eus toujours la toquade !

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Je vous comprends, ô cher cœur incompris !

Vous voulez du roman, n'est-ce pas, à tout prix ?

SYLVETTE.

Mais, marquis !...

STRAFOREL.

Donc, c'est dit : ce soir, je vous enlève !

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et pour de bon !

SYLVETTE.

Monsieur !

STRAFOREL.

Ah ! quel beau rêve !

Vous avez consenti ! Je l'ai bien entendu !

Oui, ce soir nous prendrons notre vol éperdu !

— Si de votre papa la tête se détraque

De douleur, c'est tant pis !...

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Si l'on nous traque

— Car on poursuit le rapt avec sévérité, —

C'est tant mieux !

SYLVETTE.

Mais, monsieur !...

STRAFOREL.

Tant mieux, en vérité !

Nous pourrons fuir à pied par une nuit d'orage,

Nos fronts nus sous la pluie et le vent faisant rage !

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et pour gagner un lointain continent

Nous nous embarquerons, madame, incontinent !

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et loin, bien loin, dans quelque pays vierge,

Où nous vivrons heureux sous la bure et la serge...

SYLVETTE.

Ah ! mais...

STRAFOREL.

Car je n'ai rien ! Vous ne voudriez pas
Que j'eusse quelque chose !...

SYLVETTE.

Enfin !

STRAFOREL.

Nos seuls repas
Seront du pain, — du pain mouillé de douces larmes !

SYLVETTE.

Pourtant...

STRAFOREL.

L'exil pour nous se fleurira de charmes !

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et le malheur pour nous ne sera qu'heur !
Pas même une chaumière : une tente !... et ton cœur !

SYLVETTE.

Une tente ?

STRAFOREL.

Eh bien, oui, quatre piquets, deux toiles...
Ou, si vous préférez, rien du tout, — les étoiles !

SYLVETTE.

Oh ! mais...

STRAFOREL.

Quoi ! vous voilà prise d'un tremblement ?
Vous voudriez aller moins loin, probablement ? —
Soit ! nous vivrons cachés, ô ma Dêité Blonde,
Seuls, ayant encouru la vindicte du monde !
— Ivresse !...

SYLVETTE.

Mais, monsieur, vous vous êtes mépris...

STRAFOREL.

Les gens s'écarteront de nous avec mépris !

SYLVETTE.

Mon Dieu !...

STRAFOREL.

Les préjugés sont faits pour qu'on les foule,

Et nous serons heureux des mépris de la foule!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Je n'aurai pas d'autre occupation
Que de vous raconter au long ma passion!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Bref, nous vivrons en pleine poésie!
— J'aurai de furieux accès de jalousie!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Et vous savez, lorsque je suis jaloux,
J'ai la férocité des chacals et des loups!

SYLVETTE, tombant anéantie sur le banc.

Monsieur...

STRAFOREL.

Si vous brisiez notre chaîne sacrée,
Immédiatement vous seriez massacrée!

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Vous frissonnez?

SYLVETTE.

Ah! Dieu, quelle leçon!

STRAFOREL.

Est-ce du sang, corbacque! ou bien si c'est du son
Qui court dans vos vaisseaux artériels! — Tonnerre!
Vous m'avez un peu l'air d'une pensionnaire,
Pour oser affronter ces destins hasardeux!...
— Ça, voyons, pars-je seul, ou partons-nous tous deux?

SYLVETTE.

Monsieur...

STRAFOREL.

Oui, je comprends, ma voix vous réconforte
Eh bien! nous partirons, puisque vous voilà forte.
Je vous enlèverai, tout à l'heure, à cheval,
En travers de ma selle... oh! vous y serez mal! —

TROISIÈME ACTE.

63

Mais la chaise à porteurs, esthétique et commode,
Dans l'enlèvement faux est seulement de mode!

SYLVETTE.

Mais, monsieur...

STRAFOREL, remontant.

A tantôt!

SYLVETTE.

Mais, monsieur....

STRAFOREL.

A tantôt!

Le temps d'aller quérir un cheval, un manteau...

SYLVETTE, hors d'elle.

Monsieur!

STRAFOREL, avec un geste immense.

Et nous fuyons de contrée en contrée!...

(Redescendant.)

O la longtemps rêvée et l'enfin rencontrée!

L'âme à qui peut mon âme enfin dire : « Ma sœur! »

A tantôt pour toujours!

SYLVETTE, d'une voix éteinte.

Pour toujours!

STRAFOREL.

O douceur!

Vous allez vivre auprès de l'être aimé, de l'être

Pour lequel vous brûliez avant de le connaître,

Et qui, vous ignorant, pour vous se calcinait!...

(Avant de sortir, la voyant comme évanouie sur le banc.)

Et maintenant, tu peux revenir, Percinet!

(Il sort.)

SCÈNE III

SYLVETTE, seule.

(Ouvrant les yeux.)

Monsieur... Marquis.... Non, pas en travers de la selle!

Ayez pitié de moi, — non, je ne suis pas celle...

Pas du tout! — Laissez-moi rentrer à la maison! —

Une pensionnaire : oui, vous aviez raison!

Il n'est plus là !... Marquis !... Seule ?... Ah ! Dieu, l'affreux rêve !

(Un temps. Elle se remet.)

J'aime mieux que ce soit pour rire qu'on m'enlève !

(Elle se lève.)

Eh bien, Sylvette, eh bien, ma petite, — comment !

Vous appeliez tantôt à grands cris le roman,

Et, le roman venu, vous n'êtes pas contente ?...

Oh ! la serge, l'exil, les étoiles, la tente !...

Non, c'est trop !... Du roman, j'en voulais bien un peu,

Comme on met du laurier dedans le pot-au-feu !...

Mais c'est trop ! Je ne puis supporter ces secousses.

Je me contenterais d'émotions plus douces...

(Le crépuscule violette vaguement le parc. Elle reprend son voile laissé sur le banc, s'en couvre la tête et les épaules, et, rêveuse :)

Qui sait si ?...

(Percinet paraît. Il est en haillons, le bras en écharpe, se traîne à peine.

Un feutre d'où pend, lamentable, une plume cassée, cache ses traits.)

SCÈNE IV

SYLVETTE, PERCINET.

PERCINET, pas encore vu de Sylvette.

Je n'ai rien mangé depuis hier,

Je tombe de fatigue, — et je ne suis pas fier.

— La fâcheuse équipée !... Ah ! j'en ai vu de dures !

Ce n'est pas amusant du tout, les aventures !

(Il s'affaisse sur le mur. Son chapeau tombe et découvre sa figure. Sylvette l'aperçoit.)

SYLVETTE.

Vous !

(Il se lève, saisi. Elle le regarde.)

Et dans quel état !... Se peut-il ?...

PERCINET, piteusement.

Il se peut.

SYLVETTE, joignant les mains.

Mon Dieu !

PERCINET.

J'ai, n'est-ce pas, la silhouette, un peu,

Que le dessinateur donne à l'Enfant Prodigue!..

(Il chancelle.)

SYLVETTE.

Mais il ne se tient plus!

PERCINET.

Je sens quelque fatigue.

SYLVETTE, apercevant son bras, avec un cri.

Blessé!

PERCINET, vivement.

Seriez-vous donc pitoyable aux ingrats?

SYLVETTE, sévère, et s'éloignant.

Les pères seuls, monsieur, font tuer le veau gras!

(Percinet fait un mouvement et son bras blessé lui arrache une grimace.

— Sylvette, malgré elle, effrayée.)

Pourtant, cette blessure?

PERCINET.

Oh! que je vous rassure!

Elle n'est nullement grave, cette blessure!

SYLVETTE.

Mais, qu'avez-vous donc fait, monsieur le vagabond,

Pendant tout ce long temps?...

PERCINET.

Sylvette, rien de bon.

(Il tousse.)

SYLVETTE.

Vous toussiez, maintenant?

PERCINET.

Eh! mon Dieu! nous courûmes

Les grands chemins, la nuit....

SYLVETTE.

Et l'on y prend des rhumes

Quels étranges habits vous avez!...

PERCINET.

Des voleurs

Ont pris les miens, Sylvette, — et m'ont donné les leurs.

SYLVETTE, ironique.

Et combien avez-vous eu de bonnes fortunes?

PERCINET.

Laissons ces questions, Sylvette, inopportunes.

SYLVETTE.

Vous avez dû sans doute escalader beaucoup
De balcons?...

PERCINET, à part.

J'ai manqué de me rompre le cou....

SYLVETTE.

De plus d'un doux succès vous gardez la mémoire?

PERCINET, de même.

Je suis resté trois jours caché dans une armoire.

SYLVETTE.

Et vous avez gagné plus d'un galant pari?..

PERCINET.

Oui, oui!...

(A part.)

Je me suis fait rosser par un mari.

SYLVETTE.

Guitare en main, chanté plus d'un couplet nocturne?

PERCINET, de même.

Qui fit choir sur mon chef plus d'une petite urne!

SYLVETTE.

Enfin, comme je vois, tâté d'un vrai duel?

PERCINET, de même.

Qui me valut ce coup de peu s'en faut mortel.

SYLVETTE.

Et vous nous revenez?...

PERCINET.

Fourbu, minable, étique!

SYLVETTE.

Oui —, mais ayant du moins trouvé du poétique?

PERCINET.

Non, — je fus chercher loin ce que j'avais tout près!

Ah! ne me raillez plus!... je vous adore.

SYLVETTE.

Après

La désillusion que nous eûmes?...

PERCINET.

Qu'importe!

SYLVETTE.

Mais nos pères nous ont trompés d'horrible sorte!

PERCINET.

Qu'importe! Dans mon cœur, maintenant, il fait jour!

C. C.

TROISIÈME ACTE.

61

SYLVETTE.

Mais ils feignaient la haine !...

PERCINET.

Avons-nous feint l'amour ?

SYLVETTE.

Le mur fut un Guignol, — vous l'avez dit vous-même !

PERCINET.

Sylvette, je l'ai dit ! — mais ce fut un blasphème !
Ou du moins... quel Guignol, vieux mur, tu nous offrais !
Qui pour portants avait les grands branchages frais,
Pour fond le parc fuyant, l'azur vaste pour frises,
Pour orchestre invisible et vif les quatre brises,
Pour accessoires clairs le rayon et la fleur,
Le soleil pour quinquet, Shakspeare pour souffleur !

Oui, comme à ces pantins dont on gante les vestes,
Nos pères nous faisaient exécuter des gestes :
Mais, dans ce Guignol-là, Sylvette, songez-y,
C'est l'Amour qui faisait parler les pupazzi !

SYLVETTE, soupirant.

C'est vrai, mais nous aimions, croyant être coupables !

PERCINET, vivement.

Et nous l'étions !... Gardez ces remords agréables.
Comme l'intention compte autant que le fait,
Nous croyant criminels, nous l'étions en effet !

SYLVETTE, ébranlée.

Est-ce bien sûr ?

PERCINET.

Très sûr, chère petite amie ;
Nous avons simplement commis une infamie.
J'en atteste ta grâce et ton souffle aromal :
De nous aimer, ce fut très mal, très mal...

SYLVETTE, s'asseyant près de lui.

Très mal ?...

(Changeant et s'éloignant encore.)

C'est vrai, mais je regrette un peu, pour notre gloire,
Que le danger couru n'ait été qu'illusoire !

PERCINET.

Il fut réel pour nous qui le crûmes réel !

SYLVETTE.

Non. Mon enlèvement, comme votre duel,
Était faux!...

PERCINET.

Votre peur l'était-elle, madame?

Et, puisque vous avez passé par l'état d'âme
De quelqu'un d'enlevé, Sylvette, en vérité,
C'est comme tout à fait si vous l'aviez été.

SYLVETTE.

Non, le cher souvenir n'est plus ; ces torches folles,
Ces masques, ces manteaux, et ces musiques molles,
Ce combat, tout ce charme enfin, c'est trop cruel
De penser que cela fut fait par Straforel!

PERCINET.

Et la Nuit de Printemps, est-ce lui qui l'a faite ?

Est-ce lui qui régla l'inoubliable fête

Que l'amitié d'Avril nous donna ce soir-là ?

Est-ce lui qui, le ciel étoilé, l'étoila ?

Lui, qui d'ombre effaça si bien les rosiers grêles

Que les roses semblaient, comme surnaturelles,

Se tenir en suspens dans l'air mystérieux ?

Dispensa-t-il les frissons gris, les reflets bleus ?

Versa-t-il les langueurs ? Fut-il pour quelque chose

Dans l'apparition de l'Astre d'argent rose ?

SYLVETTE.

Non, certe...

PERCINET.

Et, fit-il donc dans la Nuit de Printemps

Dis-moi, que nous étions deux enfants de vingt ans,

Et que nous nous aimions, car ce fut là le charme,

Tout le charme !

SYLVETTE.

Tout le... c'est vrai, mais..

PERCINET.

Une larme ? —

Il est donc pardonné, le méchant qui partit ?

SYLVETTE.

Je t'ai toujours aimé, va, mon pauvre petit.

PERCINET.

J'ai retrouvé ton front, sa puérile frange,

Et ton jeune parfum qui fait un fin mélange
Avec tous les parfums des cytises voisins....
Ah ! les Anges, ce soir, ne sont pas mes cousins ! —

(Il joue avec le voile de Sylvette.)

Oh ! laisse-moi baiser le liseré frivole
Du voile aérien qui de ton front s'envole !
Comme il me rafraichit les lèvres, ce tissu,
Ce tendre et clair tissu, pour qui je n'ai pas su
Vous dédaigner, satins et velours équivoques !

SYLVETTE.

Quels satins ? Quels velours ?

PERCINET, vivement.

Oh ! rien, rien, rien, — des loques !

Oh ! jeune fille, enfant, mousseline est ton nom !

Oh ! que j'aime ce voile frais !...

SYLVETTE.

C'est du linon.

PERCINET, s'agenouillant.

Je l'aime et suis tremblant que mon baiser le souille,
Car ce voile devant lequel je m'agenouille...

Ce léger linon
Qui vous emmitoufle,
Mais à la façon
D'un souffle ;

Ce linon léger
Dont la candeur frêle
A le voltiger
D'une aile ;

Ce léger linon,
Assez diaphane
Pour qu'un seul rayon
Le fane ;

Ce linon, léger
Comme un fil de berge
Que fait voyager
La Vierge ;

LES ROMANESQUES.

Ce léger linon,
C'est votre pensée
Que les choses n'ont
Froissée !

Ce linon léger,
C'est, neigeuse flamme
Qu'un rien fait bouger,
Votre âme !

Ce léger linon,
Ce linon que j'aime,
Ce n'est rien sinon
Vous-même !

SYLVETTE, dans ses bras.

Vois-tu, la poésie est au cœur des amants :
Elle n'émane pas des seuls événements.

PERCINET.

C'est vrai : ceux dont je sors, quoique très authentiques,
Ne furent pas du tout, Sylvette, poétiques.

SYLVETTE.

Et ceux, par nos papas machiavels arrangés,
Le furent, Percinet, encor que mensongers.

PERCINET.

Car elle peut broder lorsqu'elle aime, notre âme,
De véritables fleurs sur une fausse trame.

SYLVETTE.

La poésie, amour, mais nous fûmes des fous,
De la chercher ailleurs lorsqu'elle était en nous.

SCÈNE V

LES MÊMES, STRAFOREL, BERGAMIN, PASQUINOT.

(Straforel ramène les deux pères, et leur montre Sylvette et Percinet dans les bras l'un de l'autre.)

STRAFOREL.

Refiancés !...

TROISIÈME ACTE.

71

BERGAMIN.

Mon fils !

(Il embrasse Percinet.)

STRAFOREL.

Me paierez-vous ma note ?

PASQUINOT, à sa fille.

Tu l'aimes derechef ?

SYLVETTE.

Oui.

PASQUINOT.

Tête de linotte !

STRAFOREL, à Bergamin.

Palperai-je mon or ?

BERGAMIN.

Vous palperez votre or !

SYLVETTE, qui a tressailli.

Mais au fait... cette voix !... le marquis d'As-ta-fior...

STRAFOREL, saluant.

Quercita ? C'était moi, chère mademoiselle,
Moi, Straforel !... Daignez me pardonner mon zèle ;
Le moyen que j'ai pris était bon en ceci,
Qu'il vous a fait connaître, — en vous laissant ici, —
Tout ce qu'ont d'ennuyeux ces aventures vraies
Dont les femmes toujours sont tôt désenivrées.
Sans doute, vous pouviez...

(Montrant Percinet.)

comme ce citoyen,

Vous-même les courir, mais dame ! le moyen
Pour une jeune fille étant trop énergique,
Le vous en ai fait voir la lanterne magique.

PERCINET.

Qu'est-ce ?

SYLVETTE, vivement.

Rien, rien, — je t'aime !...

BERGAMIN, montrant le mur commencé.

Et demain même, pan !

D'un coup de pioche on va redémolir ce pan...

PASQUINOT.

Enlever ce ciment, ces pierres et ce sable !...

STRAFOREL.

Non, construisez le mur, — il est indispensable !

SYLVETTE, réunissant autour d'elle tous les acteurs.

Et maintenant, nous quatre, — et monsieur Straforel —,
Excusons ce que fut la pièce, en un rondel.

(Elle descend vers le public.)

*Des costumes clairs, des rimes légères,
L'Amour, dans un parc, jouant du flûteau..*

BERGAMIN.

Un florianesque et fol quintetto,

PASQUINOT.

Des brouilles, d'ailleurs toutes passagères,

STRAFOREL.

*Des coups de soleil, des rayons lunaires,
Un bon spadassin en joyeux manteau,*

SYLVETTE.

*Des costumes clairs, des rimes légères,
L'Amour, dans un parc, jouant du flûteau...*

PERCINET.

*Un repos naïf des pièces amères,
Un peu de musique, un peu de Watteau,
Un spectacle honnête et qui finit tôt,
Un vieux mur fleuri, — deux amants, — deux pères...*

SYLVETTE.

Des costumes clairs, des rimes légères !

Ch 8147

LA PRINCESSE

LOINTAINE

DU MÊME AUTEUR

Les Musardises , poésies (<i>épuisé</i>).	
Les Romanesques , comédie en trois actes, en vers .	2 »
La Princesse Lointaine , pièce en quatre actes, en vers.	2 »
La Samaritaine , évangile en trois tableaux, en vers.	3 50
Cyrano de Bergerac , comédie héroïque en cinq actes,	
en vers, 220 ^e mille	3 50
Pour la Grèce , poésie (<i>épuisé</i>)	
L'Aiglon , drame en six actes, en vers.	3 50

EDMOND ROSTAND

LA PRINCESSE LOINTAINE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, le 5 avril 1893.
sur le théâtre de la RENAISSANCE.

DIX-SEPTIÈME MILLE

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENEILLE, 11

1901

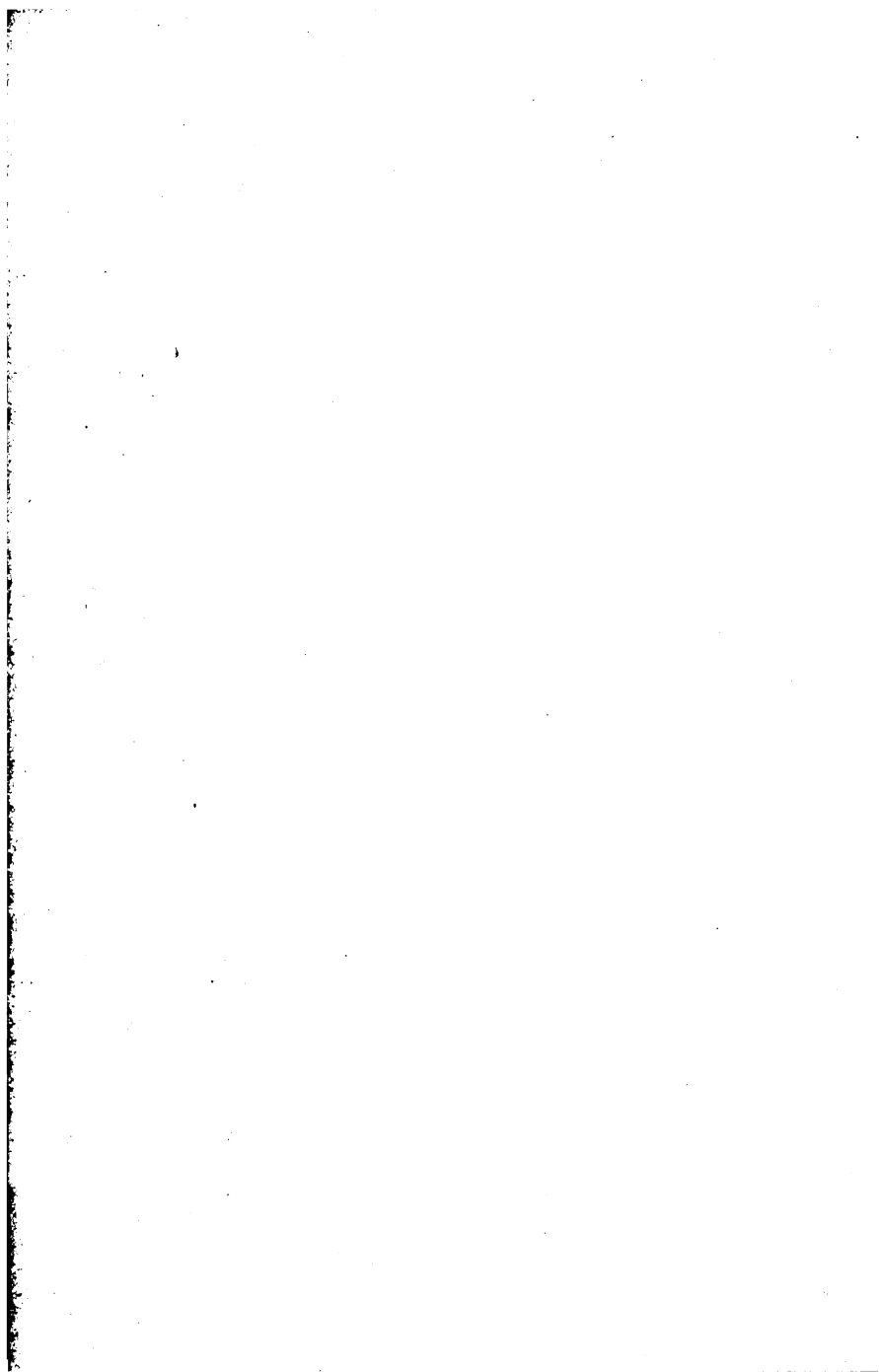
Tous droits réservés.

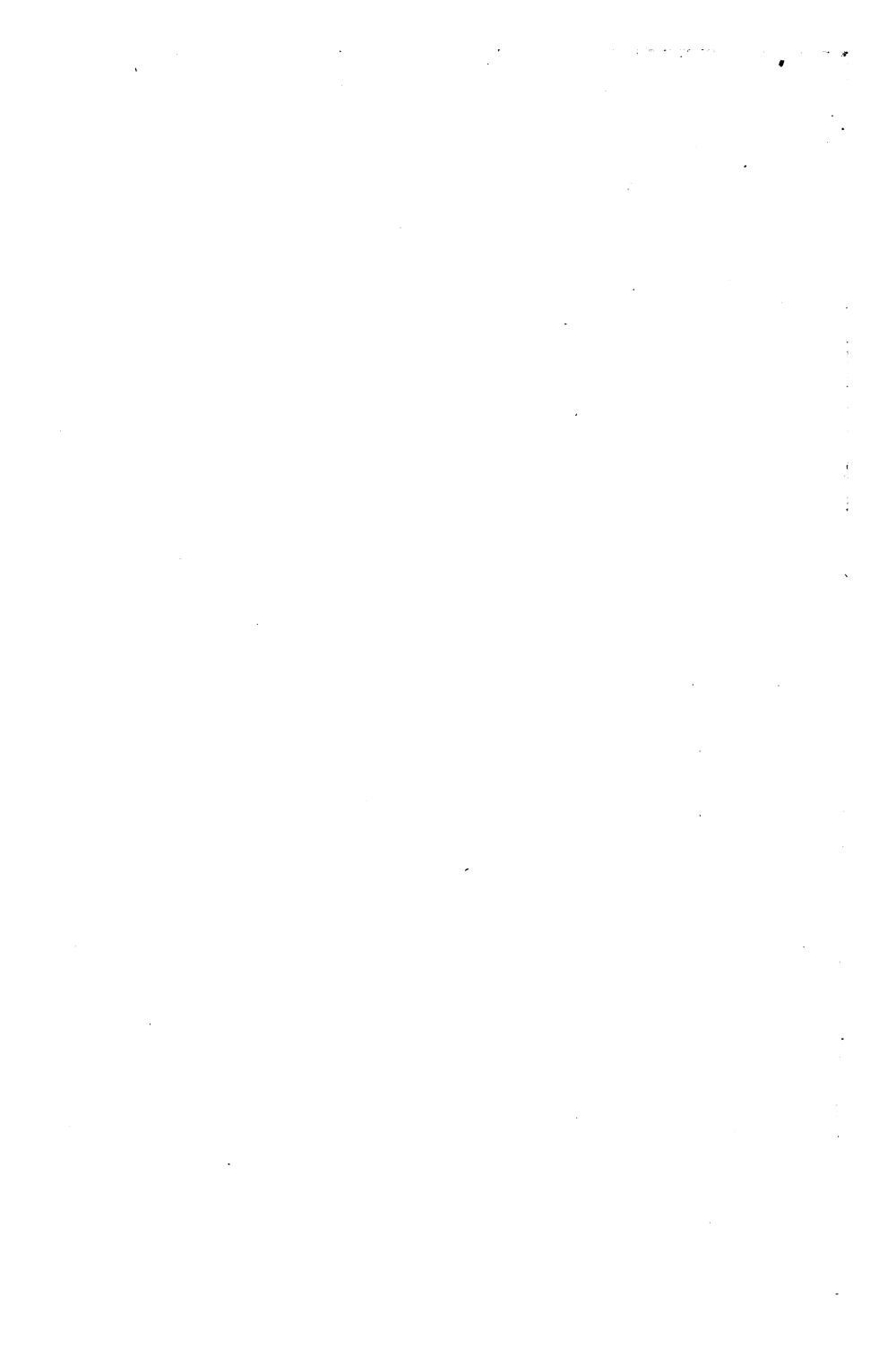
A MADAME

SARAH BERNHARDT

puis-je ne pas dédier cette pièce?

E. R.





LES PERSONNAGES :

MÉLISSINDE, princesse d'Orient, comtesse de Tripoli.....	M ^{me} SARAH BERNHARDT.
BERTRAND D'ALLAMANON, chevalier et troubadour provençal.....	MM. GUITRY.
JOFFROY RUDEL, prince de Blaye, troubadour aquitain.....	DE MAX.
FRÈRE TROPHIME, chapelain du prince ..	JEAN COQUELIN.
ÉRASME, son médecin.....	CHAMEROY.
SQUARCIAFICO, marchand génois.....	LAROCHE.
LE CHEVALIER AUX ARMES VERTES, aventurier au service de l'Empereur Manuel Comnène	CASTELLI.
SORISMONDE, dame d'honneur de Méliissinde	M ^{me} MARTHOLD.
LE PATRON DE LA NEF.....	} MM. MONTIGNY. LACROIX. ANGELO. ARQUILLIÈRE. MONROSE. GÉRARD. PELLETIER. MAGNIN. CAUROY. RAMY. TOREY. BESNARD. LETELLIER. MAUGIS. PIRON. CAMUS.
TROBALDO LE CALFAT.....	
FRANÇOIS LE REMOLAR....	
PÉGOFAT.....	
BRUNO.....	
BISTAGNE.....	
JUAN LE PORTINGALAIS....	
MARRIAS D'AIGUES-MORTES }	
LE PILOTE	
PREMIER PÈLERIN.....	
DEUXIÈME PÈLERIN.....	
TROISIÈME PÈLERIN.....	
QUATRIÈME PÈLERIN.....	
CINQUIÈME PÈLERIN.....	
NICHOLOSE, valet de Squarciafico.....	
UN MOUSSE.....	

Les Mariniers, Des Musiciens, Esclaves, etc.

XII^e SIÈCLE

LA PRINCESSE LOINTAINE

PREMIER ACTE

Le pont d'une nef qui paraît avoir souffert une longue et terrible traversée. On voit qu'il y a eu tempête : voiles en loques, vergues brisées, écheveaulement de cordages, mât rajusté qui penche. On voit qu'il y a eu bataille : taches de sang, armes éparses. Nuit finissante. Ombre grise et transparente. Ciel qui pâlit. Étoiles qui se raréfient. Mer violette sous des écharpes de vapeurs. Horizon de brumes.

L'éclairage, au cours de l'acte, change insensiblement.

SCÈNE PREMIÈRE

LES MARINIERS : BRUNO, BISTAGNE, MARRIAS, PÉGOFAT, TROBALDO, FRANÇOIS, ETC., LE PILOTE, puis LE PATRON DE LA NEF et FRÈRE TROPHIME

(Au lever du rideau, couchés ou assis en tous sens, des mariniers à face tragique, blêmes, décharnés ; ils paraissent épuisés de fatigues et de privations. Quelques-uns, blessés, sont sommairement pansés de haillons. Deux d'entre eux, au fond, en balancent, par la tête et par les pieds, un troisième, inerte.)

LES DEUX MARINIERS : PÉGOFAT et BRUNO, au fond.

Un... deux... trois... houp !

(Ils lancent le corps par-dessus le bastingage.

On entend sa chute dans l'eau.)

PÉGOFAT

C'est fait.

BRUNO

Encore un camarade

Qui ne nagera pas, Tripoli, dans ta rade !

LA PRINCESSE LOINTAINE

PÉGOFAT, ôtant son bonnet vers le disparu.

Adieu, garçon!

BRUNO, regardant au loin.

Bientôt l'aurore. Une rougeur.

(Ils redescendent.)

FRANÇOIS, se réveillant et s'étirant.

Qui vient-on de jeter?

BRUNO

Audriu l'Égorgeur.

FRANÇOIS

Maudite fièvre!

(Il regarde le pont dévasté.)

Eh bien, elle en a fait, la vague!

BISTAGNE, levant la tête.

Et le vent, donc! Plus de boulines!...

BRUNO

Plus d'itague!

FRANÇOIS

Le mât pourrait bien choir. Mieux vaudrait le scier

BISTAGNE

Moi, je voudrais manger.

BRUNO

Rien chez le pitancier!

FRANÇOIS, se levant.

Aï! ma blessure!...

(Il chancelle.)

Ho! ho!... On ne se tient plus, presque!

Que l'on rencontre encore une nef barbaresque,

Et l'on ne pourra plus se battre!...

BRUNO

On se battra!

Car il faut arriver! Rien ne l'empêchera!

Tant pis pour toute nef qui nous cherchera noise!

BISTAGNE

Quand donc voguera-t-on dans l'eau sarrasinoise?

PREMIER ACTE

3

LE PILOTE

Sientôt, j'espère. Mais le temps fut si mauvais!
Ah! l'aiguille qui dit le nord, si je l'avais!
Et la pierre dont on la frotte!...

BISTAGNE, haussant les épaules.

Quelle bourde!

LE PILOTE

Non, ils sont quelques-uns qui l'ont, dans une gourde :
On frotte. De la pierre est amoureux le fer.
Alors l'aiguille tourne et dit le nord : c'est clair.

TOUS LES MARINIERS

Ha! ha! — C'est idiot!... Est-il bête! — Une aiguille!

PÉGOFAT

Bah! passons-nous d'aiguille, et vogue la coquille!
— Tiens, le temps s'éclaircit, la misère prend fin!

BRUNO

Tu trouves, toi? Hé bien, et la soif?

FRANÇOIS

Et la faim?

BISTAGNE

Oui, ce qu'on a souffert!

PÉGOFAT

Le ciel nous soit en aide!

TROBALDO, apparaissant à cheval sur une vergue.

Le drôle, après tout ça, serait qu'elle fût laide!

TOUS LES MARINIERS

Oh! non, elle est très belle! — Elle l'est! —

TROBALDO

De par Dieu,

Il faut qu'Elle le soit, Bistagne!

LA PRINCESSE LOINTAINE.

BISTAGNE

Et plus qu'un peu,
Fils, après les dangers qu'on a courus pour Elle!
Ou bien, moi, je me fâche!

BRUNO

Il faut qu'Elle soit belle!

TOUS

Elle l'est! — Elle l'est!

MARRIAS

Moi, j'en suis sûr!

UN RAMEUR

Ah! mais!

Ça m'ennuierait si vers un monstre je ramais!

PÉGOFAT, riant.

Il y pense en ramant, le Marseillais!

LE RAMEUR

Sans cesse!

BISTAGNE

C'est toujours beau, va, sois tranquille, une princesse!

LE PILOTE, haussant les épaules.

Vous ne parlez que d'Elle.

PÉGOFAT

On est si fatigué!

Regarde : on parle d'Elle, et l'on est presque gai.

LE PILOTE

Vous la montrera-t-on seulement, cette oiselle?

BRUNO

Le Prince l'a promis, de nous mener vers Elle
Si l'on arrive, et de lui dire que c'est nous
Qui l'avons apporté jusques à ses genoux!

LE PILOTE

Et crois-tu qu'avec nous une princesse cause?

PREMIER ACTE

5

PÉGOFAT

Non. Mais on la verra, c'est déjà quelque chose.
On ne parle que d'Elle en tous pays chrétiens !

UN MOUSSE

Et de ses yeux !

LE PILOTE, se retournant vers lui.

Tu veux voir ses yeux, toi ?

LE MOUSSE

Mais, tiens !

PÉGOFAT

Le maître !

(Le patron de la nef est entré depuis un moment et a écouté.)

LE PATRON DE LA NEF

Il faut d'abord, pour les voir, qu'on arrive ;
Et que Joffroy Rudel, notre bon prince, vive !

LES MARINIERS

Il va plus mal ? — Hélas ! — Pauvre homme !

BRUNO

Quel meschef !

LE PATRON

Voyez, on a fermé le château de la nef.
Veillé par ses amis, sans doute qu'il repose !

PÉGOFAT

Hier soir il chantait encor !

BISTAGNE

C'est quelque chose
D'étonnant, comme il fait aisément des chansons !

FRANÇOIS

Comment nomme-t-on ça, dont il tire des sons ?...

LE PILOTE, d'un air capable.

Ça s'appelle une lyre.

LA PRINCESSE LOINTAINE

FRANÇOIS

Ah !... une lyre ! — Dame,

Ça fait un joli bruit.

BISTAGNE

Bien doté pendant qu'on rame !

PÉGOFAT

Et quand il faut haler, ça donne de l'élan !

LE PATRON

Chut ! l'aumônier du Prince.

PÉGOFAT

Ah ! oui !... le capelan !

(Frère Trophime, robe rapiécée et trouée, sort du château de la nef, consulte le ciel et va s'agenouiller au fond.)

BRUNO

Un prêtre pas gênant.

FRANÇOIS

Brave nature. Franche.

BISTAGNE

Ah ! si tous les curés avaient sa large manche !

LE PATRON

Les luizernes du ciel ont éteint leurs derniers
Feux pâles...

BISTAGNE

L'aube poind.

(Une clarté plus blanche règne.)

FRÈRE TROPHIME, agenouillé.

Vierge des mariniers,

Toi qui changeas la mer farouche en mer bénigne,
Fais glisser jusqu'au port la nef comme un grand cygne,
Vierge, en suite de quoi, s'il vit, sire Rudel
T'ira mettre à Tortose une nef sur l'autel,
Copiant en argent celle en qui nous errâmes,
Avec son gouvernail, ses voiles et ses rames !

LE PILOTE

Peuh !... tout ça !... Si j'avais mon aiguille !

PREMIER ACTE

7

BISTAGNE

Animad!

En tous les cas ça ne peut pas faire de mal.

(Érasme sort à son tour. Robe de docteur en lambeaux. Découffé, l'air piteux. Les marinières ricanent.)

BRUNO

Le vieux mire, à présent, qui montre sa frimousse.

FRANÇOIS

Le médico.

BISTAGNE

Pas fort!

TROBALDO, haussant les épaules.

Un médecin d'eau douce!

SCÈNE II

FRÈRE TROPHIME, ÉRASME, LES MARINIERS, au fond.

FRÈRE TROPHIME, allant vers Érasme.

Maître Érasme, le mal?

ÉRASME

Va toujours empirant.

Le prince dort, veillé par messire Bertrand.

(Regardant l'horizon.)

Eh bien, frère Trophime, eh bien, on ne discerne
Que du brouillard!

(Furieux.)

Moi, moi, médecin de Salerne,

Je vous demande un peu, que fais-je en ces périls?

Ma cathèdre, mon feu, mes livres, où sont-ils?

Hélas! le vent de mer, qui mit ma robe en loques,

M'a successivement ravi toutes mes loques!...

FRÈRE TROPHIME

Le prince?...

ÉRASME

Eh! mais, pourquoi ce musard des musards,

Ce poète, vint-il se mettre en ces hasards?

Lorsque j'entrai chez lui, prince doux et débile,

C'était pour vivoter sous son toit, bien tranquille,

C'était pour le soigner sur terre, et non sur mer.
Je trouve ce voyage extrêmement amer !

(Se promenant avec une fureur croissante.)

Ah ! que l'enfer rôtisse et que le diable embroche
Ces maudits pèlerins arrivant d'Antioche,
Qui sont venus parler les premiers, au château,
Un soir, comme on soupait, à l'heure où le couteau
De l'écuyer tranchant attaquait une dinde,
Sont venus les premiers parler de Mélissinde !
Ils chantèrent, — avec quel zèle inopportun ! —
La fille d'Hodierne et du grand Raymond Un ;
Ils déliraient, parlant de cette fleur d'Asie !
J'en vois encore un gros dont l'œil rond s'extasia...
Ils en parlèrent tant que soudain, se levant,
Le prince, ce poète épris d'ombre et de vent,
La proclama sa Dame, et, depuis lors, fidèle,
Ne rêva plus que d'Elle, et ne rima que d'Elle,
Et s'exalta si bien pendant deux ans qu'enfin
De plus en plus malade et pressentant sa fin,
Vers sa chère inconnue il tenta ce voyage,
Ne voulant pas ne pas avoir vu son visage !

FRÈRE TROPHIME

Maitre Érasme...

ÉRASME

Il aura l'écume pour linceul !

— Et ce sire Bertrand d'Allamanon, qui, seul,
Lorsque tous à Rudel faisaient des remontrances,
Louangea son amour, approuva ses souffrances,
Déclara ce départ admirablement beau,
Et voulut s'embarquer aussi sur le bateau !
— Mais c'est absurde ! — Et vous, un prêtre, en cette affaire !
On peut comprendre encor ce que moi j'y viens faire !
Mais vous ! le chapelain du prince ! comme si
Vous aviez une excuse à vous trouver ici !
Votre mattre, lui seul de la chevalerie,
Sans avoir pris la croix vogue vers la Syrie,
Et, pèlerin d'amour, il chante sur son luth
Que le Tombeau Divin n'est pas du tout son but !

FRÈRE TROPHIME

Sait-on le but secret à quoi Dieu nous destine ?

PREMIER ACTE

ÉRASME

Nous allons pour des yeux de femme en Palestine!

FRÈRE TROPHIME

Croyez que le Seigneur le trouve de son goût.

ÉRASME

Ah! vraiment? Le Seigneur? Qu'y peut-il gagner?

FRÈRE TROPHIME

Tout.

ÉRASME

Oh!

FRÈRE TROPHIME

Car il gagne tout, c'est du moins ma pensée,
A toute chose grande et désintéressée;
Presqu'autant qu'aux exploits des Croisés, je suis sûr
Qu'il trouvera son compte à ce bel amour pur!

ÉRASME

Il ne peut comparer une tendre aventure
Au dessein d'affranchir la Sainte Sépulture!

FRÈRE TROPHIME

Ce qu'il veut, ce n'est pas cet affranchissement.
Croyez que s'il se fût soucié seulement
De chasser du Tombeau l'essaim des infidèles,
Un seul ange l'eût fait, du seul vent de ses ailes!
Mais non. Ce qu'il voulut, c'est arracher tous ceux
Qui vivaient engourdis, orgueilleux, paresseux,
A l'égoïsme obscur, aux mornes nonchalances,
Pour les jeter, chantants et fiers, parmi les lances,
Ivres de dévouement, épris de mourir loin,
Dans cet oubli de soi dont tous avaient besoin!

ÉRASME

Alors, ce que le Prince accomplit pour sa Dame?...

FRÈRE TROPHIME

De même me paraît excellent pour son âme.
Elle était morte en lui, gai, futile, indolent;
Elle revit en lui, souffrant, aimant, voulant.
Que selon ses moyens chacun de nous s'efforce

L'important, c'est qu'un cœur nous batte dans le torse !
 Le Prince est hors du vice, et des vains jeux d'amour,
 Et des vains jeux d'esprit de sa petite cour :
 Doutez-vous que bien mieux ces sentiments ne vaillent ?
 C'est pour le ciel que les grandes amours travaillent.

ÉRASME

Soit !

FRÈRE TROPHIME, baissant la voix.

Remarquez encor. Ces rameurs, sur leurs bancs,
 Ces mariniers, jadis, qu'étaient-ils ? — Des forbans.
 Rêve-t-on cargaison d'âmes plus scélérates
 Que celles de la nef, jadis ? — nef de pirates ! —
 Mais ils se sont loués, comme le font souvent
 Les Corsaires à ceux qui vont dans le Levant,
 Pour porter monseigneur vers sa Dame lointaine !
 Quand on signa le pacte avec leur capitaine,
 La Princesse, à coup sûr, n'existait pas pour eux.
 Or, voyez, maintenant, tous en sont amoureux.

ÉRASME

Vous en êtes content ?

FRÈRE TROPHIME

Enchanté ! — La galère
 S'élançait vers un but plus noble qu'un salaire !
 Tous rêvent la Princesse, aspirent à la voir,
 Et ces férociétés se laissent émouvoir :
 La Dame du poète, ils en ont fait leur Dame ;
 On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame !
 Ils voudraient que le prince atteignit aux chers yeux !
 Son amour leur a plu, vague, mystérieux,
 Parce que les petits aiment les grandes choses
 Et sentent les beautés poétiques sans gloses !
 Cette noble folie et que nul ne comprit
 Apparaît toute claire à ces simples d'esprit !

ÉRASME

Le pilote a trouvé la démençe trop forte !

FRÈRE TROPHIME

Il est déjà moins simple.

ÉRASME

Et puis d'ailleurs, qu'importe ?

FRÈRE TROPHIME

Beaucoup. Car tout rayon qui filtre, d'idéal,
Est autant de gagné dans l'âme sur le mal.
Je vois dans tout but noble un but plus noble poindre ;
Car lorsqu'on eut un rêve on n'en prend pas un moindre !
J'estime donc ces cœurs désormais agrandis.
— Vous semblez étonné de ce que je vous dis?...
Oui, je suis partisan des aventures hautes !
Et près de celle-ci, que sont les Argonautes ?
Elle est lyriquement épique, cette nef,
Qui vole, au bruit des vers, un poète pour chef,
Pleine d'anciens bandits dont nul ne se rebelle,
Vers une douce femme étrange, pure et belle,
Sans aucun autre espoir que d'arriver à temps
Pour qu'un mourant la voie encor quelques instants !
Ah ! l'inertie est le seul vice, maître Érasme !
Et la seule vertu, c'est...

ÉRASME

Quoi ?

FRÈRE TROPHIME

L'enthousiasme !

(Il remonte.)

ÉRASME

Hum !... Soit ! — Drôle de moine, on ne peut le nier..

(Après réflexion.)

On ne tardera pas à l'excommunier.

(Bertrand, dont les vêtements aussi sont en lambeaux, sort du château de la nef.)

BERTRAND, à Érasme.

Le prince se réveille...

ÉRASME

Auprès de lui je rentre.

(Il entre dans le château.)

SCÈNE III

FRÈRE TROPHIME, BERTRAND, LES MARINIERS

LE PATRON, à Pégofat qui a lâché sa rame.

Nagez donc !

PÉGOFAT

Oh ! trois jours qu'on n'a rien dans le ventre.
Je ne peux plus !

BRUNO, dans un râle.

J'ai soif !

FRÈRE TROPHIME, allant à Bertrand et lui prenant les mains

Mon fils, ton dévouement
Au Prince est admirable, et ton cœur est charmant.

BERTRAND

Mon cœur est faible à tout sentiment qui le gagne.
Un héros passe, il me séduit, je l'accompagne !
Serais-je Provençal, serais-je troubadour,
Si je n'avais pas pris parti pour cet amour ?...

(Aux marinières.)

Courage, mes amis !... On avance !... on avance !...

(A frère Trophime.)

J'étais si peu content de ma vie en Provence ;
Je m'écœurerais de vivre à ravauder des mots,
A faire, de mes vers, de tout petits émaux.
J'étais las d'un métier de polisseur à l'ongle ;
Je vivais, vaniteux sophiste, esprit qui jongle.
A quelque chose, au moins, maintenant, je suis bon.

FRÈRE TROPHIME

Ton courage, tes soins au Prince moribond...

BERTRAND

Je suis poète, — et sais-je, en ce dévouement même,
Si ce qui m'a séduit, ce n'est pas le poème ?

FRÈRE TROPHIME

Qu'importe ? Tu fus brave. Il est mauvais, mon fils,
De toujours dénigrer les choses que tu fis !

BERTRAND

Vous me gênez, mon saint ami, par vos louanges.
Car les diversités de mon cœur sont étranges !
Je suis capable, eh oui, de grandes actions,
Mais trop à la merci de mes impressions.
Elle m'effraie un peu, l'aisance avec laquelle
J'ai tout quitté, trouvant cette aventure belle !
D'autres, moins prompts au bien, au mal seraient plus lents !
Ne m'admirez pas trop pour mes nobles élans :
Je suis poète...

UN MARINIER, étendu, au patron qui essaye de le faire se relever.

Ah ! non !... Je ne peux plus !

LE PATRON, à Bertrand.

Messire,

Ce qui leur rend courage, il faut le leur redire.

(Les marinières se traînent vers Bertrand.)

PÉGOFAT

Sire Bertrand, j'ai faim : dis-moi ses cheveux d'or.

BRUNO, même jeu.

J'ai soif, sire Bertrand : dis-moi ses yeux, encor !

FRANÇOIS, même jeu.

Tu nous as tant de fois, pendant notre détresse,
Tant de fois raconté comment est la Princesse !.

(Ils sont tous autour de lui, exténués et suppliants.)

BERTRAND

Eh bien, bons marinières, je veux
Vous le raconter encore une :
Du soleil rit dans ses cheveux,
Dans ses yeux rêve de la lune ;
Quand brillent ses traits délicats
Entre les chutes de ses tresses,
Tous les Amants sont renégats,
Plaintives toutes les Maîtresses ;

LA PRINCESSE LOINTAINE

Un je ne sais quoi de secret
 Rend sa grâce unique ; et bien sienne,
 Grâce de Sainte qui serait
 En même temps Magicienne !

Ses airs sont doux et persifleurs,
 Et son charme a mille ressources ;
 Ses attitudes sont de fleurs,
 Ses intonations de sources...

Telle, en son bizarre joli
 De Française un peu Moabite,
 Mélissinde de Tripoli
 Dans un grand palais clair habite !

Telle nous la verrons bientôt
 Si n'ont menti les témoignages
 Des pèlerins dont le manteau
 Est bruissant de coquillages !

(Pendant ces vers, les mariniers se sont peu à peu relevés.)

PÉGOFAT

Hein ? Comme il parle ! On ne comprend pas tout très bien.
 Mais on voit qu'elle doit être bien belle, hein ?

BRUNO

Oui, je vais mieux...

(Il s'active tout.)

FRANÇOIS, ramant.

Hardi !

LE PILOTE

Mais quels fous vous en faites !
 Ce que c'est que d'avoir à son bord des poètes !

BERTRAND

Rudel et moi, dis-tu, nous en faisons des fous ?
 Mais s'ils peinent encor ce n'est que grâce à nous.
 A bord de toute nef que l'orage ballotte,
 Il faudrait un poète encor plus qu'un pilote.

PÉGOFAT, narguant le pilote.

Surtout quand le pilote est, comme lui, subtil !

BERTRAND

Jusqu'à quand ce brouillard, sur l'eau, traînera-t-il ?

LE PATRON DE LA NEF

Attendez le soleil.

BRUNO , montrant le pilote.

Il rage !

LE PILOTE

Patience !

Quand j'aurai mon aiguille !

PÉGOFAT

Eh ! bien quoi ! ta science

Restera courte, va ! — Quand tu sauras le nord,
Tu n'empêcheras pas qu'on ne s'ennuie à bord !

BRUNO

Tu n'empêcheras pas qu'on n'y manque de vivres !

FRANÇOIS

Et feras-tu qu'à jeun les mariniers soient ivres ?

BISTAGNE

Et feras-tu qu'absents, ils soient dans leur pays ?

TROBALDO

Et feras-tu briller à leurs yeux éblouis
Du pays où l'on va les futures richesses ?

PÉGOFAT

Leur raconteras-tu, d'avance, les Princesses ?

FRÈRE TROPHIME

On apporte le prince !

(Joffroy Rudel, la figure terriblement défaite, le corps perdu, tant il est maigre, en ses loques, est apporté sur un grabat. Il grelotte la fièvre, et ses yeux vivent extraordinairement.)

BERTRAND

A vos bancs, les rameurs !

JOFFROY RUDEL, d'une voix faible.

Plus nous nous approchons, plus je sens que je meurs.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOFFROY RUDEL

JOFFROY

Je te salue, ô jour, à ta plus fine pointe!...
Quand tu fuiras ce soir, Elle, l'aurai-je jointe?
Princesse d'Orient dont le nom est de miel :
Mélissinde!.. vous que l'empereur Manuel
Voulait Impératrice en sa Constantinople,
L'onde met entre nous, toujours, tout son sinople!
Fleur suprême du sang du glorieux Baudoin,
Ne verrai-je jamais venir sur l'eau, de loin,
Avec sa plage d'or où la vague s'argente,
L'heureuse Tripoli dont vous êtes régente? —
La brume ne construit encore à l'horizon
Qu'une ville illusoire! — O flottante prison!
Mourrai-je sans avoir même de la narine
Aspiré de l'espoir dans la brise marine,
Hélas! et reconnu, venant vers moi, par l'air,
Le parfum voyageur des myrtes d'outre-mer?

LE PILOTE

Attendez, de par Dieu, que la brume se lève!

JOFFROY

La voir, avant mourir, pour qu'endormi j'en rêve!

PÉGOFAT

Vous la verrez!

JOFFROY

Merci, rude et vaillante voix!
Mais, qu'ai-je donc, mon Dieu? Pour la première fois,
Vais-je désespérer aujourd'hui? Oh! ma Dame...
Ramez bien, les rameurs, car je sens fuir mon âme!

BRUNO

Vous la verrez!

JOFFROY

Bruno, Bistagne, Pegofat,
François le Rémolar, Trobaldo le Calfat,
Vous qui souffrez pour moi des maux de toutes sortes.
Juan le Portingalais, Marrias d'Aigues-Mortes,
Toi, Grimoart, toi, Luc... tous les autres — merci.

PÉGOFAT

Laissez donc. On est fier de ce voyage-ci !

BRUNO

C'est une traversée illustre !

FRANÇOIS

C'en est une !

JOFFROY

Oui, vous ne portez pas César et sa fortune,
Mais vous portez Joffroy Rudel et son amour !

FRÈRE TROPHIME, s'approchant

Espérez, mon enfant.

JOFFROY, avec un faible sourire.

Saint Trophime, bonjour !

(Se tournant vers Érasme.)

Sans robe doctorale et sans toque, j'admire
Comme vous avez l'air moins savant, mon cher mire.

ÉRASME

Monseigneur...

JOFFROY, lui tendant la main.

Sans rancune.

(A Bertrand.)

Approche, ami bien cher,
Frère plus fraternel que d'une même chair,
Qui voulus, généreux, me suivre en ce voyage,
Quand tous me trouvaient fou qui, seul, me trouvass sage!...
... Ah ! je vais mourir loin de tout ce qui fut mien

BERTRAND

Non, ne regrette pas...

JOFFROY, vivement.

Je ne regrette rien !

Ni parents, ni foyer, ni la verte Aquitaine...
Et je meurs en aimant la Princesse lointaine !

ÉRASME

Elle est cause de tous nos maux.. !

JOFFROY

Je la bénis.

J'aime les espoirs grands, les rêves infinis,
 Et le sort d'Icarus me paraît enviable
 Qui voulut, vers le ciel qu'il aimait, l'air viable !
 Et tombant comme lui, je n'eusse pas moins fort
 Aimé ce qui causait si bellement ma mort !

ÉRASME

Cet amour, malgré tout, me demeure un problème.
 Ce qu'on ne connaît pas, se peut-il donc qu'on l'aime ?

JOFFROY

Oui, lorsqu'ayant un cœur impatient et haut,
 On ne peut plus aimer ce que l'on connaît trop !

(Se soulevant sur son grabat.)

Ai-je en vain suspendu l'escarcelle à l'écharpe ?
 Ai-je pris le bourdon en vain ? — Mais sur ma harpe,
 D'une voix qui faiblit, oh ! d'instant en instant,
 Si je ne puis la voir, je mourrai la chantant !

(Il prend la harpe pendue à la tête de son grabat et prélude.)

Mais j'hésite, et je rêve, et prolonge l'arpège...
 Pour la dernière fois chantant, que chanterai-je ?
 O premiers vers d'amour faits pour Elle jadis,
 Mes premiers vers, soyez les derniers que je dis !

(Il récite en s'accompagnant.)

C'est chose bien commune
 De soupirer pour une
 Blonde, châtaine ou brune

Maitresse,
 Lorsque brune, châtaine,
 Ou blonde, on l'a sans peine.
 — Moi, j'aime la lointaine
 Princesse !

C'est chose bien peu belle
 D'être longtemps fidèle,
 Lorsqu'on peut baiser d'Elle
 La traîne,

PREMIER ACTE

19

Lorsque parfois on presse
Une main, qui se laisse...
Voi, j'aime la Princesse
Lointaine !

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine...
Et j'aime la lointaine
Princesse !

Car c'est chose divine
D'aimer lorsqu'on devine,
Rêve, invente, imagine
A peine...
Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce ?
Et j'aime la Princesse
Lointaine !
(Il retombe défaillant.)

Je ne peux plus ! Hélas ! mes pauvres doigts trembleurs
Ne trouvent plus les nerfs de la harpe. Les pleurs
M'étouffent... Mélissinde !!... Hélas ! je vais me taire,
Et peut-être à jamais, car l'espérance...

UNE VOIX, dans les voiles.

Terre !

(Violent tumulte. Jeffroy s'est dressé d'un coup, debout sur son grabat, les bras ouverts.)

MARRIAS

Oui ! Regardez !

RDUNO

C'est vrai ! Terre !

FRANÇOIS

Noël ! Ramons !

BISTAGNE

Le brouillard cachait tout !

LA PRINCESSE LOINTAINE

JUAN

Un pays d'or !

TROBALDO

Des monts

Violeta !

PÉGOFAT

Tripoli ! Noël !

BRUNO, courant comme un feu.

Soyez donc calmes !

FRANÇOIS

Terre ! C'est Tripoli !

MARRIAS

Je vois déjà les palmes !

BISTAGNE

Non, pas encor !

FRANÇOIS

Si, je les vois !

TROBALDO

Un alcyon !

PÉGOFAT

La plage a l'air, là-bas, d'une peau de lion !

LE PILOTE

Oui, c'est bien Tripoli, mes calculs étaient justes !
Voici les longs murs blancs et les grêles arbustes !

TOUS

Gloire au pilote !

PÉGOFAT

Vois, sous le ciel s'enflammant

La ville est rouge !

BRUNO

Oh ! cet oiseau rose !

FRANÇOIS

Un flamant !

BISTAGNE

Embrassons-nous !

TROBALDO

Chantons !

PÉGOFAT

Oui, la malheure cesset

TROBALDO

Terre !

JUAN

Terre !

BISTAGNE

Le port !

PÉGOFAT

Tripoli !

JOFFROY

La Princesse !

(Il tombe évanoui entre les bras de Bertrand.)

LE PATRON

Et maintenant... jetez les ancres !

BERTRAND, qui aidé d'Érasme et de Trophime, a recouché Rudel sur son grabat

Mais il meurt !

Mais il faut aborder !

LE PATRON

Oh ! non ! Le moindre heurt

Contre un récif pourrait briser notre coquille ;

On ne peut approcher sans donner de la quille !...

On va nous envoyer des felouques.

BERTRAND

Ses yeux

Sont clos.

(A Érasme qui est penché sur le prince.)

Respire-t-il un peu mieux ?

ÉRASME

Un peu mieux.

Mais le Prince est très mal.

BERTRAND, désespéré.

On ne peut pas attendre!

JOFFROY

Oh! tu parles trop fort, et je viens de t'entendre.
D'ailleurs, je le savais. Je vais mourir. Il faut
Me transporter à terre, au plus tôt, au plus tôt!...
Sans quoi, mes bons amis, je vais, comme Moïse,
Mourir les yeux fixés sur la Terre promise!

BERTRAND, bas, à Érasme-

Peut-on le transporter?

ÉRASME

Il n'y faut pas songer.

JOFFROY, se débattant.

Je veux la voir!

ÉRASME lui présente une fiole.

D'abord conjurons le danger.

Buvez. Puis du repos. Et vous pourrez...

JOFFROY, à Bertrand.

Écoute,

Bertrand, emmène-moi là-bas, coûte que coûte!
Puisque je suis perdu, vous pouvez sans remord
Me laisser avancer de quelque peu ma mort.
Je suis un homme enfin, et l'on peut tout me dire
Serai-je mort avant d'arriver?

ÉRASME

Oui, messire!

JOFFROY

Ah! Bertrand! Au secours!

ÉRASME

Mais, si vous demeurez

En repos, sans parler, calme, vous guérirez,
Et vous pourrez alors la Dame de vos songes...

JOFFROY

Non! non! Les médecins font toujours ces mensonges!...
Bertrand, je veux la voir!

PREMIER ACTE

BERTRAND, avec force.

Tu la verras !

JOFFROY

Comment ?

BERTRAND

**Tu la verras, te dis-je ! Oh ! j'en fais le serment !
— Oui, j'y vais, je lui parle, et je te la ramène.**

JOFFROY

Bertrand !...

BERTRAND

**Elle n'est pas, peut-être, une inhumaine !
Oui, oui ! Tu la verras avant la fin du jour.
Soigne-toi bien. Je vais lui dire ton amour !**

JOFFROY

Bertrand !...

BERTRAND

**Elle saura qu'un Français, qu'un poète,
L'adora, traversa les Turcs et la tempête,
Pèlerina vers elle ainsi que vers la Croix,
Et qu'il arrive, et que trop malade...**

JOFFROY

Et tu crois ?...

BERTRAND

**Qu'elle viendra ?... Mais j'en suis sûr ! Mais je m'en charge,
Et vite ! Une nacelle, une barque, une barge !
Oui, l'esquif de la nef, c'est cela ! — Nous verrons
Ce qu'elle répondra ! — Vite !... Les avirons ! —
Je ramèrai. Ce n'est pas bien long, ce passage !
On va te ramener ta princesse ; sois sage !**

JOFFROY

Oh ! Bertrand, si tu fais cela !..

BERTRAND

**Je le ferai !
Il faudra qu'elle vienne ici, bon gré, mal gré.**

JOFFROY

Pourras-tu seulement arriver devant Elle ?
Te voyant accoutré d'une manière telle,
Les gardes du palais...

BERTRAND

C'est vrai !

(A un marinier.)

Toi, dans l'esquif,
Mets mon coffre d'atours et d'armes... Va, sois vif !

JOFFROY

Attendez... et joignez ce coffret à son coffre.
Ce sont là mes plus chers bijoux. Je te les offre.
Mon fermail, mon collier et mes éperons d'or.
L'envoyé d'un poète amoureux, c'est encor
Plus que l'ambassadeur d'un Roi ! fais-toi splendide !
Va, que rien ne t'arrête !

LE PATRON, à Bertrand.

Il faudra prendre un guide,
Car le palais n'est pas proche du port, dit-on.
A la prime maison demandez un piéton.
Votre hôte s'offrira de lui-même sans doute,
Et vous pourrez chez lui vous vêtir ; puis, en route

JOFFROY

Dis-lui de venir vite, ou sinon je m'en vais...

ÉRASME

Prince, ne parlez pas, cela vous est mauvais.

JOFFROY

Oui, je me tais !... (A Bertrand.) Écoute...

BERTRAND

Il faut que tu reposes !

JOFFROY

Attends-la, sois éloquent, trouve des choses !
Ou plutôt non, dis-lui la simple vérité :
Que je l'adore, et que je meurs d'avoir chanté,
Éperdument chanté sa beauté sans égale,

PREMIER ACTE

23

Comme d'avoir chanté le soleil, la cigale!
Oh! mais que je mourrai le prince des amants,
Si pour deux ans d'amour je la vois deux moments!

BERTRAND

Oui, oui, ne parle plus.

JOFFROY

Je me tais, — mais j'y pense :

Ne lui dis pas cela sitôt en sa présence!...
Il faut la préparer. — Je me tais, je me tais! —
Et pour la préparer si tu lui récitais
D'abord ces vers, tu sais, que j'ai dits tout à l'heure...
Mais oui, cela serait la façon la meilleure
D'expliquer mon amour, peut-être?

BERTRAND

Ne crains rien.

Je lui dirai tes vers?

JOFFROY

Tu les lui diras bien?

BERTRAND, avec une gaieté forcée.

Si j'en faussais un seul, hein, quelle catastrophe!
Va, je ferai sonner tendrement chaque strophe.

JOFFROY

Pour la dernière fois, peut-être, embrassons-nous.

(Ils s'étreignent.)

FRÈRE TROPHIME

Je resterai pendant l'ambassade à genoux.

ÉRASME, bas, à Bertrand.

Il peut durer deux jours, comme il se peut qu'il meure
Ce soir, comme il se peut qu'il soit mort dans une heure!

LE PATRON, de même.

Messire, s'il venait à mourir tout d'un coup,
Nous hisserions au mât le sigle appelé Loup,
La voile noire qui nous sert, à nous corsaires,
Les nuits... où nous craignons d'avoir des voiles claires!

FRÈRE TROPHIME, accompagnant Bertrand.

Ah! persuadez-la! — Qu'elle vienne le voir! —
Insistez! Insistez!

BERTRAND

Oui, jusqu'au signal noir!

(Il enjambe le plat bord et descend dans l'esquif. On entend un bruit de chaînes d'avirons, d'eau battue.)

JOFFROY

Là, portez mon grabat tout près du bastingage!
 Je suis sûr qu'elle va venir.

La voix de BERTRAND, lui répondant d'en bas.

Je m'y engage!

Adieu! — Ne parle plus! — A bientôt!

(Bruit rythmique de rames qui décroît.)

JOFFROY

C'est certain

Qu'il la ramènera. — Qu'il fait beau ce matin! —
 La barque glisse et fuit sur une eau toute rose. —
 Oh! d'abord quand Bertrand s'engage à quelque chose!...

BRUNO

Elle viendra!

FRANÇOIS

Nous la verrons!

PÉGOFAT

Sur le bateau!

TROBALDO

De tout près.

a voix de BERTRAND, au loin se perdant.

Bon espoir... La Princesse... bientôt...

JOFFROY

La barque est déjà loin. Comme les eaux sont calmes!
 Le grincement décroît des rames dans les scalmes...
 Laissez-moi là... Je veux y rester tout le temps!
 — Là! — Je ne parle plus. — Je regarde. — J'attends.

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

La salle d'un palais d'un luxe moitié roman, moitié oriental. Au fond, un large vitrail s'ouvre sur des terrasses, derrière lesquelles la mer monte dans le ciel. A droite, second plan, une grande porte ouverte laisse apercevoir une galerie qui fuit, avec des colonnades sveltes et des jets d'eau. A gauche, un escalier de porphyre descend d'une lourde porte d'or. Les dalles de marbre, éblouissantes, et toutes les marches de l'escalier sont jonchées de lys fraîchement coupés. Sorte de divan aux nombreux coussins. Pendue au mur, près de la porte, une énorme hache d'armes, au manche émaillé, tout bossué de cabochons verts.

SCÈNE PREMIÈRE

LES PÈLERINS

(Au lever du rideau, le vitrail du fond est fermé. Un groupe de pèlerins, vêtus de la robe de bure à coquilles, tenant en main chacun le bourdon et une longue palme verte, se tient sur le devant de la scène. Ces pèlerins parlent à mi-voix comme des gens intimidés et éblouis de ce qu'ils voient.)

PREMIER PÈLERIN

La Dame qui nous a reçus ne revient pas.

DEUXIÈME PÈLERIN

Le silence est si pur qu'on entend sous les pas
Le craquement léger des lys que l'on écrase.

TROISIÈME PÈLERIN

Chut !... Écoutez !... Non, rien, c'est un jet d'eau, qui jase.

QUATRIÈME PÈLERIN

Je n'ai plus d'où je suis le sentiment bien net.
Nous avons traversé combien de salles ?

PREMIER PÈLERIN

Sept.

DEUXIÈME PÈLERIN

Il y avait des mosaïques singulières !

TROISIÈME PÈLERIN

Il y avait des oiseaux d'or dans des volières!

QUATRIÈME PÈLERIN

Et des tapis de pied, et des coussins d'appui!

DEUXIÈME PÈLERIN, au troisième.

As-tu vu ce colosse inquiétant?

TROISIÈME PÈLERIN

Celui

Qui nous dévisagea l'un après l'autre? Certes!

PREMIER PÈLERIN

Taisez-vous; c'est le Chevalier aux Armes Vertes,
L'étrange aventurier...(A ce moment, on voit passer dans la galerie un chevalier de haute stature,
à l'armure émaillée de vert.)

DEUXIÈME PÈLERIN, au premier, bas avec un coup de coudé.

Chut!... Il est dans ton dos!...

TROISIÈME PÈLERIN, à voix basse, regardant le chevalier à la dérobée.
Le cercle de son heaume est fait de périclès...

QUATRIÈME PÈLERIN

Et le pommeau de son glaive d'une émeraude!
(Le chevalier disparaît.)

DEUXIÈME PÈLERIN, frissonnant.

Oh! mais je n'aime pas ce fantôme qui rôde!...

PREMIER PÈLERIN, reprenant son récit.

Oui, c'est l'aventurier magnifique et cruel
Qui représente ici l'Empereur Manuel,
Le fiancé de la Princesse...

DEUXIÈME PÈLERIN

Ah! Elle épouse

L'Empereur Manuel?

PREMIER PÈLERIN

Étant d'humeur jalouse,
Se sachant accepté pour la raison d'État,
Le César byzantin a craint qu'on ne tentât
De conquérir d'amour le cœur de la Très-Belle,
Et ce guerrier, dit-on, veille, pour lui, sur Elle, —

Barrant aux jeunes gens l'accès de ce palais,
A moins...

TROISIÈME PÈLERIN

Mais je suis jeune !

PREMIER PÈLERIN

A moins qu'ils ne soient laids !

QUATRIÈME PÈLERIN

C'est qu'il semble doué d'une force...

PREMIER PÈLERIN

Effroyable !

(Montrant la hache accrochée au mur.)

Nul ne peut soulever sa hache d'armes.

DEUXIÈME PÈLERIN

Diabole ! —

Ce beau jeune homme, alors, que tantôt, sur le quai,
Sautant de son esquif, nous avons remarqué, —
Et qui disait à des Génois et des Morisques
De le mener vers la Princesse, — court des risques !...

TROISIÈME PÈLERIN

Il criait comme un fou que même Belzébuth
Ne l'empêcherait pas d'arriver à son but.
— Et c'est qu'il n'a pas l'air d'un que l'on fait démordre !

(Depuis un moment, dans la porte de la galerie, le chevalier a reparu. Sur les derniers mots il fait un mouvement et s'éloigne très vite. Au bruit, les pèlerins se retournent.)

PREMIER PÈLERIN

Hum ! il nous écoutait !

DEUXIÈME PÈLERIN

Il va donner quelque ordre
Pour empêcher d'entrer notre inconnu...

PREMIER PÈLERIN, au deuxième pèlerin.

Vieux sot !

Vous avez trop parlé !

TROISIÈME PÈLERIN

Ah ! bah ! le jeune homme
Est d'abord descendu, pour revêtir ses armes,
Chez le chef du parti génois. Donc, point d'alarmes !
Maître Squarciafico, ce fin matois, saura

L'aviser du danger, et le conseillera.
 Car il souhaite fort qu'un candidat se pose
 Contre cet Empereur, qu'il redoute, et pour cause

PREMIER PÈLERIN

Chut!... J'entends des accords de viole et de luth,
 Et la Dame revient qui nous a reçus! — Chut!...

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, SORISMONDE, puis MÉLISSINDE

SORISMONDE, paraissant au haut de l'escalier devant la porte d'or fermée.

Pèlerins qui demain repartez pour la France,
 La Princesse connaît par moi votre présence,
 Et que vous avez tous, d'Antioche ou de Tyr,
 Voulé venir la voir avant de repartir!

PREMIER PÈLERIN

Oui, pour que son image enchante notre errance!

SORISMONDE

La Princesse n'a pas avec indifférence
 Connu que vous étiez venus dans cet espoir,
 Et, généreuse, elle veut bien se laisser voir.
 Elle entend maintenant sa matinale messe...

(On entend tinter une cloche.)

Mais la messe est finie. Elle vient.

UN HÉRAUT

La Princesse!

(Les portes d'or s'ouvrent, Mélissinde paraît, revêtue d'une lourde chape surchargée de pierreries de toutes sortes, le front ceint d'un tressoir de perles. Autour d'elle des enfants portent des gerbes de lys.)

PREMIER PÈLERIN

C'est elle!

DEUXIÈME PÈLERIN

Ho! quelle grâce inattendue elle a!

TROISIÈME PÈLERIN

Dans les perles de l'Inde et les lys, voyez-la!

DEUXIÈME ACTE

31

QUATRIÈME PÈLERIN

Oui, les récits qu'on fait d'elle sont véridiques :
Elle efface les lys et les perles indiques !

PREMIER PÈLERIN

Telle Hélène, quand les vieillards causaient entre eux !

MÉLISSINDE, du haut des marches.

Ainsi, vous reverrez la France, gens heureux !
Ainsi, vers votre nef, vous croirez que s'avance,
Bientôt, dans un brouillard bleuâtre, la Provence !
Je vous envie ! — Hélas ! je suis comme ces fleurs
Qui naissant sous des cieux qui ne sont pas les leurs,
Et devinant au loin qu'elles ont des patries,
Peuvent sembler fleurir, mais se sentent flétries !

(Elle descend quelques marches.)

Vous verrez, sur la mer, le sol natal qui poind !...
— Moi, ma vie est d'aimer en ne connaissant point,
Et d'avoir des regrets, sans une souvenance...
(Elle descend une dernière marche et s'avance entre les pèlerins.)
Mais déjà, comme il sied aux chrétiens en partance,
Vous avez tous cueilli la Palme.

(Prenant des lys aux mains des enfants.)

Voulez-vous

Chacun joindre à la palme un lys fragile et doux,
Et le garder, ce lys, relique bien légère,
Pour vous remémorer la française étrangère ?

(Elle leur distribue les lys.)

UN PÈLERIN

La Palme redira nos durs chemins ; — le Lys,
Ta beauté qui nous fut la meilleure oasis !

DEUXIÈME PÈLERIN

La Palme nous sera le sévère trophée,
Le Lys, le souriant souvenir d'une fée !

TROISIÈME PÈLERIN

Adieu, Princesse, Lys toi-même, de beauté !...

QUATRIÈME PÈLERIN

Lys toi-même de grâce et de gracilité !...
(Les pèlerins remontent peu à peu.)

MÉLISSINDE

Adieu !...

(Les pèlerins sortent. On les entend repasser sous le vitrail ouvert. Méliissinde va y paraître. Les enfants ont déposé sur une table une gerbe restante de lys, — et ils renouvellent sur les dalles la jonchée que les pas des pèlerins ont dispersée.)

LES VOIX DES PÈLERINS, passant sous le vitrail.

Noël !... Noël !...

(Méliissinde, après un geste d'adieu, referme le vitrail et redescend. Les enfants sortent.)

SCÈNE III

MÉLISSINDE, SORISMONDE

SORISMONDE

Quelle aménité fine !

Quelle condescendance !... Elle fut, la divine,
Bonne plus joliment que jamais aujourd'hui !

MÉLISSINDE

Oh ! tu sais bien que je suis bonne par ennui !

(Elle dégrafe nerveusement son manteau.)

Manteau brodé, stellé, gemmé, toi qui m'écrases
De corindons, de calcédoines, d'idocrases,
De jaspes, de béryls, de grenats syriens,
De tous ces vains cailloux, de tous ces riches riens,
Manteau, fardeau, sous qui je ploie et deviens blême,
O somptueux manteau, tu me sembles l'emblème
D'un autre que je porte et qu'on ne peut pas voir
Et qui me pèse encor,

(Elle le laisse glisser de ses épaules à terre.)

quand je t'ai laissé choir !

(Elle émerge dans une gaine blanche. Sorismonde ramasse la chape. Elle lui tend aussi sa couronne.)

Prends mes perles aussi, tout ce qui me déguise.

Ouf !

(De quelques lys prestement arrachés à la gerbe, elle se coiffe.)

Me voici coiffée à peu près à ma guise,
De quelques fleurs encor perlières de la nuit !

(Se jetant dans le fauteuil.)

Oui, tu sais bien que je suis bonne par ennui

(Un temps.)

Au fait, est-ce bien par ennui que je suis bonne ?
Non, c'est par intérêt qu'aux pèlerins je donne
Mes plus beaux lys avec de touchantes façons.

SORISMONDE

Et qu'attendez-vous d'eux, Madame ?

MÉLISSINDE

Des chansons !

C'est grâce à la chanson d'un de ces pauvres hères
Que je suis aujourd'hui la plus chère des chères,
Celle qu'aime Joffroy Rudel le Troubadour
D'un si miraculeux et si célèbre amour !
Oui, ce poète à moi que j'ai là-bas en France,
Commença de m'aimer au bruit d'une romance,
Et tu sais combien plait à mon cœur isolé
Cet amour dont la gloire a jusqu'à nous volé !
Combien, dans le médiocre où vivre nous enserre,
Le sublime de cet amour m'est nécessaire !

(Avec un geste vers la fenêtre.)

Eh bien, ces pèlerins, en France, ils s'en iront
Dire partout, de moi, de mes yeux, de mon front,
Des choses qui feront rêver les jeunes hommes...

SORISMONDE

Et Rudel le saura. Voilà comme nous sommes !

MÉLISSINDE

Et peut-être, en effet, Rudel le saura-t-il,
Et c'est une façon, pour mon âme en exil,
De correspondre un peu par-dessus la mer vaste
Avec mon amoureux.

SORISMONDE

C'est une façon chaste.

MÉLISSINDE

Oui, je veux l'exalter toujours plus dans l'orgueil
De m'adorer ainsi. Voilà pourquoi l'accueil
Que j'ai fait à ces gens. Ma bonté n'est pas grande,
Non, mais tout simplement je soigne ma légende !

SORISMONDE

Vous voici de nouveau toute à ce rêve vain.
Moi, j'aimerais Rudel, mais il faudrait qu'il vînt !

MÉLISSINDE

Mais j'aime son amour, j'aime son âme, j'aime...

SORISMONDE

Je ne comprends pas bien. Si par un stratagème
De sorcier, si par un anneau de magicien,
Vous pouviez voir d'ici quel visage est le sien?...

MÉLISSINDE

Tu veux des sentiments trop nets...

SORISMONDE

Et vous, trop vagues.

Que n'avez-vous un tel anneau parmi vos bagues!
Mais votre esprit se plaît dans un doux errement..

MÉLISSINDE

Oui, dans mes grands jardins, pâles lunairement,
J'écoute murmurer la brise entre les myrtes...
Je vais voguer sur l'eau glauque et lisse des Syrtes,
Où ma belle galère aux flancs ornementés
Mire le jour des fleurs et le soir des clartés;
Et puis, du son des luths que le plectre suscite
Je donne de l'envol aux vers que je récite;
Et puis, m'enfermant seule en ces vastes pourpris,
Je m'y attriste, — et ma tristesse a bien son prix! —
Enfin, j'erre aux parfums de ces lys sur ces dalles,
Et le rêve, m'ouvrant de vaporeux dédales,
M'oblige à peu à peu désertier le réel,
Et ma raison s'endort au bruit sempiternel...
Au bruit sempiternel des jets d'eau dans les vasques!

SORISMONDE

Oui, nous manquons ici d'éperons et de casques.
Il nous faudrait beaucoup de jeunes chevaliers!
Mais votre affreux gardien les éloigne... Riez!
Cet homme est près de vous placé, bien qu'il le nie,
Comme auprès du Trésor on place le Génie!
Depuis qu'il est ici, nul ne frappe au vantail!

MÉLISSINDE, riant.

Prendre un garde d'honneur pour un épouvantail

SORISMONDE

L'Empereur est jaloux...

MÉLISSINDE, haussant les épaules.

S'en donne-t-il la peine?

SORISMONDE, s'asseyant sur un coussin, à ses pieds.

Et vraiment, vous allez l'épouser, ce Comnène?

MÉLISSINDE

Pourquoi pas?... Un mari, ce n'est pas un amant.

SORISMONDE

Mais puisqu'il vous ennuie?

MÉLISSINDE

Impérialement!

SORISMONDE

Ce Turquois ne peut vous comprendre...

MÉLISSINDE

Sorismonde,

Nul homme à qui je sois plus illisible au monde...

C'est tout à fait celui qu'il me faut pour mari.

Un jour je lui disais ma tristesse, il a ri!...

Eh bien, je trouverai, comme ont fait d'autres dames,

Des plaisirs d'ironie à nos distances d'âmes!...

Qui pouvais-je épouser de mieux que Manuel

Pour rester toute à mon amant incorporel?

SORISMONDE

Si pourtant quelque jour un amour véritable

Venait dans votre cœur, glouton, se mettre à table?...

MÉLISSINDE

Non, l'invisible ami me protège trop bien!

SORISMONDE

Ce n'est pas l'ange, enfin, mais c'est l'amant gardien.

MÉLISSINDE

C'est celui dont je sens, le soir, longeant la grève,

Les pensers m'arriver comme à tire de rêve,

Si bien que je répons dans la brise : Merci!

SORISMONDE

Vous ne lui devez rien à ce poète ?

MÉLISSINDE

Si !...

Je lui dois mes fiertés, mes soucis, mes scrupules,
Mes tendances de cœur, mon goût des crépuscules,
Mes frissons délicats et mes larmes aux yeux,
Tout ce qui m'envahit de noble et d'anxieux,
Je lui dois la blancheur des robes que je porte,
Et je lui dois enfin mon âme, en quelque sorte !

SORISMONDE, secouant la tête.

Et faut-il pour cela lui dire tant merci ?...
J'en veux à cet amour...

MÉLISSINDE

Moi, quelquefois, aussi.

(Elle se lève.)

Il fait trop beau. L'orage est dans l'air. Ah ! j'étouffe !

(Sorismonde veut éloigner les lys posés sur la table.)

Non, laisse. C'est pour moi, maintenant, cette touffe.

SORISMONDE

Vous vivez trop parmi les lys. Les lys sont blancs.
Les lys sont fiers et purs. Mais les lys sont troublants.

MÉLISSINDE

Peut-être as-tu raison. Ce sont des fleurs étranges,
Et traîtresses, avec leurs airs de sceptres d'anges,
De thyrses lumineux pour doigts de séraphins :
Leurs parfums sont trop forts, tout ensemble, et trop fins.

(Elle prend la touffe et la regarde.)

Peut-être as-tu raison : ce sont des fleurs mauvaises !
On contracte, à frôler ces candeurs, des malaises ;
Leur orgueil solitaire est d'un fâcheux conseil,
Et le rire vaut mieux des roses au soleil.

(Respirant les lys.)

Ah ! ce parfum ! Je ne sais plus ce qu'il me verse.
Cette mysticité n'est-elle pas perverse ?

(Avec une frivolité forcée.)

Soit, vivons : trouvons-nous de petits passe-temps !
J'ai mandé mon marchand génois. Mais oui. J'attends
Squarciafico !... J'en suis à me faire des joies

Avec les curieux objets, les pâles soies,
Et j'use de longs jours à choisir des dessins
Imprévus, et des tons mourants pour mes coussins.
(Elle s'est assise parmi les coussins du divan.)

SORISMONDE

Votre rusé Génois vous fournit d'amusettes,
Et vous ne voyez pas, distraite que vous êtes,
Tout ce qu'il vous extorque, ici, jouant son jeu,
Pour lui, pour le quartier des marchands, peu à peu!...
Commodes aux voleurs sont les princes artistes!
Aussi, tous nos Génois trafiquants sont-ils tristes
De vous perdre, ô Princesse éprise de beaux vers,
Dont les yeux sont fermés, et les doigts sont ouverts!...
Ah! votre mariage, ils le voient avec peine,
Car ils savent quel maître ils auront dans Commène!

UNE FEMME, entrant.

Le Chevalier aux Armes Vertes attend là
L'autorisation de venir prendre...

MÉLISSINDE, haussant les épaules.

Il l'a.

SCÈNE IV

MÉLISSINDE, SORISMONDE, LE CHEVALIER AUX ARMES
VERTES

LE CHEVALIER

(Il a l'air préoccupé et regarde souvent vers la galerie ou vers le vitrail.)

Princesse, pardonnez si ce matin je tarde
A venir prendre ici vos ordres, — Dieu vous garde!...

MÉLISSINDE, souriant.

Ne serait-ce pas vous, plutôt, qui me gardez?...

LE CHEVALIER

Oh, Madame!...

MÉLISSINDE

Je sais, vous vous en défendez.

— Mes ordres? — Je ferai, peut-être, un tour en rade.

LE CHEVALIER

Bien.

MÉLISSINDE

Y a-t-il des fleurs sur ma nef de parade,
Et des musiciens ?

LE CHEVALIER, galement.

Il y en a toujours.

MÉLISSINDE, se levant.

Au fait, si nous sortions tout de suite ?

(A Sorismonde.)

Va, cours

Prendre un voile...

LE CHEVALIER, vivement.

Oh ! non, pas tout de suite !

(Mouvement de MéliSSinde.)

Madame,

J'agis avec vraiment le désespoir dans l'âme...
Mais à cette sortie il vous faudrait surseoir.

MÉLISSINDE

Hein ?... Qu'est-ce à dire ?

LE CHEVALIER

Oh, pas longtemps ! Jusqu'à ce soir.

MÉLISSINDE

C'était donc vrai ?

LE CHEVALIER

Las ! je ne suis que l'homme-lige
De l'Empereur, Madame. Un grand serment m'oblige.
Or, ce matin, je dois redoubler...

MÉLISSINDE, vivement.

Ah ! Pourquoi ?

LE CHEVALIER

J'ai dû placer mes gens armés — pardonnez-moi ! —
Aux portes du Palais. Cette porte dernière,
Moi-même y resterai.

MÉLISSINDE

Mais je suis prisonnière !

DEUXIÈME ACTE

39

SORISMONDE, à la fenêtre.

Ciel, aux portes, partout, des esclaves armés!

MÉLISSINDE

Et mes gens?

LE CHEVALIER

Par mes soins, pour une heure, enfermés

(Montrant la galerie.)

D'ailleurs, vous ne pourriez, puisqu'ici, moi, je veille,
Leur faire parvenir un seul ordre.

MÉLISSINDE

A merveille!

Je suis la châtelaine enchantée à présent!...

Sorismonde, ceci devient presque amusant.

Nous mettons les romans en action, ma chère!

— Mais que se passe-t-il? Pourquoi?

LE CHEVALIER, s'inclinant.

Je dois le taire!

(Il remonte un peu, puis s'arrêtant au moment de sortir.)

J'oubliais. Ce marchand est là, ce prêteur d'or,
Ce surnois de Génois, plus juif qu'un juif, signor...

MÉLISSINDE

Squarciafico?

LE CHEVALIER

Je peux permettre qu'on lui dise

D'entrer, s'il vous convient de voir sa marchandise.

MÉLISSINDE

Ah! vraiment? Vous daignez ne pas m'ôter jusqu'au
Plaisir de recevoir mon cher Squarciafico?...

LE CHEVALIER

Vous le recevrez donc, madame, — en ma présence.

(Il sort.)

SORISMONDE

Il fait bon d'épouser l'empereur de Byzance.

MÉLISSINDE

Mais que se passe-t-il?

SCENE V

MÉLISSINDE, SORISMONDE, SQUARCIAFICO suivi de son valet
NICHOLOSE, qui porte des ballots de marchandises, **LE CHEVALIER AUX ARMES VERTES**, les bras croisés sur le seuil.

SQUARCIAFICO,

obéquteur, vif, voluble, et ne perdant pas le chevalier du coin de l'œil.

Oh ! plus belle toujours !

Le sourire lui-même, elle l'a, des Amours !

(A son valet qui ouvre les ballots.)

Nicholose, tous les objets, tu les disposes...

(A Méliissinde, en un salut.)

Princesse, nous avons beaucoup de belles choses !

MÉLISSINDE

Toujours plus riche, alors ?

SQUARCIAFICO

Bon Jésus ! Pauvre, moi

MÉLISSINDE

Vieux menteur ! Comme tous nos Génois, riche, toi !

Ayez donc, ô chercheurs de gains en Palestine,

Non pas la Croix, mais le Sequin sur la poitrine !

Vous vous enrichissez à la Croisade ? Oh ! fi !

SQUARCIAFICO

La gloire est pour les Francs !

MÉLISSINDE

Et pour vous le profit ?

SQUARCIAFICO

Non ! Tout va mal, malgré notre patron saint George !

Des péages partout, Princesse ; on nous égorge !

On nous a supprimé les fours et les moulins !

(Câlin.)

Vous nous les ferez rendre ?

MÉLISSINDE

On verra.

SQUARCIAFICO, montrant des sacs.

Des sacs pleins

De parfums, tous exquis !...

(Déroulant un tapis.)

Voyez ! Tapis de Perse !

(Tout en donnant des petits coups sur le tapis.)

La ville d'Ascalon, protégeant le commerce,
Donne aux Génois, par an, cent besants ; c'est joli !

(Calin.)

Vous devriez en faire autant dans Tripoli !

MÉLISSINDE

On verra !

SQUARCIAFICO, présentant un coffret.

Ce coffret, admirez-vous ?

MÉLISSINDE

J'admire.

SQUARCIAFICO, à genoux devant elle et débaltant.

Tissu d'or de Moussoul ! Perles du Golfe ! Myrrhe
De l'Arabie Heureuse ! Ivoire éthiopien !...

(Bas.)

Chut ! Je vais vous parler tout bas, écoutez bien !

(Mouvement de Mélissinde. Haut.)

Beau brocart !

(Bas.)

Un jeune homme rôde...

(Haut, faisant bouffer et miroiter l'étoffe.)

Teintes mates !...

(Bas.)

Rôde autour du Palais.

MÉLISSINDE, à part.

Je comprends !

SQUARCIAFICO, haut.

Aromates !

(Bas.)

On l'empêche d'entrer.

(Haut.)

Ambre ! — Daignez sentir !

(Bas.)

Il voudrait vous parler.

(Haut.)

Satin broché de Tyr !

MÉLISSINDE, bas.

Son nom ?

SQUARCIAFICO, bas.

Je ne sais pas. C'est, je crois, un poète !

MÉLISSINDE, avec un petit cri qu'elle rattrape immédiatement.

Ah !... Ah ! Cette écarlate, aux yeux, est une fête !

SQUARCIAFICO, bas.

Par ruse, pouvez-vous le faire entrer chez vous ?

MÉLISSINDE, bas.

Mais non !

SQUARCIAFICO, haut.

Fin lin d'Égypte ! Est-ce souple ? Est-ce doux ?

MÉLISSINDE, bas.

D'où vient-il ?

SQUARCIAFICO, bas.

Mais de France ! A l'instant il débarque,
Beau comme un pâtre grec, et fier comme un monarque !
— Est-ce que ce gardien jamais ne s'en ira ?

(Haut.)

Des épices venant de Kiss-Ben-Omira.

MÉLISSINDE, bas.

Non, il reste, pareil au dragon dans les mythes !

SQUARCIAFICO, haut.

De l'encens, que je tiens du roi des Axumites !

(Bas.)

Ce jeune homme m'a dit que le cas est pressant,
Et, pour vous voir, qu'il se battrait un contre cent !

MÉLISSINDE, bas.

Alors ?

SQUARCIAFICO, haut.

Du calamus !

(Bas.)

Si tantôt quand il sonne

Du cor, on ne vient pas à son appel, il donne
L'assaut !

(Haut.)

Baume Arabesque, un baume tout-puissant !

Mis sur une blessure, il arrête le sang! ..

(Se levant et lui offrant un petit sac.)

Et de Provence enfin, pour que sous vos dents fines
Vous les fassiez craquer, de blondes avelines!

MÉLISSINDE

C'est bon, laisse cela. J'achète tout. Va-t'en.

(A part.)

Il me semble déjà que là dehors j'entend!..

SQUARCIAFICO, repliant les étoffes.

J'aurai de beaux brocarts aux prochains arrivages.

(Sur un geste impatient de Méliissinde.)

Je m'en vais!..

(Câlin.)

Vous ferez supprimer les péages?

MÉLISSINDE

Oui.

SQUARCIAFICO, bas.

Beau comme Paris. J'en étais ébloui!

(Haut. Câlin.)

Et la subvention, vous nous l'accordez?...

MÉLISSINDE

Oui.

SQUARCIAFICO, à lui-même.

Je crois que je n'ai pas manqué de ce qu'on nomme
Du flair, en m'attachant au sort de ce jeune homme.

Hé, hé, ceci pourrait bien nuire à Manuel...

(Se retournant sur le seuil avant de sortir en un salut plein de grâce.)

C'est dit, cent bons besants de crédit annuel!

(Le chevalier sort derrière lui.)

SCÈNE VI

MÉLISSINDE, SORISMONDE, puis LE CHEVALIER
AUX ARMES VERTES

MÉLISSINDE, à Sorismonde.

As-tu tout entendu?

(Sorismonde fait signe que oui.)

Ce jeune homme!... un poète!..

LA PRINCESSE LOINTAINE

SORISMONDE

Eh mais, vous paraissez inquiète.

MÉLISSINDE

Inquiète?

Moi ? Non !

SORISMONDE, avec malice

Est-ce que vous vous ennuyez encor ?

MÉLISSINDE, se jetant sur le divan.

Pourquoi pas ? Ne dis pas de sottises !...

(On entend sonner un cor au loin.)

Le cor !

SORISMONDE, au vitrail.

Oui, le voilà. C'est lui. Pour s'annoncer il sonne.

MÉLISSINDE, tout à fait étendue, avec indifférence.

Que m'importe ?

SORISMONDE

C'est qu'il est bien de sa personne !

MÉLISSINDE, haussant les épaules.

Comment peux-tu le voir de si loin ?

SORISMONDE

Je le vois.

Il appelle ; et l'on sort en armes à sa voix.

Il est à la première porte.

MÉLISSINDE

Que m'importe ?

(Un temps.)

Eh bien, qu'est-ce qu'il fait à la première porte ?

SORISMONDE

Les gens de l'Empereur l'arrêtent.

MÉLISSINDE

Le pauvre !

Il s'en retourne ?

SORISMONDE

Non. Il se bat.

MÉLISSINDE, s'accoudant.

Est-ce vrai ?

DEUXIEME ACTE

45

SORISMONDE

Mais c'est qu'il les bouscule. Il passe. Vierge sainte !
Il est déjà devant la deuxième enceinte.
Il se bat !

MÉLISSINDE, se soulevant.

Est-ce vrai ?

SORISMONDE

Oh ! quel superbe élan !

(Le cor résonne plus près.)

Écoutez-le sonner du cor !

MÉLISSINDE, debout.

Comme Roland.

SORISMONDE

Il va passer.

MÉLISSINDE, à la fenêtre derrière elle.

Il passe !

SORISMONDE

Il tombe !..

MÉLISSINDE

Il se relève.

SORISMONDE

Sa lance s'est brisée !

MÉLISSINDE

Il a saisi son glaive.

Ah !

(Elle recule.)

SORISMONDE

Qu'avez-vous ?

MÉLISSINDE

Ses yeux ! J'ai rencontré ses yeux.

Il vient de les lever, et de me voir.

SORISMONDE

Tant mieux !

Comme dans les tournois, jetez-lui votre manche.

MÉLISSINDE, se dressant dans la fenêtre et arrachant sa manche qu'elle élève.

Messire, frappez dru ! Voici ma manche blanche !

Je vous enjoins ici d'en changer la couleur !

Défendez votre sang ! Faites couler le leur !
Et ce samit d'argent à la blancheur si pure,
Ne me le rapportez que rouge.

(Elle lance la manche.)

LA VOIX DE BERTRAND

Je le jure

(Tumulte et cliquetis, puis silence.)

MÉLISSINDE, descendant.

Il est entré dans le Palais..

(Sorismonde referme le vitrail. Silence.)

On n'entend rien...

Plus rien... Que voulait-il me dire ?

SORISMONDE, lui montrant la galerie.

Oh, voyez !

(Un esclave entre dans la galerie, convert de sang, l'épée à la main, les vêtements en lambeaux. Il parle bas au chevalier.)

LE CHEVALIER

Bien.

(Il prend sa hache d'armes, et avec une courtoisie tranquille, à Mélissinde.)

Vous permettez ? Je ferme un instant cette porte.

(Il la ferme. On l'entend qui pousse les verrous. Silence.)

MÉLISSINDE

Que va-t-il se passer ? — Ah ! je suis demi-morte !

(On entend du bruit qui se rapproche dans le palais.)

Il vient ! — Le Chevalier aux Armes Vertes, là,

Va le tuer avec cette hache qu'il a ! —

Le pauvre enfant ne peut abattre cette brute ! —

(Bruit de pas derrière la porte. Cliquetis.)

Ah ! ils ont commencé !... Comme c'est long ! On lutte.

On piétine ! (Bruit sourd.) Quel choc !

(On n'entend plus rien, la porte s'ouvre ; elle recule.)

Ha !... les battants ouverts !

(Bertrand paraît sur le seuil, l'épée au poing, blessé au front ; et il jette aux pieds de Mélissinde la manche empoûvrée.)

MÉLISSINDE, reculant toujours.

Messire !... Ah !... Qu'avez-vous à me dire ?...

BERTRAND

Des vers.

SCÈNE VII

MÉLISSINDE, BERTRAND, SORISMONDE

BERTRAND, *mettant un genou en terre.*

C'est chose bien commune
De soupirer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Maîtresse,
Lorsque brune, châtaine
Ou blonde, on l'a sans peine...
Moi, j'aime la lointaine
Princesse !

C'est chose bien peu belle
D'être longtemps fidèle,
Lorsqu'on peut baiser d'Elle
La traine,
Lorsque parfois on presse
Une main qui se laisse...
— Moi, j'aime la Princesse
Lointaine.

MÉLISSINDE, *continuant.*

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine...
Et j'aime la lointaine
Princesse.

Car c'est chose divine
D'aimer quand on devine,
Rêve, invente, imagine
A peine...
Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce ?
Et j'aime la Princesse
Lointaine !

BERTRAND

Quoi ! vous saviez ces vers ?...

MÉLISSINDE

Par plus d'un ménestrel

BERTRAND

Et vous savez qu'ils sont ?

MÉLISSINDE

Oui, de Joffroy Rudel.

BERTRAND

Et cet étrange amour aurait eu la fortune ?...

MÉLISSINDE

Ah ! parlez-moi de lui, car l'heure est opportune !

BERTRAND

Vous saviez la constance et le zèle fervent
De cet amour ?...

MÉLISSINDE

J'aimais cet amour !... Si souvent
 Dans le bruit de la vague arrivant sur le sable
 La voix de cet amour me parut saisissable,
 Si souvent dans le bleu d'une fuite de jour
 J'ai senti près de moi l'âme de cet amour !...

BERTRAND défaillant.

Ciel !

MÉLISSINDE, penchée presque sur son front.

Vous êtes heureux ?

BERTRAND

Oh ! bien heureux, Madame !

Car celui... Mais le sang perdu... Je...

MÉLISSINDE

Il se pâme...

Sorismonde !

SORISMONDE, accourant.

Attendez !... Il faut l'étendre... là.

(Elles l'étendent dans les coussins.)

MÉLISSINDE, affolée.

Va! cours! De l'eau! L'aiguière! Eh, vite! donne-la!

SORISMONDE, s'agenouillant à côté de Méliissinde et de Bertrand, avec l'aiguière.
Qu'il est pâle! Il est beau comme un dieu de l'Olympe!

MÉLISSINDE

Son front saigne. Du linge! Attends. J'ai...

(Elle déchire à sa gorge de la mousseline.)

SORISMONDE

Votre guimpe!

MÉLISSINDE

Non, ce n'est rien! — Le cœur bat sous le siglaton!
— Prends le baume Arabesque! Eh, vite, il est, dit-on,
Tout-puissant! — Doucement! il va reprendre mine!
— Non, ne lui tache pas son pelisson d'hermine! —
Chut! — Il faut qu'il revienne à lui, mais sans sursauts.
— Il porte les cheveux comme les Provençaux. —
Ah! sur la joue, on voit renaître un peu de rouge;
Il respire; les cils tremblent; la lèvre bouge;
Il a serré ma main dans la sienne...

SORISMONDE

Il va mieux.

MÉLISSINDE

Il entr'ouvre les yeux. Il ouvre grands les yeux.

BERTRAND ouvrant les yeux et la voyant.

Je rêve! Je suis Flor. Et Blancheflor, c'est Elle!
A moins que, ma blessure ayant été mortelle,
Mon réveil maintenant se fasse en paradis.

MÉLISSINDE

Entends-tu, Sorismonde?

SORISMONDE

Il va mieux, je vous dis.

BERTRAND, la tête sur le bras de Méliissinde, d'où la manche a été arrachée.
Je ne me souviens plus... j'éprouve une faiblesse...
Ce bras contre ma joue...

(Mouvement de Méliissinde.)

Oh! non, laissez!

MÉLISSINDE

Je laisse.

BERTRAND

O brûlante fraîcheur de ce bras inconnu,
De ce bras fin, de ce bras nu !

MÉLISSINDE, retirant vivement son bras.

Mais c'est vrai, — nu !

BERTRAND, se soulevant, à MéliSSinde.

Mais qui donc êtes-vous ?

MÉLISSINDE

Vous savez bien, messire,
Celle à qui vous aviez une nouvelle à dire...
Mais vous êtes tombé du long, évanoui !

BERTRAND, reculant.

Oh ! non ! vous n'êtes pas la Princesse ?

MÉLISSINDE, souriant.

Mais oui !

BERTRAND

Vous, mais alors !... Vous, la Princesse !... — A la malheure ;
Et moi !... Grand Dieu !... Courons, car l'heure passe, l'heure
Passe !...

(Il veut s'élancer et chancelle.)

Ouvrez ce vitrail. Regardez... je ne puis...

(MéliSSinde ouvre le vitrail du fond.)

Que voyez-vous ?

MÉLISSINDE

Mais la terrasse en fleurs.

BERTRAND

Et puis ?

MÉLISSINDE

La mer.

BERTRAND

Et sur la mer, — grand Dieu, le cœur me manque ! —
Sur la mer voyez-vous une galère franque ?

MÉLISSINDE

Une petite nef ventrue, au loin, là-bas,
A l'ancre, — et qu'en effet hier je ne vis pas !

BERTRAND

C'est elle ! Et tout en haut du mât ?

MÉLISSINDE

Des hirondelles !

BERTRAND

Et pas de voile noire à la vergue ?...

MÉLISSINDE

Des ailes,

Des ailes d'alcyon, blanches !

BERTRAND

Il est donc temps !

Oh ! madame, courons ! — Oh ! Vierge qui m'entends,
Prolonge un peu sa vie, et qu'il quitte ce monde,
L'ayant vue ! Il mourrait si content !

MÉLISSINDE

Sorismonde,

Regarde, en ses beaux yeux désespérés, des pleurs !

BERTRAND

Il mourrait si content ! Car c'est la fleur des fleurs,
Et c'est l'étoile des étoiles ! — Et les rêves
Seront outrepassés ! Et les peines grièves,
Et tous les souvenirs amers s'aboliront,
Sitôt qu'il recevra la clarté de ce front,
Qu'il pourra contempler entre les grands cils fauves,
Ces yeux bleus, qui sont gris, et qui pourtant sont mauves !
Voyant celle dont, sans la voir, il fut épris,
Ah ! je comprends qu'il faut qu'il la voie à tout prix !
— Hélas ! on ne peut plus le transporter à terre !
Venez donc apparaître au pauvre grabataire
De qui l'instant dernier sera délicieux,
S'il ferme sur l'image adorable ses yeux !
Ne vous reculez pas d'une façon hautaine !
Ne redevenez pas la Princesse lointaine !
Princesse d'Orient, Princesse au nom de miel,
Venez pour que, vivant, il connaisse le ciel,
Et venez, pour qu'il ait, sur sa nef misérable,
Le mourir le plus doux, — et le plus enviable !

MÉLISSINDE, qui a reculé à mesure qu'il s'avance.

Mais de qui parlez-vous ?

BERTRAND

De ce Joffroy Rudel
Duquel la dernière heure est instante, — duquel
Vous prétendiez aimer l'amour ! Oh ! il expire !
Hâtez-vous. J'ai promis...

MÉLISSINDE

Mais alors, vous, messire,
Vous, qui donc êtes-vous ?

BERTRAND

Bertrand d'Allamanon,
Son frère, son ami... Ho ! venez vite !

MÉLISSINDE

Non.

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

*Même décor qu'au deuxième. Au fond, le vitrail est ouvert.
C'est l'après-midi éclatante et brûlante. Les dalles sont jonchées,
non plus de lys, mais de roses rouges.*

SCÈNE PREMIÈRE

BERTRAND, SORISMONDE

SORISMONDE

J'ai dit que vous vouliez, à tout prix, la revoir.
Elle hésite. Va-t-elle ou non vous recevoir ?
Espérez !

BERTRAND

Mais le temps presse !

SORISMONDE, hochant la tête, en remontant vers le vitrail.

Quelle aventure !

(Elle regarde.)

BERTRAND, d'une voix sourde.

La voile ?...

SORISMONDE

Elle est toujours blanche dans la mâture.

— Tiens, voici sur le port que, dans un deuil profond,
Les gens du Chevalier aux Armes Vertes font
Tous leurs préparatifs de départ. Leur galère
De ses rames, déjà, bat lourdement l'eau claire.
Ah ! lorsque dans Byzance arrivera la nef,
Portant le chevalier, corps sanglant et sans chef,
Au récit que feront ses janissaires mornes,
La colère de l'Empereur sera sans bornes !

BERTRAND, perdu en rêverie.

Comme ils se sont faits durs, soudain, ses yeux si doux
Et ce brusque refus, pourquoi ?

(A Sorismonde.)

Que croyez-vous ?

SORISMONDE, avec un geste vague.

Ah !...

BERTRAND

Pourquoi ce refus ?

SORISMONDE, voyant s'ouvrir la porte d'or.

Elle !

BERTRAND

Je vous en prie,

Dites-lui bien...

SORISMONDE, le faisant sortir.

Entrez dans cette galerie.

(Mélissinde apparaît, et lentement, toute soupirante, descend l'escalier.)

SCÈNE II

MÉLISSINDE, SORISMONDE

MÉLISSINDE

Sorismonde, ma fille, approche, écoute ici...

Qu'est-ce que tu peux bien penser de tout ceci ?

SORISMONDE, avec un geste vague.

Ah !...

MÉLISSINDE

Pourquoi ce refus, cette subite rage ?

C'était l'énervement, n'est-ce pas, de l'orage ?

Mais j'ai brûlé le cierge et j'ai dit l'oraison.

Ce refus, n'est-ce pas, n'avait pas de raison ?

Semblait-il de l'humeur, semblait-il la rancune

D'une déception ? Non, n'est-ce pas, d'aucune ?

Ce refus n'avait pas de raison, n'est-ce pas ?

SORISMONDE

Vous savez bien qu'il en avait une.

MÉLISSINDE, effrayée.

Plus bas !

SORISMONDE, souriant, après un temps.

Rassurez-vous. Voici celle que je devine :
Celui qui vous fut cher dans la splendeur divine
D'un rêve, vous avez un recul naturel
Au penser de le voir affreusement réel,
Quand ses yeux sont hagards, violettes ses lèvres,
Moites ses maigres mains, de la moiteur des fièvres.
Vous avez donc voulu, gardant pour l'avenir
De votre noble amour un noble souvenir,
Ignorer quel objet funeste on enlinceule.

MÉLISSINDE, vivement

Ah ! merci ! — C'est bien là la raison, c'est la seule !
Oui, la seule raison pourquoi j'ai dit ce non.
— Et l'on peut faire entrer sire d'Allamanon.

SORISMONDE, souriant.

Puisque vous refusez, à quoi bon ?

MÉLISSINDE

Je refuse...

Mais de sa lâcheté mon âme est trop confuse.
Je dois donner encor cette chance au mourant
D'entendre, en sa faveur, plaider sire Bertrand.

SORISMONDE

Vous le devez !...

MÉLISSINDE

Aux soins de mon rêve égoïste

Il pourra m'arracher, peut-être, s'il insiste.

(Sorismonde va à la galerie et fait un signe. — Bertrand apparaît. Sorismonde sort.)

SCÈNE III

BERTRAND, MÉLISSINDE

BERTRAND

Où ! merci de m'avoir permis de vous revoir !
Insister, insister encor, c'est mon devoir,
Puisque la voile est blanche et que Rudel respire.

MÉLISSINDE, assise parmi les coussins, avec nonchalance.
 Peut-être n'est-il pas si mal qu'on veut le dire.

BERTRAND

Ne parlez pas ainsi. Ces instants accordés
 Le sont pour me laisser vous convaincre.

MÉLISSINDE

Plaidez.

BERTRAND

Oh, tout à l'heure, là, je suis resté stupide !...
 La claire vision avait fui, si rapide,
 Elle m'avait jeté ce non si méchamment
 — Elle qui m'était bonne à ce même moment —
 Que je me serais cru leurré d'un songe presque,
 Si, dans l'air, une odeur langoureuse et moresque
 Témoignage léger par vos voiles laissé,
 Pareille à cette odeur qui lorsque avait passé
 Cléopâtre, devait longtemps embaumer Tarse,
 N'eût encore flotté, subtilement éparse !...

MÉLISSINDE, souriant et lui tendant son poignet auquel pendent
 des boîtes à parfums.

Ce parfum est-il ce parfum oriental,
 Cet ambre auquel s'ajoute un soupçon de santal,
 Et que je porte au bras dans ces toutes petites
 Cassolettes d'or fin ?

(Bertrand s'agenouille et baise la main.)

Est-il celui-là, — dites ?

BERTRAND, d'une voix un peu altérée.

Lui-même auquel s'ajoute infiniment de vous !

MÉLISSINDE, au moment où il veut se relever.

Puisque vous m'implorez, demeurez à genoux.

BERTRAND, à genoux.

Ce qu'est Rudel, comment, moi, vil, le faire entendre ?
 Ah ! ce grand esprit doux, cette âme triste et tendre,
 Et son amour pour vous, ce merveilleux roman,
 Suis-je digne de vous en parler ?

MÉLISSINDE

Parlez-m'en.

— Vous l'aimez donc beaucoup?

BERTRAND

Je l'admire et je l'aime.

Quand il arriva dans Aigues-Mortes, si blême,
Et déjà condamné par son vieux mire, quand
Je sus que vers la mort certaine s'embarquant,
Ce mourant amoureux d'une reine inconnue
N'avait qu'un but : ne pas mourir sans l'avoir vue,
Une admiration soudaine m'enflamma,
J'allai le voir...

MÉLISSINDE, vivement.

Et tout de suite, il vous aima?

BERTRAND

Je l'aimai tout de suite, et j'entrai dans son rêve ;
Je devins son ami, son frère, son élève ;
On blâma son idée, — on n'y comprenait rien ! —
Alors, moi, je voulus le suivre...

MÉLISSINDE

Oh, ce fut bien !

BERTRAND

Clémentine, tout d'abord, nous fut la traversée,
Et, tandis que vers vous voguait la nef bercée,
Il me faisait, du matin rose au couchant roux,
Répéter les beaux vers qu'il composait pour vous.

MÉLISSINDE

Vous deviez bien les dire avec votre voix chaude !

BERTRAND

Roland fut amoureux, certes, de la belle Aude,
Tristan le fut d'Iseult, et Flor de Blanchefior,
Mais Rudel le fut plus de Mélissinde encor !
Rudel poussa l'amour aux dernières outrances !
Ah, ses plaintes, ses pleurs, ses prières, ses transes,
La nuit, quand je restais à veiller près de lui !

MÉLISSINDE

C'était donc toujours vous qui le vieilliez la nuit ?

BERTRAND, debout, avec lyrisme

Le voyage, comment, femme, te le décrire,
 De cet agonisant cinglant vers ton sourire ?
 Oh ! nous crûmes bientôt, tant la nef fit de bonds,
 Que nous serions sur mer d'éternels vagabonds !
 Notre coque craquait, vagues, à votre attaque,
 Et l'on eût dit la nef du propre roi d'Ithaque !
 Mais le mourant vivait, soutenu par sa foi,
 Et son rêve gagnait les autres, après moi.
 Parfois une éclaircie. Alors, un port nous tente.
 Quelque île blonde, au loin, nous sourit, invitante ;
 On voudrait l'y descendre un peu parmi les fleurs ;
 Il refuse ; et bientôt sous les rudes souffleurs
 La nef repart ! Mais tout à coup le vent s'accoise :
 On rame !... et l'on rencontre une barque turquoise !...
 On se bat, on la coule, on passe ; on rame ! Enfin
 A tant de maux soufferts vient s'ajouter la faim ;
 Nos hommes ne sont plus que des spectres étranges ;
 Nos mâts sont des tronçons ; nos voiles sont des franges ;
 Plus d'espoir ; Rudel meurt ; soudain : Terre ! Ah, songez !...

MÉLISSINDE, frémissante.

Ah, je songe que tu courus tous ces dangers !

BERTRAND, surpris,

Moi ?

MÉLISSINDE, vivement essayant de se reprendre.

Toi. Pour lui, — pour lui — permets donc que j'en sente
 La beauté, que j'en sois, pour lui, reconnaissante !...

BERTRAND

Madame !...

MÉLISSINDE

Peux-tu donc être modeste au point
 De vouloir que ton cœur ne s'aperçoive point ?
 Tu fus un chevalier loyal, un ami rare...

Et je vais, ma galère, ordonner qu'on la pare...
... Je viens... je viens...

(Mouvement de Bertrand.)

Mais plus une parole!... Oh! Dieu!

(Elle sort, dans le trouble, précipitamment.)

SCÈNE IV

BERTRAND, puis SQUARCIAFICO

BERTRAND

Elle vient. — Ce refus n'était qu'un cruel jeu!...
Ah, serait-ce que même à ceux que la mort presse
Elles veulent rester féminines? Serait-ce
Qu'il faut même apporter, barbare selon l'art,
Au bonheur d'un mourant quelque habile retard?

(Se tournant vers la fenêtre.)

Pauvre ami, qui l'attends comme on attend un ange,
Tu mourras donc heureux, Joffroy Rudel!

SQUARCIAFICO, qui est entré sur ces mots.

Qu'entends-je?

Joffroy Rudel, ce n'est pas vous?

BERTRAND

Moi?

SQUARCIAFICO

Diavolo!

Mais tous mes beaux espoirs, alors, sont à vau-l'eau!

BERTRAND

Vos espoirs?

SQUARCIAFICO

Oui, voyant ta fière tête brune,
Je m'étais dit : c'est lui! Nous tenons la fortune

BERTRAND

La fortune?

SQUARCIAFICO

Mais oui. Je m'étais dit : voilà
Ce poète de qui l'amour nous affola !
Il arrive en vainqueur, se fait un jeu d'occire
L'affreux gardien : on va l'épouser, ce beau sire !

BERTRAND

Hein ?

SQUARCIAFICO

Et c'était parfait !... Manuel et les siens
Détestent les Génois et les Vénitiens.
Ah ! s'ils régnaient, les temps seraient durs pour les nôtres !
Pourtant, que voulons-nous ? Peu de chose, nous autres !
Qu'on laisse notre ville aller comme elle allait !
Un poète, c'était le roi qu'il nous fallait !
Nous nous serions chacun occupés, dans nos sphères,
Il aurait fait des vers ; nous autres les affaires.
C'était parfait ! Sur le trône, deux amoureux !
On se serait chargé de gouverner pour eux.
Ils n'auraient pas, feignant un zèle qui redouble,
Voulu nous empêcher...

BERTRAND

De pêcher en eau trouble.

SQUARCIAFICO

Oui, de... Mais non, voyons, tu me comprends !

BERTRAND

Très bien.

SQUARCIAFICO

Rudel meurt. Ce voyage alors ne sert à rien !

BERTRAND

A rien ! — Noble aventure, élan d'une grande âme,
Vous auriez dû servir à quelque chose !

SQUARCIAFICO

Dame !

BERTRAND, à lui-même.

Ils ont compris pourtant, les humbles mariniers !
Mais lui, ce traquant, ce dernier des derniers,

Dans sa laide cervelle étroite et mercantile,
 Déshonorait l'idée en la rendant utile!
 Aussi pur, aussi grand que soit ce que l'on fit,
 Il y aura des gens pour y chercher profit!
 Peut-on donc tout souiller par un calcul infime?
 — Ah! que n'entendez-vous ceci, frère Trophime!...

SQUARCIAFICO

Penser que ce maudit Manuel que je hais
 Épousera bientôt...

BERTRAND, violemment.

Oh! pour cela, jamais!

SQUARCIAFICO, à part.

Tiens! tiens!

BERTRAND

Non, jamais ce barbare, je le jure,
 N'étreindra la fragile et rare créature!

SQUARCIAFICO, à part.

Pourrait-on relever notre combinaison?

(Haut.)

Pauvre Rudel, il meurt plus tôt que de raison!

(Bertrand plongé dans ses réflexions n'a pas l'air d'entendre. — Squarciafico se rapproche.)

Elle l'eût épousé, certe, aimant les poètes

Et les Francs; il était les deux, — comme vous êtes! —

Puis ce fameux voyage était d'un sûr effet,

— Voyage que d'ailleurs, aussi, vous avez fait! —

Mais il meurt. C'est le sort! L'homme passe trop vite.

De ce qu'il accomplit jamais il ne profite.

Au moment de toucher la prime, il est mourant.

— L'affaire réussit au second qui la prend.

BERTRAND

Oh! ce mât! Si j'allais voir flotter à sa cime

L'affreux signal de mort!..

SQUARCIAFICO, se rapprochant de lui.

Enfant! enfantissime!

Qui parle pour un autre, et pour un mort, pouvant

— Oh! si facilement! — parler pour un vivant!

BERTRAND se retourne et le regarde. — Squarciafico recule.
Tu dis?

SQUARCIAFICO

Rien.

BERTRAND, le saisissant à la gorge.
Misérable!

SQUARCIAFICO, se dégageant
Hé! là! J'admire comme
Vous me remerciez de mes conseils, jeune homme.

BERTRAND
Ah! je t'écraserai!..

SCÈNE V

LES MÊMES, MÉLISSINDE, SORISMONDE, LES FEMMES
DE MÉLISSINDE portant son manseau, son diadème et son sceptre.

MÉLISSINDE

Quel est ce bruit?

BERTRAND, à Squarciafico.

Serpent!

SQUARCIAFICO

Serpent! soit! — Mais qui veut m'écraser s'en repent!

BERTRAND

De ta vile piqûre au talon, je n'ai cure!

SQUARCIAFICO

Je la ferai peut-être au cœur, cette piqûre!

MÉLISSINDE, s'avancant frémissante.

Mon hôte menacé par toi, fourbe éhonté!
Sois donc avant demain sorti de ma comté!
Et si dans Tripoli tu te trouves encore
À l'aube, tu seras mis en croix à l'aurore!

SQUARCIAFICO

Banni!... Mais c'est la ruine!

(A Bertrand.)

Et pour toi! — Tu verras!...

Je saurai me venger!

(En sortant.)

Ces Français, quels ingrats!

MÉLISSINDE, à Bertrand.

Vous voyez, j'ai banni cet homme pour vous plaire.

BERTRAND

Cet homme avait, cet homme...

MÉLISSINDE

Il vous mit en colère.

Cela suffit. Mais nous partons dans un instant.

Descendez et voyez si ma galère attend,

Si mes nochers... Allez...

(Bertrand la regarde un moment comme égaré, puis sort brusquement.)

SCÈNE VI

MÉLISSINDE, SORISMONDE, LES FEMMES *un moment.*

MÉLISSINDE, à Sorismonde, nerveuse.

Donne mon diadème!

Ne m'ayant jamais vue, oh, bien sûr, ce qu'il aime,
 C'est la Princesse, en moi! — Par conséquent je dois
 Apparaître en Princesse, avec mon sceptre aux doigts! —
 Donne mon sceptre! — Hélas! je me soutiens à peine! —

(Elle essaye de mettre son manteau, puis le rend à ses femmes.)

Descendez ce manteau qui m'est une géhenne
 Dans la galère... Allez! Allez vite! — Toujours
 Plus lourds, ces cabochons, ces ors, toujours plus lourds! —
 Au moment d'arriver, je reprendrai ces pierres!

(Les femmes sortent emportant tous les insignes. A Sorismonde.)

Crois-tu qu'il me faudra lui fermer les paupières?

SORISMONDE

Ce spectacle à vos nerfs émus sera malsain.

Envoyez votre prêtre ou votre médecin!

MÉLISSINDE

Ah! tes façons d'arranger tout sont désinvoltes!...
C'est vrai que cependant j'ai d'obscures révoltes
A m'en aller vers lui, blême, prêt au tombeau,
Au lieu de garder l'autre ici, vivant et beau!

SORISMONDE

Défaites donc un lien chimérique, madame!
Restez et reprenez votre liberté d'âme!
Puisque vous aimez l'autre, — eh! qui vous interdit?...

MÉLISSINDE

J'aime l'autre? — Ah! c'est vrai, c'est vrai, je te l'ai dit!

SORISMONDE

Cet amour vous désole. Et moi, j'en suis ravie,
Car vous sortez du rêve et rentrez dans la vie!

MÉLISSINDE

Hélas! la sœur des lys en est-elle donc là,
Pour le premier qui, jeune et viril, lui parla?...

SORISMONDE

La nature, madame, a de telles revanches!

MÉLISSINDE

Parce que j'ai tenu ses mains mâles et blanches
Qui, froides, ont repris, dans mes mains, leur chaleur...

SORISMONDE

Et parce que son front était beau de pâleur...

MÉLISSINDE

Et parce que son souffle!... Oh! non, pas pour ces choses!
Mais parce que d'abord je l'ai pris pour... Tu l'oses
Soutenir à toi-même, ô folle! Comme si
Ce n'était pas l'amour qui t'abusait ainsi?
Oui, sitôt qu'il nomma de sa voix grave et tendre
Celui que j'espérais sans plus oser l'attendre,
Mon cœur, impatient d'un prétexte à saisir,
Désira qu'il le fût, et crut à son désir!

SORISMONDE

C'est clair.

MÉLISSINDE

Que j'eusse appris jadis avec ivresse
Que mon rêveur tentait de joindre sa princesse !
Et maintenant il vient, ce prince malheureux,
Il vient, et les dangers qu'il encourt sont affreux,
Il vient, et meurt d'avoir voulu venir, et celle
Qu'il réclame en mourant, doute, hésite, chancelle
Et douloureusement cherche à se dégager,
Parce qu'il a trop bien choisi le messager !

SORISMONDE

Eh, oui!...

MÉLISSINDE

Trop bien choisi ! Comprends-tu, Sorismonde,
Pourquoi, si brun, il a parfois la voix si blonde,
Et si fier, dans son œil timide et triomphant,
L'irrésolution charmante d'un enfant ?
— Qu'à frapper l'orgueilleuse, Amour, tu fus rapide !

SORISMONDE

Vous aimez. Donc, restez. La raison...

MÉLISSINDE

Est stupide !

La raison est stupide et ne croit qu'au normal,
Et n'admet que le bien tout bien, le mal tout mal !
Ah, il y a pourtant bien des mélanges troubles !
Il y a bien des cœurs désespérément doubles !
Celui dont si longtemps mes rêves furent pleins,
Celui qui meurt pour moi, je l'aime, je le plains,
Et l'autre je l'adore ! et ma souffrance est telle
Qu'il me semble, mon âme, entre eux, qu'on l'écartèle !

SORISMONDE

Faites donc sur la nef une apparition,
Et vous pourrez après...

MÉLISSINDE

Conciliation

Que ta raison devait proposer ! Ruse indigne !
A ce vil dénouement, que, moi, je me résigne ?
Faire mourir Joffroy Rudel entre mes bras
Et revenir avec son ami, n'est-ce pas ?

Ah ! c'est bien le conseil que doit donner le monde.
Non, pas cela ! Rien de médiocre, Sorismonde !
Pas de bonheur au prix d'un compromis commun !
J'ai rêvé d'un amour sublime, j'en veux un :
Si par l'étrangeté mystique il n'est sublime,
Qu'il le soit par l'orgueil partagé d'un grand crime !

SORISMONDE

Qu'allez-vous chercher là d'encore trop subtil ?

MÉLISSINDE

S'il se savait aimé, Bertrand, que ferait-il ?

SORISMONDE

Ah, je comprends...

MÉLISSINDE

Voilà ce qui surtout me tente.

SORISMONDE

Vaincre sa loyauté, — peut-être résistante ?

MÉLISSINDE

Eh bien, oui, ce serait un atroce succès.
Mais quelle n'a rêvé de ces cruels essais ?
Oui, quelle femme un peu digne du nom de femme ?
Qu'on doit l'aimer celui que l'on rendit infâme
Et qu'il faut consoler de ce qu'il fit pour nous !
Hommes, qu'à notre cœur, ce doit donc être doux
De voir humilié pour nous d'une bassesse
Ce misérable honneur dont vous parlez sans cesse !
Quelle ne s'est sentie, ainsi que je me sens,
Le désir d'être la mauvaise aux yeux puissants,
Brisant d'une vertu la marche triomphale,
— La Dalila, pas tout à fait, non, mais l'Omphale ?
Garrotter un héros d'un seul cheveu d'or fin !
Quelle est celle de nous qui ne serait, enfin,
Heureuse de tenir en ses bras un Oreste
Dont le Pylade meurt, qui le sait, — et qui reste !

SCÈNE VII

MÉLISSINDE, BERTRAND

BERTRAND, entrant.

Votre éclatante nef, toute parée, attend,
Et déjà les nochers...

MÉLISSINDE, à elle-même.

Horriblement tentant.

(Bertramonde s'est éloignée et sort.)

BERTRAND

Pourquoi me regarder de ces larges yeux vagues ?
Pourquoi tourmentez-vous avec fièvre vos bagues ?

MÉLISSINDE

Peut-être ai-je un motif qui me rend importun
De vous suivre là-bas...

BERTRAND, vivement.

Vous n'en avez aucun !

MÉLISSINDE

Pourtant, je tempore encore, et je frissonne...
— Et si j'aimais quelqu'un ?

BERTRAND, violemment.

Non, vous n'aimez personne !

MÉLISSINDE

Il a bien dit cela ! — Mais hélas ! c'est ainsi :
J'aime, et c'est l'amour seul qui me retient ici.

BERTRAND, bondissant.

Vous en aimez un autre !... Ah ! — Qui ? — Je tuerai l'homme !

MÉLISSINDE

Vous ne le tueriez pas sachant comme il se nomme.

BERTRAND, hors de lui.

Son nom, dites-le moi !

MÉLISSINDE

Faut-il ?

BERTRAND

Oui !

MÉLISSINDE, marchant sur lui avec langueur.

Faut-il ?

BERTRAND, reculant épouvanté.

Non !

Ne dites pas son nom ! Ne dites pas son nom !
Car si c'est celui-là...

(Tirant son épée.)

Lui, surtout, je le tue !

MÉLISSINDE

Oh ! ne vous frappez pas, puisque je me suis tue !

BERTRAND, laissant tomber son épée.

Je suis un chevalier déloyal.

MÉLISSINDE

Votre honneur

Est sauf.

BERTRAND

Non ! — Car je viens d'éprouver du bonheur !

MÉLISSINDE

Ah, je suis fière alors de votre félonie !

BERTRAND

Mais je ne peux pas être un voleur d'agonie !
Va vers le malheureux ; ton cœur n'est pas mauvais !

MÉLISSINDE

Et c'est pourquoi je n'y vais pas. Car si j'y vais !...
Je tremble que mon cœur s'attendrisse et se laisse
Reprendre à quelque idée absurde de noblesse !
Pourrai-je devant lui me défendre d'émoi ?
Je l'ai longtemps aimé, Bertrand, comprenez-moi...
Il était, — je le sens, hélas ! et j'en soupire ! —
Mon âme la meilleure, et vous êtes la pire !
Pour pouvoir être à vous, à toi, je ne veux pas

Voir les yeux de Rudel ! Je n'irai pas là-bas !
A moins que maintenant vous n'insistiez encore !

BERTRAND

Ah, que sais-je ?... Je veux... Rudel... Je vous adore !
— Non, détourne de moi ce regard de langueur !...
Ce vitrail ouvert là, sur la mer, me fait peur.

MÉLISSINDE court au vitrail, le ferme brusquement et s'y adosse

Eh bien, il est fermé !... Là, je t'ai, je te garde.
Fermé, te dis-je, et plus jamais on n'y regarde !
Ignorons ! N'est-on pas très bien dans ce palais ?..
(Elle descend vers lui.)
Il y a des parfums dans l'air, respirons-les !
De ce palais jamais, jamais plus tu ne bouges.
Tu vois, on a jonché de chaudes roses rouges
Le sol fleurdelisé ce matin de lys froids.
— Le vitrail est fermé, te dis-je, plus d'effrois ! —
J'ai renié la pâle fleur des songeries
Pour la fleur amoureuse ; il faut que tu souries !
Va, nous ne saurons rien, et comment saurions-nous ?
Nous n'interrogerons personne. A mes genoux
Tu vivras. Rien n'est vrai d'ailleurs que notre étreinte.
Quel remords aurions-nous, et quel sujet de crainte ?
Qui donc nous a parlé d'une nef, d'un Rudel ?
Personne ! Rien, sinon notre amour n'est réel !
Derrière ce vitrail, la rive d'or s'échancre
D'un golfe bleu, tout bleu, sans une nef à l'ancre !
Un jour, dans bien longtemps, quand nous le rouvrirons,
Ce vitrail, de nos peurs absurdes nous rirons,
Car nous ne verrons rien ! Et quelle est cette histoire,
D'une voile qu'on doit hisser d'étoffe noire ?
C'est un conte, Bertrand ! — Le vitrail est fermé ! —
Ne pense à rien, ne pense à rien, mon bien-aimé !
Et pourquoi supposer quelque chose d'horrible
Derrière ce vitrail ? Il n'a pas l'air terrible.
Tu vois, il rit, avec de l'or et de l'email...

BERTRAND

Vous ne pouvez que me parler de ce vitrail.

MÉLISSINDE

Mais c'est faux. Je ne peux vous parler. — Oh ! je t'aime.
Je ne veux te parler que de toi, de moi-même...
Comme à ton large col cette agrafe est d'un bel
Effet. Qui t'a donné cela ?

BERTRAND

Joffroy Rudel.

MÉLISSINDE

Eh bien ! quoi ! tu n'as qu'à l'arracher !...

BERTRAND

O mon frère,

C'est avec tes bijoux que j'ai plu !

MÉLISSINDE

Pour me plaire,

Tu n'avais qu'à venir dans ton justaucorps brun
Souillé, troué, sentant la bataille et l'embrun,
Avec ton air de jeune aventurier farouche,
Et ton col aurait eu pour agrafe ma bouche.
Ne te recule pas. Donne tes yeux charmants.
Quand ton regard me fuit, tu sais bien que tu mens.
Tu sais bien...

BERTRAND

Je sais bien que ta voix me pénètre...

(La fenêtre s'ouvre brusquement comme sous une rafale.)

MÉLISSINDE

Ah ! le vent de la mer a rouvert la fenêtre !...

BERTRAND

La fenêtre est rouverte.

MÉLISSINDE

Allez la fermer !

BERTRAND

Non !

J'aurais trop peur de voir la voile à l'horizon !

MÉLISSINDE

On détourne les yeux, et puis on ferme vite.

BERTRAND

Non ! je regarderais, je le sens !

MÉLISSINDE, se levant pour aller à la fenêtre en rasant le mur.

On évite

De se trouver en face... et l'on approche, ainsi !...

(Au moment d'arriver, elle hésite, n'ose pas la fermer, recule à pas lents, toujours rasant le mur, et vient tomber à côté de Bertrand, sur le divan.)

Eh bien ! restons ici !... l'on ne voit rien d'ici ;
Ensevelissons-nous dans notre amour profonde,
Et faisons comme tous les heureux de ce monde !

BERTRAND

Ah ! que dis-tu ?

MÉLISSINDE

Je dis que ceux qui sont heureux
Ont tous cette fenêtre ouverte derrière eux,
Et sentent tous, au froid qui leur souffle sur l'âme,
Qu'ouverte derrière eux la Fenêtre réclame !
Mais tous restent blottis, refusent d'aller voir :
Car ils verraient la nef d'un douloureux devoir,
Les appelant loin du bonheur qui les accroche,
Ou bien, s'il est trop tard, ils verraient le reproche
De tes plis noirs flottant obstinément, remords !
Aussi, dans leurs coussins blottis, ils font les morts,
Tous, ils veulent garder le cher bonheur, le rêve
Qu'un seul regard jeté par la fenêtre enlève,
Tous veulent ignorer s'ils sont des assassins !...
Faisons comme eux : restons dans les lâches coussins !

(Elle l'enlace et se renverse avec lui dans les coussins.)

BERTRAND

Oui, restons. Mais hélas, hélas, ô pauvre femme,
Le pouvons-nous ? Hélas, ai-je l'âme, as-tu l'âme
Qu'il faudrait pour cela, pour être heureux ainsi ?
Ah ! nous ne sommes pas de ces gens-là !

MÉLISSINDE

Mais si !

Je t'aime !

On entend un tumulte joyeux monter par la fenêtre.)

BERTRAND, tressaillant.

Qu'est cela ?

MÉLISSINDE

Mais, rien, rien, les tapages
Sur la terrasse, là, des valets et des pages.

DES VOIX, au dehors.

Un... trois... huit !

MÉLISSINDE

Ce n'est rien, te dis-je, écoute-les.
Ils viennent là, souvent, jouer aux osselets.

LES VOIX

Tra la ! — Qu'il fait beau !

BERTRAND

Mélinde, je t'aime !
Quelle fée a prévu dans ton nom de baptême,
Dis tes cheveux de miel, et tes lèvres de miel ?

LES VOIX

La mer est belle !... — Oh ! Oh ! regardez !

BERTRAND, tressaillant.

Juste ciel !

Quoi ? Que regarde-t-on ?

MÉLISSINDE

Mais, au loin, quelque chose !

UNE VOIX

Voyez-vous cette nef ?

BERTRAND

C'est de la nef qu'on cause !

MÉLISSINDE

Eh bien, n'écoute pas !

BERTRAND

Je ne peux pas. Ces voix...

MÉLISSINDE

Moi, je n'écoute rien !... Ah ! qu'ont-ils dit ?

BERTRAND, avec un geste découragé.

Tu vois

MÉLISSINDE

Il n'est pas qu'une nef ! Pourquoi donc aller croire ?

UNE VOIX

Oui, regardez, ils ont hissé la voile noire !

(Mouvement de Méliissinde et de Bertrand.)

UNE VOIX

Je descends jusqu'au port ! — Les autres, venez-vous ?

(Bruit de voix et de pas qui s'éloignent. Bertrand et Méliissinde, sans oser plus se regarder, se séparent, lentement. Un très long silence.)

MÉLISSINDE, enfin, d'une voix à peine saisissable.

Eh bien ?

BERTRAND

Eh bien ! quoi ?... rien !...

(Il prend machinalement l'écharpe de Méliissinde restée sur les coussins et la respire.)

Ce parfum est très doux.

Que me disiez-vous donc que c'était, tout à l'heure ?...

MÉLISSINDE

Oui... je... De l'ambre.

BERTRAND

Votre écharpe... Je l'effleure
Des lèvres; votre écharpe...

(S'abaissant comme une masse avec des cris terribles et des sanglots.)

Ho! ho! ho!... C'est fini!
Mort!.. Il est mort! lui mort! mon frère! mon ami!
C'est fini! Qu'ai-je fait? Sans le bonheur suprême
Qu'il rêvait! Qu'ai-je fait? Qu'avez-vous fait vous-même?

MÉLISSINDE

C'est affreux. Mais du moins, maintenant, je vous ai.

BERTRAND

Oui, vous avez un traître, oh! le digne épousé!

MÉLISSINDE

Mais traître par amour, n'est-il pas beau de l'être?

BERTRAND

Ah! je n'ai même pas la beauté d'un grand traître!
Je suis, non le héros de qui le crime est fier,
Mais l'enfant qu'amollit chaque douceur de l'air,
Le faible cœur dont l'existence à la dérive
N'est qu'une trahison incessante et naïve!
Mais me faire trahir, c'est trop facile, moi!
J'appartiens tout entier au plus récent émoi.
Oui, je fus ce matin héroïquement brave,
Et puis, voilà!... pour un parfum, je suis esclave!
Le moment me possède! Oh! je me connais bien.
Vous m'avez, dites-vous? M'avoir, c'est n'avoir rien!
C'est avoir un jouet de la brise, un poète
Instable, une eau fuyante où l'heure se reflète!

MÉLISSINDE

Bertrand, vos remords vous égarent...

BERTRAND

Mes remords
Prouvent que je ne suis pas même de ces forts

Qui, le crime achevé, s'en font une noblesse !
Mes remords, c'est encore et toujours ma faiblesse !
Mais je suis le dernier des misérables, mais
Soit en bien, soit en mal, je n'achève jamais !
Oui, j'ai de beaux élans ; je promets ; ma voix vibre ;
Mais de persévérer, je ne suis jamais libre !
— Oh ! ce long dévouement pour trahir à la fin !
Ce crime, pour après s'en repentir en vain !

MÉLISSINDE

Bertrand...

BERTRAND

Ah ! puisses-tu, souffrant de ta méprise,
Me mépriser autant que, moi, je me méprise,
O toi, qui par ton art circéen et subtil
M'as perdu, qui pour un caprice...

MÉLISSINDE, atterrée.

Que dit-il ?

N'a-t-il vu qu'une femme en moi, qui s'est offerte ?
Et n'a-t-il pas au crime, au remords, à la perte
De l'honneur, aperçu de compensation
Dans une entière et très altière passion ?
Seule je suivais donc mon rêve grandiose ?...
— Et nous fîmes, voilà pourquoi, l'horrible chose !

BERTRAND, hors de lui.

Oui, c'est elle qui m'a perdu, c'est elle !...

(Tombant à genoux et pleurant.)

Non,

Je n'ai pas dit cela ! Ho ! pardonne ! Oh ! pardon !
Après ce que j'ai fait, j'ai besoin de tes lèvres !
C'est impossible, après cela, que tu m'en sèvres !
Il faut à mes remords tes cheveux pour linceul.
Je ne veux plus, je ne peux plus demeurer seul.

MÉLISSINDE

Non, trop tard ! Laissez-moi ! Quels sentiments infimes !
— Voilà pourquoi, la chose horrible, nous la fîmes ! —

Mais puis-je t'accabler, malheureux, quand sur moi
 Je suis déçue, hélas, encor plus que sur toi !
 Que l'oubli dans tes bras était donc peu suprême,
 Et comme je restais divisée en moi-même !
 Hélas ! grande inquiète, ô mon âme, où, comment,
 Connaitras-tu jamais l'entier rassasiement ?
 Éternelle assoiffée, affamée immortelle,
 Le pain, où donc est-il ? La source, où donc est-elle ?

BERTRAND

Tout est fini.

MÉLISSINDE

Fini.

BERTRAND

Mélinde...

MÉLISSINDE

Bertrand...

BERTRAND

Et penser ce qu'il a dû souffrir en mourant !

MÉLISSINDE, allant vers la fenêtre.

Grâce, cher mort trahi, ne prends pas de revanche.
 J'irai chercher ton corps...

(Avec un grand cri.)

Bertrand ! la voile est blanche !

BERTRAND

Dieu !

MÉLISSINDE

Mais on a parlé...

BERTRAND, qui a couru au vitrail.

De la voile de deuil
 De ce vaisseau qui fuit, emportant le cercueil
 Du Chevalier aux Armes Vertes à Byzance !
 Oh ! mais à notre nef qui, là-bas, se balance,
 La voile est blanche encor !

MÉLISSINDE

Blanche sur le ciel bleu !
Blanche comme un espoir de pardon ! Oh ! mon Dieu,
Prolongez la blancheur encor de cette voile,
Car cette voile blanche est ma suprême étoile !
Devoir dont vainement on étouffe l'appel,
Je viens vers toi ! Je viens vers toi, Joffroy Rudel !
Oui, je viens ! Et tu m'es à cette heure dernière
Plus cher de tout le mal que j'ai failli te faire !

(Elle sort.)

RIDEAU

QUATRIÈME ACTE

Même décor qu'au premier acte. Jour de rose et d'or qui précède le coucher du soleil. — Joffroy Rudel, à la même place, sur son grabat, au fond. Plus livide que le matin, les yeux toujours fixés sur la terre, complètement immobile. A côté de lui, l'observant, maître Erasme. Agenouillé, la tête enfouie dans ses mains, au pied du grabat, frère Trophime. A droite, à gauche, les marinières très exaltés contre Squarciafico, qui, les bras croisés, debout au milieu la scène, tourné, tête nue, vers Joffroy Rudel, achève de parler. Murmure violent. Le pilote retient les marinières qui veulent se jeter sur lui.

SCÈNE PREMIÈRE

JOFFROY RUDEL, FRÈRE TROPHIME, ÉRASME, SQUARCIAFICO, LES MARINIERS : BRUNO, BISTAGNE, MARRIAS, PÉGOFAT, TROBALDO, FRANÇOIS, ETC.

SQUARCIAFICO

Voilà ce que j'avais à vous dire!... Elle l'aime,
Il l'aime!... Et leur retard s'explique de lui-même!

LES MARINIERS

Assez! — Baïllonnez-le!

(Joffroy Rudel ne détourne pas les yeux de la terre — et pas un muscle ne tressaille sur son visage.)

LE PATRON, aux marinières.

Laissez-le parler!

LES MARINIERS

Chut!

Le lâche! — Il veut tuer le prince! — Dans quel but?..

SQUARCIAFICO, parlant au Prince.

Oui, votre ami Bertrand...

PÉGOFAT

Tu mens!

SQUARCIAFICO

Non ! La Princesse...

BRUNO

La Princesse ! jamais !

FRANÇOIS

C'est faux !

LE PATRON

Mais qu'on le laisse

Parler !

Jeffroy Rudel n'a pas tressailli, et ses yeux regardent toujours au loin.

SQUARCIAFICO, plus fort.

Donc le félon...

BISTAGNE

C'est toi !

SQUARCIAFICO

Mais ils sont fous !

Oui, là-bas, elle et lui, Prince ! m'entendez-vous ?

Tandis que votre cœur s'obstine à les attendre...

ÉRASME

Le prince ne peut plus, messire, vous entendre.

SQUARCIAFICO

Ah ! ce serait pourtant un supplice bien grand,
Pour l'autre, de savoir que le prince, en mourant,
A tout su ; ce serait le supplice le pire !

ÉRASME

Le prince ne peut rien entendre, ni rien dire.

Il ne garde de vie encor que dans les yeux.

SQUARCIAFICO

Oh ! mais il faut qu'il sache !...

ÉRASME

Il n'entend plus.

FRÈRE TROPHIME, levant le regard au ciel.

Tant mieux !

SQUARCIAFICO, au patron.

O rage! — Vous, du moins, si l'hypocrite fourbe
Ose ici revenir, et s'il pleure, et s'il courbe
Faussement le genou devant le mort trahi,
Dites-lui que Rudel l'a méprisé, haï,
Maudit, et qu'il a pu, quand j'ai parlé, m'entendre!

LE PATRON, aux marinière, montrant Squarciafico.
Je vous livre cet homme, et vous pouvez le pendre.

SQUARCIAFICO

Comment?

LES MARINIERS

A mort! menteur! Blasphémateur!

PÉGOFAT

Jamais

La Princesse n'eût fait cela!

SQUARCIAFICO

Mais...

BRUNO

Pas de mais!

Nous n'admettons jamais qu'on touche à la Princesse.

FRANÇOIS

Elle viendra!

BISTAGNE

C'est sûr!

TROBALDO

On en a la promesse

De messire Bertrand!

SQUARCIAFICO

Écoutez... puis après...

PÉGOFAT

Ah! vous devez avoir de fameux intérêts
A faire ce mensonge!

SQUARCIAFICO

Oh! mais quelles cervelles!

QUATRIÈME ACTE

81

BRUNO

Ah ! tu viens apporter des mauvaises nouvelles ?

SQUARCIAFICO

Mais...

MARRIAS

Tu viens arracher aux malheureux l'espoir ?

SQUARCIAFICO

Mais...

FRANÇOIS

Tu viens dire à ceux qui vivent pour la voir,
Qu'ils ne la verront pas?...

SQUARCIAFICO

Mais...

PÉGOFAT

Ta malice couvre

De bave notre idole à tous !

SQUARCIAFICO

Mais je vous ouvre

Les yeux !

TROBALDO

Si nous voulons les garder fermés, nous !

SQUARCIAFICO

Vous êtes fous !

JUAN

Et si nous voulons être fous !

FRANÇOIS

Ah ! tu veux nous ôter la Princesse lointaine !
C'est bon, c'est bon, on va te suspendre à l'antenne !

PÉGOFAT

Non ! lui hacher le col !

BRUNO

Non ! des supplices lents !

FRANÇOIS

Nous leur coupons le pied, nous autres, Catalans !

SQUARCIAFICO

Oh ! oh !

BISTAGNE

Arrachons-lui la langue !

SQUARCIAFICO, d'une voix mourante

Ah !

TROBALDO

Les narines !

SQUARCIAFICO

Non !

PÉGOFAT

Faisons-lui comme on leur fait dans les marines
Du Nord ! — Clouons au mât sa main, en y plantant
Un couteau bien tranchant, dans la paume, au mitan ;
Puis, lui-même, il devra, sous le fouet, sans coup brusque,
Retirant doucement sa main, se l'ouvrir jusque
Vers l'entre-deux des doigts !

SQUARCIAFICO

Moi, ma main ? — Non, pitié !

PÉGOFAT, tranquillement.

Quelquefois on en laisse au mât une moitié.

SQUARCIAFICO, se débattant.

Mais je suis citoyen de Gène !

(Tous les mariniers s'écartent de lui.)

BRUNO

Hein ?

FRANÇOIS

Oh !

BISTAGNE

Ah !

TROBALDO

Diable !

PÉGOFAT

Qu'allions-nous faire là, nous, d'irréparable ?
... Messire est citoyen de Gène !

(Tous s'inclinent devant Squarciafico.)

QUATRIÈME ACTE

83

SQUARCIAFICO, rassuré et gouailleur.

Ah! ah!

(Promenant un regard assuré autour de lui

Génois!...

(Tous saluent de nouveau.

BRUNO, se relevant.

alors!...

(Changeant brusquement de ton et empoignant Squarciafico au collet.

Je m'en soucie autant que d'une noix.

SQUARCIAFICO, ahuri.

Hein?

FRANÇOIS, le poussant vers le plat bord pour le précipiter.

A l'eau donc, Génois, et nage jusqu'à Gène!

SQUARCIAFICO

Au secours!

FRÈRE TROPHIME, accouru.

Non! C'est suffisant!

PÉGOFAT

Prière vaine!

Il peut nager, il n'est pas cousu dans un sac!

SQUARCIAFICO, se cramponnant au bord.

J'ai de l'argent...

LES MARINIERS

A l'eau!

SQUARCIAFICO

J'ai de l'or... Je vous...

MARRIAS

Flac!...

(On le jette à l'eau.)

FRÈRE TROPHIME

Où'avez-vous fait?

BRUNO

Noyé, dans la fleur de son âge.

FRANÇOIS. à frère Trophime.

Laissez! C'est un méchant! Il sait nager!...

LA PRINCESSE LOINTAINE

LA VOIX DE SQUARCIAFICO, railleuse au dehors.

Je nage!

BISTAGNE

Eh bien! attends!

(Il prend un arc, le bande, et vise.)

FRÈRE TROPHIME

Non! non!

LES MARINIERS

Si!... Vise bien!

(Tout le monde est porté à droite et penché pour suivre des yeux Squarciafico. Érasme seul est resté à côté de Joffroy Rudel qui n'a pas paru soupçonner cette scène.)

ÉRASME

Holà!

Le Prince! Regardez! Je ne sais ce qu'il a!

(Tout le monde se retourne et l'on voit Joffroy Rudel, dont la main s'est lentement soulevée et montre au loin quelque chose.)

FRÈRE TROPHIME

Il a vu quelque chose!

PÉGOFAT

Il montre quelque chose!

BRUNO

Oh! mais il a raison! Voyez-là-bas! C'est rose!
C'est doré! Cela vient!

FRANÇOIS

Oh! mais il a raison!

On voit venir sur l'eau toute une floraison.

(Une bouffée de musique arrive.)

BISTAGNE

Noël! Car le Génois a menti, par cautèle!

On n'en peut plus douter!... Des musiques!... C'est Elle!...

PÉGOFAT

Une galère en or qui lance des rayons!

BRUNO, courant comme un fou et bousculant tout le monde.

C'est Elle! Je vous dis que c'est Elle, voyons!

(Les échelles se garnissent de marinière; ils sont tous debout sur le bastingage ou grimpés dans les vergues et agitant leurs bonnets.)

QUATRIÈME ACTE

85

FRÈRE TROPHIME, tombant à genoux.

Merci de n'avoir pas permis, ô divin Père,
Qu'au moment de mourir cette âme désespère !
(La musique devient plus distincte)

PÉGOFAT

Elle approche ! Voyez les pennonceaux pourprés !

BRUNOT

La voile est de cendal vermeil !

FRANÇOIS

Tous les agrès

Fleuris !

BISTAGNE

Pareille nef en vit-on jamais une !
C'est un petit jardin suspendu que la hune !

TROBALDO

Des violettes d'amour ! Écoutez !

BRUNO

Regardez !
Jusques aux avirons qui sont enguirlandés !

PÉGOFAT

Si bien que chaque fois qu'ils relèvent leurs pales,
Ils laissent sur les flots des plaques de pétales !

LES MARINIERS

La vois-tu, la Princesse ? — Où donc est-elle ? — Elle est
Débout, sous l'écarlate en feu du tendelet !

JUAN

Qu'Elle est belle !

LE PATRON

La nef glisse vite et se berce,
Laissant traîner dans l'eau de grands tapis de Perse !

ÉRASME

Des triangles, des luths et des psaltériens.

FRÈRE TROPHIME

La reine de Saba !

LA PRINCESSE LOINTAINE

MARRIAS

Levons les bras ! Crions !

TOUS, agitant leurs bras.

Mélessinde ! — Gloire à la Princesse ! — Ho ! ho ! Vive
La Princesse ! — Noël !

ÉRASME

Qu'est-ce donc qui m'arrive ?

Ça me prend à la gorge.

(Il crie.)

Ho ! Noël !

(Se retournant vers frère Trophime.)

J'ai crié !

FRÈRE TROPHIME, lui serrant la main.

Et comme à tous, des pleurs dans vos yeux ont brillé !

LE PATRON

La galère, à tribord, va nous être agrafée !

Abattez-moi tout ça, pour qu'elle entre, la fée !

(A coups de hache, ils élargissent l'ouverture du plat bord.)

FRÈRE TROPHIME

Le prince ! Son manteau ! Vite, il faut le parer !

Transportons-le plus loin, — pour pouvoir préparer

Mélessinde à le voir. Las ! car ce pauvre prince

Est effrayant. L'œil est vitreux. Le nez se pince.

LE PATRON

La voilà !

PÉGOFAT

Tous ! jetons nos vestes sous ses pas !

(Ils font sur le pont un chemin avec les haillons arrachés de leurs épaules.)

TOUS, à voix étouffées.

Silence ! — Rangez-vous ! — Elle ! — Ne poussez pas ! —

A genoux ! — Elle ! — Chut ! — Elle !

(Un grand silence s'est fait. Les violes se sont tuées. La galère s'arrête sans bruit en en voit monter des vapeurs d'encens, et sous le tendelet, Mélessinde paraît. Elle reste un instant immobile.)

UN MARINIER, dans le silence, dit doucement.

La sainte Vierge !

(Deux esclaves sarrasins s'avancent pour dérouler au-devant de Mélessinde un riche tapis. Elle les arrête du geste, et d'une voix émue.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MÉLISSINDE, SORISMONDE, FEMMES,
ENFANTS, ESCLAVES, ETC., puis BERTRAND.

MÉLISSINDE

Non! non! Je veux marcher sur ces haillons de serge!

(Elle avance à pas très lents, regardant avec stupeur autour d'elle. — Les femmes se rangent au fond sans bruit. Les musiciens restent dans la galère. Érasme et Trophime lui cachent Joffroy Rudel qui semble évanoui, les yeux clos.)

MÉLISSINDE, bouleversée de ce qu'elle voit.

Oh! cette nef! Ces gens qui pleurent! — Rêvons-nous? —

Oh! tous ces pauvres gens qui, là, sont à genoux!

Pouvais-je imaginer une misère telle?

(Aux marinières.)

Oh! mes amis!

PÉGOFAT

C'est Elle qui dit ça, — c'est Elle!

MÉLISSINDE, avançant.

Oh! tous ces malheureux, haillonneux et hagards!

Et je mets de la joie en ces pauvres regards,

Moi? — J'adoucis ces maux! — Comme mon cœur se serre! —

Pouvais-je deviner, même au récit sincère

Que me faisait Bertrand, pouvais-je m'émouvoir?

Oh! tout ce qu'on nous dit... rien, — il faut venir voir! —

(Avec un frisson involontaire.)

Mais lui... Joffroy Rudel?...

FRÈRE TROPHIME

Madame, du courage!

Il faut vous dire, — il est si mal! — et son visage...

MÉLISSINDE

Ah!.. son visage? Eh bien, je vaincrai mon émoi!

FRÈRE TROPHIME, s'écartant et faisant écarter Érasme.

Alors... approchez-vous...

LA PRINCESSE LOINTAINE

MÉLISSINDE, voyant Rudel.

Ho ! Dieu !

(Elle glisse à genoux avec des sanglots.)

Pour moi..., pour moi!..

(Elle pleure silencieusement... Les yeux de Rudel s'ouvrent, la voient, s'agrandissent, s'illuminent, et un sourire vient sur ses lèvres.)

ÉRASME

Regardez !

MÉLISSINDE

Il sourit !... Oh ! ce sourire !... Dire...
Dire que j'aurais pu ne pas voir ce sourire !

FRÈRE TROPHIME

Nous l'avons revêtu de ses habits princiers.
Il n'a pas un instant douté que vous vinssiez.
Il n'entend, ni ne parle. On craignait que sa vue...
Mais c'est lui, le premier de tous, qui vous a vue !

MÉLISSINDE, toujours agenouillée et le regardant.

Pendant l'affreux retard pas un instant douté!...

PÉGOFAT

Non, madame !

BRUNO

Pas plus que nous, en vérité !

MÉLISSINDE

Pas plus que vous ?

LE PATRON

Morbieu, vous autres, bouches closes !

FRANÇOIS, avec force.

Même quand le Génois a raconté des choses !

MÉLISSINDE, terrifiée.

Le Génois ! — Devant lui ?

BERTRAND, qui depuis un moment a paru sur le pont.

L'infâme !... On aurait dû

FRÈRE TROPHIME, à MéliSSinde.

Il n'a rien entendu.

JOFFROY RUDEL, d'une voix faible.

Si, — j'ai tout entendu.

MÉLISSINDE, joignant les mains.

Ah ! grand Dieu ! Qu'avez-vous pu penser?... Quelle honte!...

JOFFROY, doucement.

J'ai pensé : qu'est-ce que ce méchant fou raconte ?
Oh ! mais je n'ai pas dit un mot, même tout bas !
Vous alliez arriver ! Il ne fallait donc pas
— Les mots étant comptés quand le souffle s'opprime —
En dire un seul qui ne fût pas à la Princesse.

MÉLISSINDE

Dieu !

JOFFROY

Je n'écoutais pas cet homme seulement !
Je regardais, là-bas. J'avais le sentiment
Qu'il fallait regarder là-bas, toujours, sans faute,
Que ce regard muet appelait à voix haute,
Et que sa fixité, la force de sa foi,
Irrésistiblement vous tireraient à moi,
Eussiez-vous même été, d'un charme, retenu !

MÉLISSINDE

Oh!...

JOFFROY

Et vous voyez bien que vous êtes venue.

[°] (Il aperçoit Bertrand.)

Bertrand, merci ! Ta main ?

(Bertrand, poussé par frère Trophime, s'avance et met en frissonnant sa main dans celle de Rudel.)

Toi, tu ne m'as pas cru

Capable, au seul récit d'un mauvais inconnu,
D'outrager ton cher cœur même d'une pensée ?

(Bertrand lui baise la main.)

MÉLISSINDE

Oh ! cette foi si noble...

JOFFROY

Elle est récompensée !

Vous êtes là. J'ai donc tout ce que j'ai rêvé!...

(Avec un sourire.)

La princesse est venue ; ô ma princesse, avé !

(Il ferme les yeux épuisé par ces paroles.)

ÉRASME

Attendez. Il reprend force. Parler l'épuise.

BERTRAND, d'une voix sourde à frère Trophime.

Je ne peux, ça m'étouffe, il faut que je lui dise...

FÈRE TROPHIME

Quoi, mon fils ?

(A Bertrand qui baisse la tête.)

Non ! c'est trop à toi-même songer !

Tu voudrais par l'aveu lâche, te soulager,
Troubler, pour te sentir moins vil, sa dernière heure !
Non ! garde le silence, et que paisible, il meure !

BERTRAND

Mais il saura bientôt combien je le trompais !

FRÈRE TROPHIME

Alors son âme ayant l'imperturbable paix
Ne sera qu'indulgence et tendresse chrétienne,
Mon fils, en connaissant la misérable tienne.

MÉLISSINDE

Oh ! qu'il revienne à lui, mon Dieu ! Sa noble foi,
J'y répondrai ! J'incarnerai son rêve en moi !
En croyant à des fleurs souvent on les fait naître :
La dame qu'il voulut me croire, je veux l'être !
Je veux, pour expier, adoucir cette mort,
Et tant mieux s'il m'en coûte un douloureux effort !
Il faut que, grâce à moi, ce malheureux poète
Sorte, sans y penser, de sa vie inquiète,
Et prenne, tout distrait par mon sourire cher,
L'obscur voie où doit s'engager toute chair !
— Recouvrons de beauté ces minutes brutales !
Et dès qu'il rouvrira les yeux, pleuvez, pétales,
Parfums, élevez-vous en bleuâtres vapeurs,
Et vous, harpes, chantez sous les doigts des harpeurs
— A nos pures amours, tu viendras, ô musique,
Ajouter chastement de l'ivresse physique !

ÉRASME

Le prince ouvre les yeux...

(Les pétales pleuvent, la musique joue, les encensoirs s'agitent.)

MELISSINDE, se penchant vers lui.

Prince Joffroy Rudel...

JOFFROY

Je n'avais pas rêvé...

MELISSINDE

Je viens à votre appel...

Je savais votre amour et sa longue constance —
Oui, depuis bien longtemps et par plus d'une stance
Des pèlerins qui vont chantant, et des jongleurs!
Vous étiez donc pareil à nos palmiers en fleurs
Dont les fleurs sont, au loin, à d'autres fiancées...
Vers les miennes venaient, dans le vent, vos pensées!
Quand vous pleuriez, le soir, des pleurs qu'on croyait vains,
Mon âme les sentait ruisseler sur mes mains!
Mais, puisque vous voulez connaître l'Inconnue,
Puisque vous m'appellez, prince, je suis venue,
Et vous voyez, je suis venue, ô mon ami,
Parmi les encensoirs qu'on balance, parmi
Les parfums de cyprès, de santal et de rose,
Tandis que tinte au loin la cloche de Tortose
Et que vibrent les luths et les psaltérions,
Puisque c'est aujourd'hui que nous nous marions!

JOFFROY, ébloui.

Une pareille joie est-elle bien certaine?

MELISSINDE

Comment la trouvez-vous, la Princesse lointaine?

JOFFROY

Je la regarde... éperdument! — Oh! tous mes vœux!
Elle est bien comme je voulais! Ses longs cheveux
Échappent au tressoir en une double vague,
Et mon dernier soleil rit dans sa grosse bague!

Tu fais trembler pour son col frêle, ô lourd collier !
 Son sourire étranger m'est déjà familier !
 Sa voix, où l'on entend un tumulte de sources,
 Se boit comme une eau fraîche après de longues courses
 Et ses yeux, dépassant tout espoir, ses yeux pers,
 Sont si larges et si profonds que je m'y perds !

MÉLISSINDE, lui mettant au doigt sa bague.

Voici pour votre doigt ma bague d'améthyste
 Dont la couleur convient à notre bonheur triste ;

(Lui passant au cou son collier.)

Voici pour votre cou mon collier à blason !...

(Défaisant tous ses cheveux sur lui.)

Et voici mes cheveux, puisque, nouveau Jason,
 Ils sont la Toison d'or qu'au prix de tant de lutttes,
 De tant de maux, de tant de soupirs, vous voulûtes !
 O pèlerin d'amour sur les glauques chemins,
 Voici les mains que vous chantiez, voici mes mains !
 Et voici, puisqu'il fut votre but de l'entendre,
 — Écoutez bien — voici ma voix, soumise et tendre !...

JOFFROY

Ils vous font peur, mes yeux déjà gris et vitreux ?

MÉLISSINDE

Et voici maintenant mes lèvres sur vos yeux !

JOFFROY

Mes lèvres vous font peur, que gercèrent les fièvres ?

MÉLISSINDE

Et voici maintenant mes lèvres sur vos lèvres !

(Silence).

JOFFROY, appelant.

Bertrand !

(Bertrand s'approche ; à MéliSSinde, montrant les marinières qui sont autour de lui.)

J'avais promis de vous dire aujourd'hui
 Quel fut pour moi le cœur de ces gens...

(Trop faible, il fait signe à Bertrand.)

Toi, dis-lui.

BERTRAND, debout au milieu des marinières à genoux.

Si vous saviez sous ces peaux rudes et tannées
 Quelles âmes d'enfants, ouvertes, spontanées !

Aimez-les, ces obscurs à la simple ferveur,
Ces dévouements actifs qui portaient le rêveur!
Comme les chardons bleus qui poussent sur les plages,
Ils ont des cœurs d'azur dans des piquants sauvages!...

MÉLISSINDE

Eh bien! je leur souris...

JOFFROY

Je grelotte...

MÉLISSINDE

Joffroy,

Vous êtes dans mes bras, serré...

JOFFROY

Je n'ai plus froid,

Mais un frisson d'angoisse horrible me traverse.

Êtes-vous là?...

MÉLISSINDE

Sur ma poitrine je vous berce

Tout doucement, comme un petit!

JOFFROY

Je n'ai plus peur.

MÉLISSINDE

Songez à nos amours! — Songez à la hauteur
Où parmi les amants, notre gloire nous guinde!
Songez que je suis là, — que je suis Mélissinde;
Répétez-moi comment vous m'aimez et jusqu'où!

JOFFROY

Ah! je meurs!...

MÉLISSINDE

Regardez ces perles à mon cou!

JOFFROY

Oui, votre cou divin... Oh! mais tout se dérobe...

Je sens que je m'en vais...

MÉLISSINDE

Tenez-vous à ma robe!
Prenez-moi bien. Entourez-vous de mes cheveux

JOFFROY

Oui! Vos cheveux encore! encore! je les veux!
Je suis dans leur parfum, — je suis...

MÉLISSINDE, à frère Trophime.

Hélas! saint prêtre,
Je dois auprès de lui vous laisser seul, peut-être?

FRÈRE TROPHIME

Non, madame. L'amour est saint. Dieu le voulut.
Celui qui meurt d'amour est sûr de son salut.

MÉLISSINDE

Joffroy Rudel, que nos amours ont été belles!
Nos âmes n'auront fait que s'emmêler des ailes!

JOFFROY

Votre manteau, brodé de pierres et d'orfrois,
Je voudrais le toucher; — mes doigts sont déjà froids.
Mes doigts ne sentent plus les orfrois et les pierres;
Mes doigts sont déjà morts...

FRÈRE TROPHIME

Récitez les prières!...

(Tout le monde autour de lui.)

MÉLISSINDE, douloureusement.

Ho!

FRÈRE TROPHIME

Proficiscere anima.

(La prière court en murmures.)

JOFFROY

Je me meurs.

MÉLISSINDE, aux musiciens.

Harpes, couvrez de chants ces trop tristes rumeurs.
(Musique douce.)

JOFFROY

Parlez, car votre voix est la musique même,
Sur quoi j'avais rêvé de mourir.

MÉLISSINDE, l'enlaçant.

Je vous aime.

FRÈRE TROPHIME

Deus clemens...

(Murmure de prières, que couvre une onde de harpes.)

JOFFROY

Parlez, que je n'entende pas
S'approcher, s'approcher le pas furtif, le pas...
Parlez, parlez sans cesse, et je mourrai sans plaintes!

FRÈRE TROPHIME

Libera, Domine...

(Murmure et harpes.)

MÉLISSINDE

Parmi les térébinthes,
Ami, c'était à vous que je rêvais le soir;
Et dans les myrtes bleus lorsque j'allais m'asseoir
Le matin, je tenais sous les branches myrtines,
Des conversations, avec vous, clandestines...

JOFFROY

Parlez, parlez!

FRÈRE TROPHIME

... ex omnibus periculis...

MÉLISSINDE

Et lorsque je marchais entre les sveltes lys,
Et qu'un d'eux, s'inclinant, semblait me faire signe,
Comme il me paraissait le seul confident digne
D'un amour si royal que le nôtre, et si blanc...
Je confiais que je vous aime au lys tremblant!

JOFFROY

Parlez! car votre voix est la musique même.
Parlez!

MÉLISSINDE

Je confiais au lys que je vous aime...

JOFFROY

Ah ! je m'en vais, — n'ayant à souhaiter plus rien !
 Merci, Seigneur ! Merci, Mélissinde ! — Combien,
 Moins heureux, épuisés d'une poursuite vaine,
 Meurent sans avoir vu leur Princesse lointaine !...

MÉLISSINDE le berce dans ses bras.

Combien, aussi, l'ont trop tôt vue, et trop longtemps,
 Et ne meurent qu'après les jours désenchantants !
 Ah ! mieux vaut repartir aussitôt qu'on arrive
 Que de te voir faner, nouveauté de la rive !
 Mon étreinte est pour toi d'une telle douceur
 Parce que l'Étrangère est encor dans la Sœur !
 Tu n'auras pas connu cette tristesse grise
 De l'idole avec qui l'on se familiarise ;
 Je garde du lointain, par lequel je te plus ;
 Et tes yeux se fermant pour ne se rouvrir plus,
 Tu me verras toujours, sans ombre à ma lumière,
 Pour la première fois, toujours pour la première !

JOFFROY

La princesse est venue ! O ma princesse, adieu !

FRÈRE TROPHIME

Libera, Domine...

MÉLISSINDE, debout, le soulevant dans ses bras vers le resplendissement de la
 mer. Ils sont enveloppés de la pourpre du soleil couchant.

Tout le ciel est en feu !

Vois, tu meurs d'une mort de prince et de poète,
 Entre les bras rêvés ayant posé ta tête,
 Dans l'amour, dans la grâce et dans la majesté ;
 Tu meurs, béni de Dieu, sans l'importunité
 Des sinistres objets, des cires et des fioles,
 Dans des odeurs de fleurs, dans des bruits de violes,
 D'une mort qui n'a rien ni de laid, ni d'amer,
 Et devant un coucher de soleil sur la mer !
 (Joffroy Ruel est mort et laisse retomber sa tête. Elle le couche doucement.
 Frère Trophime s'avance.)

QUATRIÈME ACTE

MÉLISSINDE

Ne fermez pas encor ses yeux, il me regarde.

SORISMONDE, avec effroi.

Il retient dans ses mains vos cheveux !

MÉLISSINDE

Qu'il les garde !

(Avec un poignard qu'elle prend à la ceinture du mort, elle coupe ses cheveux et les mains de Rudel retombent en les entraînant sur lui.)

BERTRAND

Oh ! pas cela, c'est trop !

MÉLISSINDE, sans se retourner vers lui.

Qui parle ainsi ?

BERTRAND

C'est trop !...

MÉLISSINDE

Vous, Bertrand ? Mais il faut renoncer, il le faut !

Du voile mensonger se déchiré la trame.

Mon âme sut enfin s'occuper d'une autre âme,

Et je suis différente ; et du bien que j'ai fait,

Déjà s'atteste en moi le merveilleux effet !

Qu'étiez-vous, rêve, amour, rose rouge ou lys blême,

Près de ce grand printemps qu'est l'oubli de soi-même ?

Afin que ce printemps, pour moi, soit éternel,

Je prendrai le sentier qui monte au Mont-Carmel !

BERTRAND

Hélas !

MÉLISSINDE, aux mariniers.

Votre œuvre ici, mariniers, se termine !

Mais pourquoi ces haillons et ces airs de famino ?

Mais il vous faut du pain, il vous faut des habits !

(Arrachant à pleines mains les pierres de son manteau.)

Tenez, tenez, j'ai des saphirs, j'ai des rubis !

J'arracherai de moi ces lourdes choses vaines !

Ramassez ! Ce n'est pas le paiement de vos peines ;

Vous pouvez ramasser, amis, car le paiement

De votre amour, c'est la Princesse vous aimant !

Et voici des bérlys, et voici des opales !
 Je vous jette mon cœur parmi ces pierres pâles !
 Les diamants vont pleuvoir, et les perles neiger !...
 — Ah ! je sens mon manteau divinement léger !

BERTRAND

Et moi, que deviendrai-je?...

MÉLISSINDE

Allez, avec ces hommes,
 Combattre pour la Croix !

TOUS LES MARINIERS, brandissant des armes.

Pour la Croix ! Nous en sommes !

LE PATRON

Nous brûlerons demain la glorieuse nef
 Qui porta le poète.

TROBALDO, montrant Bertrand.

Et nous suivrons ce chef !

BERTRAND

Et nous irons cueillir, sur le Tombeau, la Palme !

MÉLISSINDE, reculant vers sa galère.

Adieu ! ne pleurez pas, — car je vais vers le calme,
 Et je connais enfin quel est l'essentiel !...

FRÈRE TROPHIME, s'agenouillant devant le corps de Jeffrey.

Oui, les grandes amours travaillent pour le ciel.

RIDEAU

